

Saggi



Schola Salernitana - Annali, XXI (2016)

www.scholasalernitana.unisa.it

Università degli Studi di Salerno

Jean-Marie Martin*

Les sources de l'histoire économique du Moyen Âge

Le Moyen Âge est une longue période historique définie – de façon plutôt négative – selon des critères qui ne sont pas économiques. Elle s'étend de l'Antiquité «classique» (et post-classique) à la Renaissance; sa définition est culturelle et aussi politique (la période où l'État romain antique a disparu, et qui précède la renaissance de l'État moderne). Le Moyen Âge ne présente pas la moindre unité du point de vue économique, que ce soit en Occident, dans l'empire byzantin ou dans le monde islamique. Au XVIII^e siècle, on le considérait globalement comme une période de crise: dans son *History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, publiée de 1776 à 1788¹, l'historien anglais Edward Gibbon écrivait en réalité une histoire du Moyen Âge.

Bien plus tard, en 1937, le grand historien belge Henri Pirenne (*Mahomet et Charlemagne*)² vit dans les siècles du haut Moyen Âge une période de crise à la fois politique et économique: pour lui, la fin de l'empire romain d'Occident et surtout les conquêtes musulmanes ont brisé l'unité de l'espace méditerranéen; l'Occident se serait alors replié sur une économie pauvre et c'est dans ce cadre que serait né l'empire carolingien.

Aujourd'hui, on peut reconstituer les principales phases de l'histoire économique du millénaire médiéval, du moins à l'échelle de l'Europe et du Proche-Orient. La première est celle de la crise générale – démographique (du fait en particulier de la peste qui frappa les régions méditerranéennes du VI^e au VIII^e siècle), économique et aussi politique du haut Moyen Âge, qui commence un peu avant le début officiel de la période; elle s'étend en tout cas

* Invited paper

¹ E. GIBBON, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. by J.B. BURY, 7 voll., 1776-1781, London 1909-1914.

² H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, rééd., Paris 2005. La dernière grande synthèse sur le sujet est celle de CH. WICKHAM, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford 2005.

aux VI^e et VII^e siècles; elle est en réalité extrêmement complexe, notamment parce qu'elle n'est pas purement économique. Dans l'Italie méridionale la crise, particulièrement profonde, atteint son maximum à des dates variables selon les régions, pour des raisons qui ne sont pas purement économiques: au VII^e siècle dans les régions touchées par l'invasion lombarde, au VIII^e dans celles qui sont restées sous domination byzantine.

Seconde phase: celle de croissance démographique et économique qui commence au VIII^e ou IX^e siècle et se poursuit jusqu'au XIV^e; la croissance, lente au début, s'accélère surtout pendant les XI^e et XII^e siècles et devient préoccupante au XIII^e. C'est l'époque des «grands défrichements» et, notamment dans l'Italie méridionale, de la constitution d'un nouveau réseau d'habitats qui permet de mettre en valeur de nouveaux espaces³.

Troisième phase: le XIV^e siècle est, globalement, un siècle de grave crise démographique et économique: d'abord surpeuplement, récoltes insuffisantes et finalement, en 1348, la Peste Noire, suivie de retours de l'épidémie; on estime que l'Occident a perdu environ un quart de sa population. Dans l'Italie méridionale, la crise est aggravée par les guerres et la privatisation du pouvoir, notamment après la guerre des Vêpres (qui commence en 1282).

Au XV^e siècle, du point de vue démographique et économique, on entre dans l'époque moderne, période de profondes transformations, mais de croissance très modérée: la démographie ne repart vraiment à la hausse qu'au XVIII^e siècle.

Si ces grandes phases sont maintenant bien définies, en revanche les sources ne nous permettent pas (sauf quelques exceptions à la fin du Moyen Âge) de définir les cycles de type décennal qui sont bien connus à l'époque moderne. De toutes façons, il est impossible de présenter une courbe précise de la production, dont on ne peut saisir que les grandes tendances.

Car notre connaissance dépend évidemment des sources. Certes, il existe bien des sources spécifiques de l'histoire économique médiévale; mais elles permettent rarement de mener des analyses quantitatives, si ce n'est à échelle réduite: ainsi pour les polyptyques, dont les données chiffrées doivent être utilisées avec une grande prudence.

³ Voir J.-M. MARTIN, *L'Italie méridionale*, dans *Città e campagna nei secoli altomedievali* (Spoleto, 27 marzo-1 aprile 2008), 2 voll., Spoleto 2009 (Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo. Atti delle Settimane, 56), II, pp. 733-774.

En réalité le médiéviste doit se contenter, le plus souvent, de faire une histoire économique purement qualitative; en outre, par manque de sources adaptées, il doit utiliser dans l'optique de l'histoire économique des sources qui ne sont pas de nature économique. C'est notamment le cas de la grande majorité des documents d'archives, qui sont de nature juridique et concernent la propriété ou la concession de biens: chartes d'offrande, de vente, de concessions en emphytéose ou en «livello», testaments etc. Chacun d'eux apporte très peu; mais quand ils sont en quantité suffisante dans un fonds, ils permettent de reconstruire, à l'échelle locale ou micro-régionale, un paysage agraire avec ses productions et ses producteurs, de voir circuler des objets d'usage quotidien comme des objets précieux.

Un exemple pour le haut Moyen Âge: les archives de l'abbaye de la SS. Trinità di Cava, que connaît bien ma collègue Maria Galante, ont conservé une centaine d'actes du IX^e siècle⁴, qui sont, en grande partie, des actes de vente de petits champs ou de terrains: on en déduit que la petite propriété était importante dans la région. Quand on lit, en revanche, les documents de la fin du VIII^e siècle copiés dans le *Chronicon Sanctae Sophiae* de Bénévent⁵, et dont beaucoup concernent les marges occidentales de la plaine du Tavoliere, on voit d'immenses domaines princiers, peu peuplés et peu mis en valeur.

Plus intéressants sont les registres notariés, dont les plus anciens sont conservés à Gênes depuis le XII^e siècle; ils présentent en effet, en séries, des activités économiques (notamment commerciales) importantes.

Les sources littéraires de type historique (chroniques etc.) ont une utilité limitée dans notre optique: leurs auteurs ou compilateurs n'étaient en rien spécialistes de l'économie et on doit les lire avec la plus extrême prudence dans ce domaine. Souvent, pendant le haut Moyen Âge, elles signalent des calamités naturelles (pluies, chaleur, mortalités) qui peuvent n'être que des phénomènes étroitement locaux, ou encore peuvent avoir été réinterprétés dans un sens idéologique⁶. Ce défaut peut même frapper des documents d'archives;

⁴ *Codex Diplomaticus Cavensis* I-VIII, M. MORCALDI, M. SCHIANI, S. DE STEPHANO, Mediolani-Pisis-Neapoli 1873-1893, réimpr. Badia di Cava [1981], I, nn. 1-112. M. GALANTE, *La datazione dei documenti del Codex Diplomaticus Cavensis. Appendice: edizione degli inediti*, Salerno 1980.

⁵ *Chronicon Sanctae Sophiae* (cod. Vat. Lat. 4939), a cura di J.-M. MARTIN, con uno studio sull'apparato decorativo di G. OROFINO, Roma, 2000, 2 voll. (Fonti per la Storia dell'Italia Medievale. Rerum Italicarum Scriptores, 3*-3**).

⁶ J.-M. MARTIN, *L'évolution démographique de l'Italie méridionale du VI^e au XIV^e siècle*, dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secoli IX-XIV)*, a cura di R. COMBA, I. NASO, Cuneo 1994, pp. 351-362: 352-353 (à propos de la démographie).

par exemple, pour qu'un mineur puisse aliéner des biens, on doit prouver qu'il se trouve dans une situation d'extrême nécessité: il s'agit d'une donnée juridique, non économique.

Une autre source indirecte de l'histoire économique est fournie par l'archéologie (l'archéologie médiévale est née il y a à peine un demi-siècle). Ses apports sont partiels, mais multiples: datation de la fondation et de l'abandon des habitats, techniques de construction, objet de fabrication locale ou importés (parfois de très loin), monnaie, traces de systèmes hydrauliques etc. Dans le Mezzogiorno, la crise du haut Moyen Âge a détruit de nombreux habitats, y compris des cités (ainsi Ortona, dans la province de Foggia, fouillée sous la direction de Joseph Mertens, puis de Giuliano Volpe⁷). Grâce à de telles fouilles, on peut maintenant analyser la disparition des cités antiques, en deux temps: aux IV^e et V^e siècles, abandon des monuments publics de la cité, transformés en zones industrielles ou en cimetières; aux VI^e et VII^e siècles, abandon complet et disparition.

Les sources que je qualifierais de vraiment économiques proviennent le plus souvent du sommet de la société: les églises (en particulier les monastères), et l'État (ou encore les seigneuries les plus importantes). Les plus nombreuses sont d'origine ecclésiastique: jusqu'au XII^e ou XIII^e siècle, seules quelques églises importantes ont organisé et conservé ou copié leurs archives. Jusqu'à cette époque, il ne faut donc pas oublier que tout ce que nous savons est d'origine ecclésiastique: c'est vrai pour les documents privés déjà cités, ce l'est aussi pour les polyptyques. Ainsi nous ne connaissons le monde laïque qu'à travers le filtre des documents ecclésiastiques. Pour le bas Moyen Âge, on a aussi conservé de nombreux documents ecclésiastiques, dont des registres de comptes: le livre de notre collègue français Charles de La Roncière sur les prix et les salaires à Florence à la fin du Moyen Âge⁸ utilise largement les livres de comptes d'établissements religieux. Ajoutons que, dans le domaine démographique, les sources précises les plus anciennes sont les registres de baptêmes, également conservés par les églises (mais on en a gardé très peu de l'époque médiévale).

⁷ *Herdonia. Scoperta di una città*, a cura di J. MERTENS, Bari 1995. G. VOLPE, *Herdonia romana, tardoantica e medievale alla luce dei recenti scavi*, dans *Ortona X*, sous la dir. de G. VOLPE, Bari 2000 (Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes publiées par l'Institut historique belge de Rome, 38. Scavi e ricerca, 12), pp. 507-557.

⁸ CH.-M. DE LA RONCIÈRE, *Prix et salaires à Florence au XII^e siècle (1280-1380)*, Rome 1982 (Collection de l'École Française de Rome, 59).

Les sources venant des États (et des seigneuries) sont moins importantes et ne commencent pas (sauf exceptions) avant le XIII^e siècle.

Il convient toutefois d'en mettre une à part: la monnaie⁹. Les problèmes qu'elle pose sont nombreux. En premier lieu, les monnaies peuvent être connues physiquement (trésors, pièces de collection) – on peut alors en apprécier directement la valeur, grâce à des méthodes sophistiquées – mais aussi par l'intermédiaire des documents écrits, sous des noms qui ne correspondent pas forcément à des types connus; en outre les documents citent non seulement les monnaies qui circulent, mais aussi les monnaies de compte: en Capitanate, au début du XII^e siècle, le mot *Romanatus* ne désigne plus une pièce, mais la valeur de 30 deniers de Pavie¹⁰. Autre problème: celui de la métrologie; dans l'Italie méridionale, jusqu'au XIII^e siècle, circulent des pièces d'origine byzantine, islamique et occidentale, dont la valeur est fondée sur des systèmes pondéraux et sur des alliages variés. Toutefois, durant le Moyen Âge, la monnaie n'a jamais cessé de circuler; en outre, en Italie, la frappe n'a jamais été privatisée, comme ce fut le cas dans le monde franc avant et après la période carolingienne.

Quant à la documentation écrite d'origine publique, pour des raisons évidentes les divers organismes publics nous ont laissé une documentation essentiellement normative (comme, par exemple, les statuts communaux). Un exemple sur lequel je travaille avec Amedeo Feniello: les *massarie*, grandes unités de production agro-pastorale appartenant à l'État, sont documentées dans les *Registri della Cancelleria angioina*¹¹, mais d'un point de vue essentiellement normatif. Or il existe, dans un fonds d'archives français, une reddition de comptes de quatre *massarie* concédées au comte d'Artois quand il était régent du royaume; ce document, que nous devons publier avec d'autres, fournit une vision interne et quantitative de ces exploitations; mais il a été conservé par hasard, à titre privé, alors que l'administration en exigeait régulièrement.

De toutes façons, les éléments provenant des archives des souverains et autres dirigeants politiques ne sont pas conservés avant le XIII^e, le XIV^e ou

⁹ L. TRAVAINI, *La monetazione nell'Italia normanna*, Roma 1995 (Nuovi Studi Storici, 28). *Le zecche italiane fino all'Unità*, a cura di L. TRAVAINI, 2 voll., Roma 2011.

¹⁰ J.-M. MARTIN, *La Pouille du VI^e au XI^e siècle*, Rome 1993 (Collection de l'École Française de Rome, 179), pp. 458-460.

¹¹ *I registri della cancelleria angioina* ricostruiti da R. FILANGIERI con la collaborazione degli ARCHIVISTI NAPOLETANI, Napoli, 1950 ss. (50 volumes aujourd'hui parus).

le XV^e siècle, quand ils le sont. Les exceptions sont rares. Citons les *Honorantie civitatis Papie* (publiées par C. Brühl et C. Violante¹²): il ne s'agit pas vraiment d'un document d'archives, mais du moins d'un texte qui émane du Palais royal de Pavie et qui fournit des données importantes sur le commerce de la ville vers l'an mil.

Pendant le bas Moyen Âge, il s'agit le plus souvent de documents fiscaux: tarifs de péages et de douanes, évaluation des fortunes quand reparait l'impôt direct. Ajoutons, dans le secteur privé, les archives des grandes sociétés commerciales et bancaires (comme celles de Datini à Prato), les «*libri di ricordanze*» etc.

On voit que l'histoire économique du Moyen Âge recouvre en fait des types d'histoire très différents. Pour le haut Moyen Âge, les sources ne sont guère plus abondantes que pour l'époque protohistorique, alors que pur la fin de la période elles sont parfois de type moderne et permettent de mener de véritables analyses quantitatives (en dépit des nombreuses lacunes de la documentation).

L'historien de l'économie médiévale doit donc avant tout évaluer précisément les sources dont il dispose. Si, pour certains secteurs du Moyen Âge tardif, on peut utiliser les méthodes des économistes, tenter de le faire dans d'autres contextes documentaires serait un leurre. Même quand on peut isoler des séries partielles, on ne doit pas en exagérer la valeur. Un vieil exemple de ce qu'il ne faut pas faire: il y a environ un siècle, on a voulu calculer la population de la France au début du IX^e siècle sur la base des données du polyptyque d'Irminon, qui fournit des données démographiques assez précises sur certaines localités de la région parisienne, sans tenir compte du caractère atypique de cette région.

L'historien de l'économie médiévale doit mettre en œuvre de nombreuses données indirectes, sans en surévaluer aucune. Il doit en outre raisonner en termes de possibilité: ainsi, par exemple, certains chiffres concernant le rendement des céréales fournis par Georges Duby (l'un des meilleurs connaisseurs en la matière) sont aujourd'hui considérés comme trop faibles pour être plausibles. Il faut encore mettre les nouvelles données en rapport avec celles déjà connues; un petit exemple que j'ai rencontré: les mentions, assez fréquentes dans l'Italie méridionale, de *vinee deserte* pendant les périodes de grande

¹² Die «*Honorantie civitatis Papie*». *Transkription, Edition, Kommentar*, par C. BRÜHL – C. VIOLANTE, Köln-Wien 1983.

croissance économique ne signifient pas qu'une partie de la terre cultivée a été abandonnée, mais bien qu'on doit replanter les vignes quand les ceps sont trop vieux¹³. Un exemple plus important: les polyptyques carolingiens citent des *mansi absi*, des tenures non habitées; notre collègue bruxellois Jean-Pierre Devroey a démontré que l'expression pouvait se référer à une exploitation abandonnée, mais aussi à une exploitation récemment défrichée et pas encore habitée: la signification économique est bien différente¹⁴.

On est parfois confronté à un problème économique dont on ne connaît que les résultats: ainsi celui de la productivité. La croissance urbaine du Moyen Âge tardif a créé une importante catégorie de personnes qui ne cultivent pas la terre, mais en consomment les produits. En termes économiques, cela signifie que la productivité des paysans a augmenté, puisqu'ils sont capables de nourrir une population non paysanne de plus en plus nombreuse. Mais les modalités précises et la chronologie de cette croissance de la productivité nous échappent: elle est probablement due à des nouveautés techniques (collier d'épaule pour les chevaux, labours plus profonds ou plus fréquents...) que nous ne pouvons ni évaluer ni dater précisément; on peut avoir recours à l'iconographie, mais à condition de savoir que l'iconographie médiévale ne vise pas essentiellement le réalisme.

Au total, pour la majeure partie du Moyen Âge, nous devons nous contenter de combiner des données de provenances diverses, de caractère rarement économique, pour noter des tendances, des nouveautés, des disparitions. Prenons un exemple que j'ai étudié: l'oléiculture en Pouille. La Pouille est peut-être la seule région italienne dans laquelle l'oléiculture (favorisée par le sol calcaire et le climat chaud et sec) se soit maintenue pendant tout le haut Moyen Âge. Mais elle acquiert une nouvelle importance au XII^e siècle en devenant une culture spéculative. On trouve de cette transformation deux indices, que il faut combiner. Le premier est l'apparition et la multiplication des oliviers (jusque là cultivés dans de petits clos) dans les champs de céréales. Le second est le déplacement du terme des prêts, qui passe du 15 août (époque de la récolte des céréales) à la fête de Saint-André (30 novembre, moment de la récolte des olives)¹⁵.

¹³ MARTIN, *La Pouille* cit. (nota 10), pp. 359-360.

¹⁴ J.P. DEVROEY, *Études sur le grand domaine carolingien*, Aldershot 1993.

¹⁵ MARTIN, *La Pouille* cit. (nota 10), pp. 362-366 et 480-481.

Ainsi nous devons nous contenter d'approximations, de tendances, d'une histoire économique sans donnée chiffrée.

J'espère que ces considérations ne paraîtront pas trop restrictives, mais elles me semblent nécessaires pour la plus grande partie du Moyen Âge. Il existe toutefois, même pour le haut Moyen Âge, quelques documents extraordinairement précis, qui peuvent servir de modèles, à condition de ne pas en exagérer le caractère exemplaire.

Il y a un demi-siècle, l'histoire économique était considérée comme fondamentale, notamment dans une optique marxiste stricte. Aujourd'hui, l'histoire structuraliste lui donne encore une place importante, même si elle n'est plus considérée comme le socle unique de l'histoire globale. Les tendances les plus récentes mettent au premier plan d'autres secteurs de l'histoire, comme, par exemple, l'histoire des mentalités. En France, l'histoire économique est un peu passée de mode, de façon injuste (ceci est moins vrai en Italie). Or il faut poursuivre les recherches dans ce secteur, en tenant évidemment compte de ce que nous enseignent d'autres secteurs: l'histoire des mentalités peut apporter beaucoup à l'histoire économique. Récemment, avec mon collègue Dominique Barthélemy, nous avons tenté d'exposer la nécessité de reprendre l'histoire économique sur ces bases nouvelles¹⁶.

¹⁶ *Richesse et croissance au Moyen Âge. Orient et Occident*, dir. D. BARTHÉLEMY, J.-M. MARTIN, Paris 2014 (Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance, Monographies, 43).

Guido Iorio

La battaglia di Benevento (26 Febbraio 1266) nei cronisti coevi

1. *L'antefatto*

Le segnalazioni, scarse e prive di particolari significativi della battaglia di Benevento così come son riportate dai Registri Angioini, o ricche e fantasiose delle cronache, non sempre lasciano trasparire tutta la reale portata che quegli attimi remoti significarono per la storia del meridione italiano e d'Europa nel cosiddetto Basso Medioevo. La registrazione della Cancelleria angioina e di alcuni annali – da “notizia di agenzia”, come si direbbe oggi – è priva del “pathos” che, al contrario, traspare da altre fonti, specialmente quelle cronachistiche; tuttavia, l'antefatto è abbastanza lineare: una volta scelto come candidato al trono del regno meridionale e campione pontificio contro la “nemica stirpe di vipere” (secondo una definizione sprezzante, circolante in ambiente papale, come ci ricorda il Runciman¹) Carlo I d'Angiò, stante il 1265, iniziava la sua impresa “italiana”.

Dopo qualche resistenza nel nord della Penisola (a Vercelli, Brescia, e con l'opposizione armata del nobile Pallavicini), attraversata la più amichevole Toscana, il non consistente sèguito di Carlo – e, soprattutto, molto poco fornito di mezzi economici e logistici – entra nel Lazio e poi in Roma dove il re riceve la carica di senatore e qualche rinforzo. Dalla Città Eterna è la dorsale tirrenica – la “via Latina” – quella che Carlo percorre, e sulla quale si aspettava di trovare

¹ S. RUNCIMAN, *I Vespri Siciliani. Storia del mondo mediterraneo alla fine del XIII secolo*, ed. it. rist. Milano 1993 (ristampa), p. 27; sul tema generale cf. A. FRANCHI, *I vespri siciliani e le relazioni tra Roma e Bisanzio*, Assisi 1997; G. PISTORIO, *Nuovi documenti sul Vespro*, Palermo 1969; pp. 241-273; H. WIERUSZOWSKI, *Zur Vorgeschichte der Sizilischen Vesper*, in «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken», 52 (1972), pp. 797-814; L. SCIASCIA, *Il mito dei Vespri Siciliani: da Amari a Verdi*, in «Archivio Storico per la Sicilia Orientale», 69 (1973), pp. 183-192; E. PASZTOR, *La guerra del Vespro e i suoi problemi: l'intervento di Martino IV*, in «Quaderni catanesi di studi classici e medievali», 1 (1979), pp. 135-158; F. GIUNTA, *La società mediterranea all'epoca del Vespro*, in «Quaderni catanesi di studi classici e medievali», 4 (1982).

le prime e più significative resistenze da parte di collegati filo-svevi. Il corpo di spedizione franco-provenzale appariva variegato ma selezionato militarmente parlando, qualificato ed affidabile in alcuni suoi reparti; molti degli aristocratici che partecipavano all'impresa, infatti, si erano fatte le ossa insieme allo stesso Carlo al seguito delle prime imprese d'oltremare organizzate dal fratello di lui, Luigi IX "Il Santo", re di Francia². Truppe, dunque, avvezze alla guerriglia del deserto e ben allenate – pronte a costituire quel paradigma dell'organizzazione militare futura del regno meridionale sotto il dominio franco-provenzale –, ma anche altre di fresca nomina cavalleresca o, semplicemente, di scarsa esperienza³. Giunti all'altezza di Ceprano-Sangermano, i baroni meridionali che avrebbero dovuto contrastare la discesa di Carlo, si ritirarono quasi senza combattere: «A Ceperàn la dove fu bugiardo ciascun pugliese», affermò Dante⁴ e così, unico fatto d'arme degno di rilievo, fu la conquista di Arce e dei centri abitati di Aquino e Cassino.

Dopo aver attraversato i territori di Alife, Piedimonte e Telese evitando Capua dove si trovava asserragliato Manfredi, il 25 febbraio del 1266, il nuovo re giungeva in vista di Benevento dove nel frattempo era arrivato anche lo svevo⁵, prima, però, che a quest'ultimo potessero giungere i rinforzi dall'Abruzzo promessi dal nipote, Corrado d'Antiochia.

Nella parte franco-provenzale militavano Guy e Filippo di Montfort signore di Castres (di quella casata di Simone IV di Montfort, capo della crociata con-

² J. LE GOFF, *San Luigi*, ed. it., Torino 1998, pp. 138-166.

³ Cf. G. IORIO, *Il giglio e la spada. Istituzioni e strutture militari nel meridione angioino*, pref. di F. CARDINI, Rimini 2007, pp. 113 ss.

⁴ DANTE ALIGHIERI, *La Divina Commedia - Inferno*, canto XXVIII, vv. 16-17. Per qualche cenno biografico su Manfredi, H. BRESCH, *Manfredi (1232-1266)*, in *Dizionario enciclopedico per il Medioevo*, II, 2, Roma 1998, pp. 1118 ss.; P.F. PALUMBO, *Contributi alla storia dell'età di Manfredi*, Roma 1959; E. PISPISA, *Nicolò di Jasmilla: un intellettuale alla corte di Manfredi*, Soveria Mannelli 1984; ID., *Manfredi nella storiografia dell'Otto e Novecento*, in *Mediterraneo Medievale, scritti in onore di F. Giunta*, Soveria Mannelli 1989; ID., *Il regno di Manfredi. Proposte di interpretazione*, Messina 1991; ID., *I Lancia, gli Anglano e il sistema di potere organizzato nell'Italia meridionale ai tempi di Manfredi*, in *Bianca Lancia d'Agliano. Fra il Piedmonte e il Regno di Sicilia*, Atti del Convegno a c. di R. BORDONE (1990), Alessandria 1992, pp. 165-181; A. FRUGONI, *Scritti su Manfredi*, presentazione di E. PISPISA, ISIME, Roma 2006.

⁵ E.G. LEONARD, *Gli angioini di Napoli*, ed. it., Varese 1987, sulla battaglia di Benevento, in particolare pp. 62 ss.; E. JORDAN, *Les débuts de la domination angevine en Italie*, Parigi 1909; P. HERDE, *Carlo d'Angiò*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XX, Roma 1977; P. CORRAO, *Governare un regno. Potere, società e istituzioni in Sicilia fra Trecento e Quattrocento*, Napoli 1991; G. GALASSO, *Il Mezzogiorno nella storia d'Italia*, Firenze 1977; G. CAPONE, *Napoli Angioina*, Roma 1995; A. LEONE – F. PATRONI GRIFFI, *Le origini di Napoli capitale*, Salerno 1984; *L'Etat angevin-pouvoir, culture et société entre XIIIe et XIVe siècle*, actes du colloque international organisé par l'American Academy in Rome, l'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, l'U.M.R. Telemme et l'Université de Provence, l'Università degli Studi di Napoli "Federico II" (Roma-Napoli, 7-11 novembre 1995), Roma 1998; L. CATALIOTO, *Regno di Sicilia e Contea di Provenza sotto Carlo I d'Angiò. Innovazione, tradizione e punti di contatto fra le due amministrazioni: gli organi periferici di governo*, in «Ricerche Storiche», III, (1994), pp. 531-550.

tro gli albighesi⁶) al comando di contingenti linguadochiani; il maresciallo Ugo di Mirepoix e Guglielmo Estendart a capo di truppe francesi, provenzali e dei rinforzi romani; Gilles de Traisignes e Roberto III di Fiandra a capo di contingenti fiandrini, del Brabante, Hainaut e Piccardia. Un corpo separato, poi, era costituito dagli alleati toscani di Carlo d'Angiò, condotto da Guido Guerra⁷. In campo avverso spiccavano diecimila tra arcieri saraceni ed italo-meridionali, forse comandati da capi locali; a questi si aggiungevano milleduecento cavalieri mercenari tedeschi equipaggiati alla pesante con le nuove armature a piastre e guidati da Giordano d'Anglano, un cugino di Manfredi; un migliaio di mercenari italiani e trecento cavalieri saraceni che obbedivano, invece, a Galvano Lancia, zio di Manfredi, affiancato da Bartolomeo Lancia. Il rimanente dell'esercito (altre millequattrocento unità costituite da feudatari meridionali) era guidato dallo stesso Manfredi e da un amico romano, il nobile Tebaldo Annibaldi. Se si prendono in considerazione le fonti, la somma dei due eserciti partecipanti allo scontro ammonterebbe a circa venti-ventitremila uomini (in tutta sincerità, il numero appare esagerato se si considera che, in età sveva, l'intera città di Napoli con i suoi casali non raggiungeva i trentamila abitanti⁸).

2. Lo scontro

All'inizio Manfredi dispose una prima linea ben nutrita di fanti e arcieri saraceni. Dietro i tiratori mussulmani, la cavalleria pesante tedesca, e a reggere il tutto, una terza linea di un migliaio di mercenari italiani e trecento cavalieri (questi ultimi anch'essi saraceni). La quarta schiera "imperiale", di "comando" per così dire, era composta di feudatari del Regno⁹.

La disposizione delle truppe di Manfredi (giunto per primo sul campo di battaglia e, quindi, meglio posizionato) e il vantaggio numerico su quelle di Carlo avevano dato l'illusione di una vittoria se non facile, quantomeno alla portata dei collegati svevi. Ma l'errore dei tedeschi fu proprio quello di attaccare per primi; i loro arcieri e fanti oltrepassarono il ponte sul fiume Calore per dare la spallata all'avanguardia angioina nel suo stesso campo; ma i circa novecento cavalieri della prima schiera franca, fecero la differenza e rintuzzarono

⁶ M. LAMBERT, *I Catari*, Milano 2005 (ristampa).

⁷ Le forze angioine erano, a grandi linee, così suddivise se ci si basa con prudenza sulle fonti: la cavalleria (su tre schiere) di 2400-2500 uomini; 7400-7500 fanti e meno di un migliaio di alleati toscani per un totale di nemmeno 10.000. Tale ricostruzione è proposta da LEONARD, *Gli angioini* cit. (nota 5), pp. 62-63.

⁸ Cf. A. FENIELLO, *Napoli 1343*, Milano 2016, p. 119.

⁹ Sui numeri cf. ANDREAS UNGARUS, *Descriptio Victorie Beneventi*, in MGH, *Scriptores*, XXVI, 34, pp. 559-579, ed. it. a cura di F. DELLE DONNE, Roma 2014 (da qui in avanti AU).

l'ondata nemica: la mossa giusta studiata dall'angioino, fu proprio quella di mandare la cavalleria contro fanti e arcieri i quali, benché più numerosi, nulla poterono contro guerrieri esperti e a cavallo, maestri negli scontri ravvicinati. Vedendo ripiegare i propri, dal campo svevo giunse il comando di far avanzare i mercenari armati alla pesante con la rivoluzionaria, per quei tempi, corazza a piastre, e che sembravano irresistibili; fino a quando, però, i francesi non si resero conto che l'armatura tedesca lasciava indifesa l'ascella quando si alzava il braccio spadato, nell'atto di colpire. Gli angioini, quindi, armati di spade "a stocco", colpendo i nemici nel punto scoperto, li costrinsero presto a ripiegare¹⁰.

Respinti i tedeschi oltre il ponte, ora era la volta degli angioini di dilagare nel campo avversario grazie anche ai rinforzi dei collegati delle città toscane presenti nell'esercito di Carlo – fino ad ora rimasti nelle retrovie – e condotti dall'abile Guido Guerra. Contestualmente, il nuovo re ordinava alla terza schiera di cavalleria di dividersi in due squadroni stringendo il nemico sui fianchi di quello che restava dello schieramento avversario. E fu rotta totale: la terza linea Manfredina composta dai feudatari meridionali, si liquefò in breve tempo; Manfredi stesso e pochi fedelissimi si gettarono coraggiosamente nella mischia per trovarvi morte gloriosa...e così fu.

Mentre ancora dovevano diradarsi i fumi dello scontro, punito esemplarmente (se vogliamo dar retta alla vulgata coeva) il ribaldo che tentava di vendere il cadavere del figlio di Federico II («chi accatta Manfredi?»)¹¹, Carlo d'Angiò si assicurò che quei miseri resti fossero riconosciuti dai suoi fedelissimi e gli fece concedere degna sepoltura¹², inumato sotto una "motta d'onore", cioè un tumulo realizzato con sassi depositi da ogni singolo cavaliere nei pressi del ponte di Benevento¹³; al Sommo Poeta l'onere delle giuste parole: «Se 'l pastor di Cosenza, che a la caccia / di me fu messo per Clemente allora, / avesse in Dio ben letta questa faccia, / l'ossa del corpo mio sarieno ancora / in co del ponte presso a Benevento, / sotto la guardia de la grave mora. / Or le bagna la pioggia

¹⁰ Cf. AU cit. (nota 9), LXIV.1, p. 121. Per un commento aggiornato sulla battaglia, cf. P. GRILLO, *L'aquila e il giglio. 1266: la battaglia di Benevento*, Roma 2015.

¹¹ GIOVANNI VILLANI, *Nova Cronica*, Biblioteca Apostolica Vaticana, codice Chigi, ed. a cura di G. AQUILECCHIA, Torino 1979, Libro VIII, capp. VII-XI, cap. IX (da qui in avanti: GV).

¹² Sull'onore cavalleresco di Carlo I d'Angiò, ci si permette rimandare a IORIO, *Il giglio* cit. (nota 3), pp. 157-190.

¹³ Sulla città sannita nel periodo in questione, cf. O. MARIANI, *La città in età sveva*, fasc. 9, e E. CUOZZO, *Benevento angioino-aragonese*, fasc. 10, in *Benevento, immagini e storia*, a cura di E. CUOZZO, Avellino 2009.

e move ‘l vento / di fuor dal Regno, quasi lungo il Verde, / dov’è’ le trasmutò a lume spento»¹⁴.

3. Un testimone d’eccezione: re Carlo I d’Angiò

La prima testimonianza diretta sulla battaglia di Benevento stilata immediatamente dopo i fatti, è nientemeno che dello stesso Carlo I d’Angiò. Si tratta di due lettere (oggi nell’edizione pontaniana dei Registri Angioini), la prima datata 26 febbraio (giorno dello scontro) e la seconda primo marzo 1266, ed entrambe indirizzate al pontefice Clemente IV. Il tono è lieto ma non trionfalistico, tipico del tratto moderato e caratterialmente modesto del re. Non vi si trovano ampollose descrizioni di atti eroici o retorica d’occasione, tuttavia i particolari dell’evento sono riportati interamente, anche con qualche cenno agli antefatti (come la vittoria di San Germano, la fuga di Manfredi da Capua, l’attraversamento del Sannio da parte dell’esercito angioino, ecc.)¹⁵. Che si tratti di un resoconto redatto nell’immediatezza degli eventi, lo si comprende dal fatto che Carlo pur registrando la vittoria non è ancora in grado, ad esempio, di dare delucidazioni sul destino occorso a Manfredi né di quelli a lui più vicini come Galvano Lancia e il conte Arrighetto; al pontefice può riportare solo la ridda di voci rincorrentesi nell’immediatezza della fine dello scontro, notizie incontrollate che, in fondo, danno per buone tutte le possibilità: «Nichil vobis exprimere potui propter festinam presentium missionem, licet Galvanus et Herrigectus, dicti Comites, michi a pluribus asserantur in eodem prelio corruisse. De Manfredo autem, utrum ceciderit in conflictu, vel captus, vel fuerit, aut evaserit, certum adhuc aliquid non habetur»¹⁶. Ma è ovvio che sia così: come pensare di poter dare notizie più precise il giorno stesso dello scontro considerata l’inequivocabilità del momento in cui il resoconto è stato scritto «Datum Beneventi, XXVI februaruii, ind. IX»¹⁷?

Le lettere che il re scambia col papa, rientrano in un contesto di fitta – almeno per gli standards dell’epoca – corrispondenza epistolare tra i due. Aveva

¹⁴ *Divina Commedia – Purgatorio*, canto III, vv. 124-132. Per il giudizio dantesco su Manfredi, cf. O.A. BOLOGNA, *Manfredi di Svevia. Impero e papato nella concezione di Dante*, Roma 2013.

¹⁵ Dei *Registri della Cancelleria Angioina* (da qui in avanti RCA), pubblicati nella Collana Atti dell’Accademia Pontaniana, i primi 48 volumi sono stati ricostruiti da R. FILANGIERI e dagli Archivisti Napoletani (voll. I-XXXVI, Napoli 1950-1987); poi sono stati curati da B. MAZZOLENI, I. MAZZOLENI, R. OREFICE DE ANGELIS ed ora affidati a S. PALMIERI dell’Istituto Italiano per gli Studi Storici. Le due lettere in questione sono pubblicate in RCA, I (1265-69), docc. 43 e 44, pp. 17-18.

¹⁶ RCA cit. (nota 15), vol. I (1265-69), doc. 43, pp. 17-18.

¹⁷ *Ibid.*, p. 17.

cominciato proprio Clemente IV con la missiva indirizzata al nuovo campione della Chiesa con la quale si stabilivano obblighi, diritti e condizioni per ottenere l'investitura siciliana; datata 26 aprile 1265, essa (oltre a salvaguardare i diritti ecclesiastici passati e futuri stabilendo pure il passaggio in piena sovranità alla Chiesa, di Benevento e del suo territorio), determinava i termini pecuniari del censo dovuto e delle relative sanzioni in caso di inadempienza: 8000 once d'oro annue. In caso di pagamento ritardato oltre i due mesi, sarebbe scattata la scomunica per il re; oltre i quattro mesi, il papato avrebbe scagliato l'interdetto sul regno. Per ritardi nel pagamento superiori a sei mesi, si prevedeva addirittura il ritorno di tutto il regno sotto la diretta sovranità pontificia¹⁸. Ad ogni modo, Carlo si assicurò di far sapere al pontefice che, sconsigliato dalla prudenza dei suoi e dal buonsenso per la stanchezza delle truppe ma, evidentemente, confidando nell'aiuto divino, volle ingaggiare comunque battaglia appena fu a contatto col nemico («Sicque factum est quod die Veneris XXVI mensis februarii... viarum et passuum difficultatibus...superatis, ad quendam montem perveni [...] Propter quod ego, licet equos commilitonum meorum pro malitia et magnitudine itineris cognoscerem plurimum fatigatos, ...instructis tamen meis... copiis, ex adverso ad pugnam processi») ¹⁹. Il risultato era stato, secondo il moderato ma bel resoconto di re Carlo, straordinario e le perdite del nemico ingentissime, visto che il campo di battaglia era coperto di cadaveri agli occhi di chi poteva osservare la scena («Facta est itaque in ipso campo tanta strages, quod celant campum oculis superacientia corpora occisorum») ²⁰. Né vi fu scampo per chi tentò la fuga: «Nec tamen omnes fugientes fuge remedium salvos fecit, quia maior pars fugientium in gladio nostrorum...eo copiosus ceciderit» ²¹. Per non parlare, poi, del grande numero di prigionieri e, soprattutto dell'altissimo rango di molti di costoro: Giordano d'Anglano, Bartolomeo lancia, il capo del partito ghibellino di Firenze, Pierasino: «Magnum ergo numerum captivorum ad carcerem nostrum huiusmodi bellicus eventus adduxit, inter quos Iordanus et Bartholomeus [...] nec non Pierasinus de Florentia, perfidissimus Gibelline factionis auctor» ²².

La riserva più grande che riguardava la sorte del nemico, cioè la sua sicura morte in campo, venne sciolta qualche giorno dopo con la seconda missiva

¹⁸ Cf. *Regesta Pontificum Romanorum*, a cura di A. POTTHAST, II, Berolini 1875, pp. 1542-1649, nn. 19/034 – 20/503. Per un commento sul tema cf. G. BATTELLI, *Un appello di Carlo I d'Angiò contro Manfredi*, in *Studi sul medioevo cristiano offerti a Raffaello Morghen per il 90° anniversario dell'Istituto Storico Italiano (1883-1973)*, Roma 1974; oggi anche in ISIME, «Studi Storici», (1983-87), pp. 71-85.

¹⁹ RCA cit. (nota 15), vol. I (1265-69), doc. 43, p. 17.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ *Ibidem*.

²² *Ibidem*.

che Carlo indirizzava a papa Clemente: «Datum in castrum apud Beneventum, primo mensis martii»²³, che annunciava la cattura del conte Riccardo di Caserta. Fatto importante, questo, perché il nobile in questione, insieme a Giordano d'Anglano e Bartolomeo Lancia (già nelle mani del re) ebbero il compito di identificare con assoluta certezza il cadavere di Manfredi (stante la grande familiarità che ebbero con lui in vita) ritrovato due giorni dopo la battaglia in mezzo agli altri corpi, e di certo non “venduto” da un malfattore come si dice nella leggenda accreditata dalla cronaca di Giovanni Villani, ma nudo perché certamente spogliato da “sciacalli” bipedi:

«investigare feci in campo corpora mortuorum, [...] Contigit quod die dominica XXVIII mensis februarii corpus eius inventus est nudum inter cadavera peremptorum [...] Richardo Comiti Casertano...nec non Iordano et Bartholomeo dictis Comitibus et fratribus eorum aliisque etiam qui eum familiariter... tractaverunt, dum vivebat, ostendi feci; qui recognoscentes ipsum, predictum esse olim Manfridum preter omnem dubium affirmabant»²⁴.

Dopodiché, il nuovo sovrano, rispondendo alle sue inclinazioni di pietà umana e cristiana, diede disposizioni per l'onorevole sepoltura del suo pur sempre scomunicato avversario e, quindi, con onori esclusivamente militari: «Ego itaque, naturali pietate inductus, corpus ipsum cum quadam honorificentia sepulture, non tamen ecclesiastice, tradi feci»²⁵.

Carlo ritornerà a parlare dello scontro di Benevento e di Manfredi solo in via incidentale in altre tre occasioni (senza, tuttavia, indulgere in alcun particolare): questo avviene in due documenti del 22 marzo 1266 relativi alla requisizione di beni a partigiani di Manfredi²⁶ e di cavalli e bestiame già appartenuti al defunto svevo²⁷. Il terzo documento è quello che fu redatto, con la stessa tempestività del resoconto beneventano, all'indomani della Battaglia di Tagliacozzo (1268) contro Corradino di Svevia. Il re, nel narrare al papa della vittoria ottenuta anche sull'ultimo rampollo degli Hohenstaufen, rievoca i fasti dello scontro di due anni prima senza direttamente nominare Manfredi, ma sottintendendolo incluso nel novero dei nemici della Chiesa: «Facta est itaque hostium tanta strages, quod illa que in campo Beneventano de aliis Ecclesie persecutoribus facta fuit huius respectu valde modica reputatur»²⁸. Anche in questo caso Carlo tiene un profilo basso, quasi distaccato, essenziale nelle de-

²³ *Ibidem*.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Ibid.*, doc. 204, pp. 77-78.

²⁷ *Ibid.*, doc. 215, p. 80.

²⁸ *Ibid.*, vol. I (1265-69), doc. 352, pp. 192-194: 193.

scrizioni e disposto solo in poche occasioni a ritornare sui fatti; e quando lo fa, è in modo indiretto, burocratico, tutto sommato di modestia cavalleresca. È in questo, che il re si dimostra il miglior testimone di quell'ambiente di tornei, tenzoni, storie eroiche, insomma "civiltà cortese" che proprio nella stirpe angioina ebbe il miglior terreno di coltura: dagli esordi della famiglia nei fasti del XII secolo, alla grottesca decadenza del XIV, specie sotto la regina Giovanna I, che di cavaliere, cavalleria e cultura di corte fece, forse inconsapevolmente, malinconico sberleffo²⁹.

4. *La battaglia di Benevento nelle fonti annalistiche*

Le testimonianze che narrano della battaglia di Benevento – almeno quelle più significative – non sono meno di nove: dai Registri della Cancelleria Angioina al resoconto minuzioso e puntuale di Andrea Ungaro, alla cronaca di Giovanni Villani da Firenze, a quella di Salimbene de Adam da Parma³⁰, alla vita del vescovo Guido Melloto³¹, fino alle testimonianze di tipo annalistico³². Già nelle fonti traspare l'idea che la battaglia di Benevento fosse stato uno scontro per così dire "spirituale", un duello tra "bene" e "male", una sorta di "crociata" che un re, oramai consacrato come Carlo I, condusse contro l'usurpatore emulo dell'Anticristo, Manfredi. E gli elementi per parlare di "crociata" ci sono tutti, come testimoniato dalla fonte annalistica del cronista che narra le vicende della vita del vescovo Guido di Mello o Melloto: zelo del pellegrino Carlo, investitura sacra, indulgenza per i peccati concessa dalla Chiesa a favore dei combattenti della causa giusta:

«Vocato per summum pontificem viro magnifico Karolo [...] concessaque ab apostolico omnibus in eius auxilium proficiscentibus peccatorum suorum indulgentia generali, zelo devote peregrinationis accensus, Romam adiit in Karoli

²⁹ G. IORIO, *Milizia secolare e ordini militari nel meridione italiano ai tempi di Giovanna I d'Angiò*, in «Schola Salernitana – Annali», XIX (2014), pp. 27-39.

³⁰ SALIMBENE DE ADAM, *Cronica*, in MGH, SS, XXXII, ed. O. HOLDER-HEGGER, Hannoverae-Lipsiae 1913-15, ed. it. in F. BERNINI, *Scrittori d'Italia*, 2 voll., Bari 1942 e B. BOSSI (pref. L. Malerba), 2 voll., Parma 2007. Qui si è presa in considerazione l'edizione volgarizzata da C. Cantarelli nel 1857 (da qui in avanti SA).

³¹ *Ex Continuatione gestorum episcoporum Autissiodorensium* (Cronaca delle gesta del vescovo Guido di Melloto), in MGH, SS, XXVI, ed. V.K.W. HIERSEMAN, Leipzig 1925 (da qui in avanti GM).

³² *Annales Parmenses Maiores* (aa. 1038-1167), in MGH, SS, XVIII, *Annales aevi suevici*, Hannoverae 1863, ed. V.K.W. HIERSEMAN, Leipzig 1925, pp. 662-683 (da qui in avanti: APM); *Annales Mantuani* (aa. 1183-1199), in MGH, SS, XVIII, *Annales aevi suevici*, Hannoverae 1866, ed. V.K.W. HIERSEMAN, Leipzig 1925, pp. 19-31 (da qui in avanti: AM); *Annales Siculi* (aa. 1027-1149 et *continuatio* 1253-1266), in MGH, SS, XIX, *Annales aevi suevici*, Hannoverae 1863, ed. V.K.W. HIERSEMAN, Leipzig 1925, pp. 494-500-683 (da qui in avanti AS).

subsidiū, apostolica tamen interveniente licencia prefecturus; ubi a sanctissimo patre Clemente IV, Romano tunc ecclesie presidente et cardinalibus honorifice et gaudens receptus, commissio sibi in ipsa expeditione legationis offitio, de mandato eiusdem summi pontificis in auxilium eiusdem Karoli in regem consecrati, cum eodem rege et eius exercitu gressum direxit»³³.

L'enfasi della narrazione non appare esagerata; il cronista non indulge in particolari ma è cristallino nella sua essenzialità. Il racconto delle fasi precedenti alla battaglia viene evitato o forse semplicemente omesso perché magari non noto, per giungere al nocciolo della questione con l'insorgere dell'evento bellico quasi "condizionato" dall'intervento divino per il tramite papale:

«Elevata manu loricate, apostolica fretus autoritate, omnes ab omnibus peccatis absolvit, evolutionem illis promittens incunctanter ad patriam, si qui forte morientes pro viribus strenue debellassent, moxque ut predicationis sue exemplaris probaretur doctor, non sequi, sed precedere visus ad prelium, tanto animositatis ardore corda videncium inflamavit, quod passim per hostes et gladios irruentes, non aggredi, sed furere videbantur»³⁴.

Sulla battaglia vera e propria, pochi particolari, ma al cronista è noto che si combattè con la fanteria e cavalleria franco-provenzale che ebbe come bersaglio privilegiato lo stesso tipo di combattenti e specialmente le loro cavalcature («nunc equos hostium gladio prosternando»³⁵), così come era a conoscenza del fatto che Manfredi stesso perdeva la vita nella mischia mentre i suoi fedelissimi si dividevano tra coloro che lo accompagnarono nelle tenebre della morte, furono fatti prigionieri o cercarono scampo nella fuga: «Denique Manfredo morte cadente in bello, suisque vel captis, vel fugientibus aut gladio peremptis»³⁶. Risultato: vittoria completa di Carlo I d'Angiò e inizio del suo regno "pacifico", o quantomeno "tranquillo", come ci tiene a precisare il cronista: «Expleto victorioso certamine, ac ipso rege tocius Apulie regimen et dominium tranquillum adeptus»³⁷.

Ma luce sulla battaglia di Benevento viene gettata anche da fonti più "setentrionali", per così dire. È il caso degli *Annales Parmenses Maiores* e degli *Annales Mantuani*. Con una precisione persino maggiore di altre cronache riguardo l'anno, negli annali di Parma si registra la presa del ponte di Ceprano (Zipirano)³⁸ da parte di Carlo (normalmente, nelle altre fonti è più citata la

³³ GM cit. (nota 31), 30-38, p. 586.

³⁴ *Ibid.*, 41-46, p. 586.

³⁵ *Ibid.*, 47-48, p. 586.

³⁶ *Ibid.*, 51-52, p. 586.

³⁷ *Ibid.*, 52-53, p. 586.

³⁸ APM cit. (nota 32), 32, p. 679.

caduta della piazzaforte di San Germano), ma anche tutta una serie di importanti particolari che precedono i fatti salienti: dalla scaramuccia appena citata a inizio febbraio in cui, secondo il cronista, caddero o furono presi prigionieri numerosi saraceni filo-svevi, fino allo scontro decisivo del 26 senza omettere, però, che prima di quella data re Carlo si era assicurato il controllo di *multa castra et loca*³⁹.

Anche per gli Annali di Parma l'esercito svevo e quello angioino si sarebbero affrontati il 26 febbraio del 1266, di venerdì, e pure in questo caso, il cronista appare orientato ideologicamente di parte guelfa, come il linguaggio evidenzia. Carlo d'Angiò, infatti, viene sempre indicato col titolo regale, mentre di Manfredi se ne parla come principe di Taranto o re di Puglia ma "cosiddetto" o "sedicente" (*qui dicebatur rex Apulie*⁴⁰). Il cronista propone anche un calcolo numerico dei componenti l'esercito manfredino: la parte che partecipò alla ritirata di Manfredi da Capua a Benevento, sarebbe ammontata a ottomila uomini compresi *multos saracenos*⁴¹, poi rinforzata dagli altri contingenti convenuti nell'accampamento trincerato presso il fiume Calore. E che si sia trattato di una vera e propria fuga da Capua dopo le prime vittorie angioine, non ha dubbi Carlo che afferma:

«Ecce significo vobis ad gaudium quod postquam Manfredus, publicus hostis, victus apud Sanctum Germanum, a Capua quoque, ubi se iactabat velle resistere, confusus abcessit. Acepi quod idem hostis, cum suarum reliquiis virium, que de sancto Germano per fugam evaserat, profugus per Terram Laboris, se transtulit Beneventum»⁴².

Anche nella fonte parmense si fa cenno alla codardia dimostrata dai baroni svevi, mentre altri furono catturati: «et dictus rex Manfredus interfectus fuit, et sui per fugam evaserunt»⁴³. Si parla anche del destino e dei beni dei saraceni di *Nuceria* che avevano combattuto per gli svevi e torna l'equivoco toponomastico della confusione tra la *Nuceria paganorum* (Nocera dei Pagani, nel Salernitano, dove la concentrazione di saraceni deportati da Federico II precedentemente rese necessaria la distinzione con la *Nuceria Christianorum*, oggi Nocera Inferiore) e la *Luceria* di Puglia, la più grande colonia mussulmana in Italia a quel tempo che, effettivamente, fornì agli svevi fino al tragico epilogo

³⁹ *Ibid.*, 34-35, p. 679.

⁴⁰ *Ibid.*, 34, p. 679.

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² RCA cit. (nota 15), vol. I (1265-69), doc. n. 43, p. 17.

⁴³ APM cit. (nota 32), 40-41, p. 679.

di Tagliacozzo con Corradino nel 1268, fedeli contingenti di truppe (specialmente cavalleria e arcieri)⁴⁴.

Anche gli Annali di Mantova riportano vari antefatti, benchè indiretti e cronologicamente attribuiti per approssimazione all'anno 1265. È interessante notare come sia Carlo I che Manfredi siano indicati col titolo di rex, e che gli antefatti narrati riguardano quanto accaduto prima dell'invasione del Regno da parte dell'angioino: Carlo, dunque, giunto per mare a Roma (particolare che non si trova altrove), nel frangente della sua nomina a senatore, ebbe contestualmente l'investitura a re di *Apulia, Cicilie, Calabrie*. Dal tono dello scritto, parrebbe che la validità dell'investitura fosse subordinata all'effettiva conquista *manu militari* del meridione a beneficio della Chiesa. L'imbarco per Roma, fu l'ultimo tratto di un itinerario che Carlo aveva percorso passando per i territori del nord Italia, ove fu costretto ad aprirsi la strada con le armi. In queste stesse lande – in cui una struttura quasi a scacchiera alternava domini in mano ad amici ad altri tenuti da nemici – avrebbe ingaggiato anche parte del suo esercito. Con essi e con altri contingenti di armati francesi, provenzali e Piccardi, re Carlo avrebbe attraversato i domini del marchese Pelavicino, signore di Cremona, Brescia e Piacenza nonché alleato di Manfredi, che gli mandò contro i suoi mercenari alemanni:

«Et in ipso anno rex Karolus et ivit per mare Romam [...] et datum fuit regnum Apulie, Cicilie, Calabrie, si possit conquistare, per papam et suos sequaces, quod regnum tenebatur per regem Manfredotum filium Fedrici imperatoris eondam. Unde dictus domnus rex Karolus maximam turbam militum, peditum, balistariorum assoldavit, et venerunt per Lombardiam, non timentes Pelavicinum marchionem, qui erat Cremone Brixie Placentie et multorum militum de Alemania, qui assoldati erant per ipsum marchesium [...]»⁴⁵.

Per quanto riguarda gli *Annales Siculi*, invece, sembrerebbe che il suo autore (del quale sappiamo nome e incarico: frate Corrado, priore del monastero di Santa Caterina in Palermo) riporti notizie più di “seconda mano”, per così dire; e questo non lo si evince solo dalla scarsità di particolari, ma anche per il suo ondeggiare tra poche righe nella narrazione di eventi che, invece, coprono l'arco di un ventennio. Dello scontro in trattazione si riporta solo qualche antefatto e le conseguenze che ebbero – notizia originale perché finora la città non era mai stata nominata in nessuna testimonianza – a Napoli: «Anno Domini eiusdem incarnationis 1265, indictionis nonae comes Karolus cepit pontem

⁴⁴ Cf. G. IORIO, *Gli esordi della Cancelleria angioina nel sud: amministrazione ordinaria e normativa d'emergenza durante l'assedio di Lucera saracena (1268-69)*, in Id. *Strutture e ideologie del potere nel meridione angioino*, pref. di G. SANGERMANO, Salerno 2005, pp. 19-68.

⁴⁵ AM cit. (nota 32), 12-19, p. 24.

Cipranum, et turbata est civitas Neapoli»⁴⁶. Per quanto riguarda la battaglia di Benevento vera e propria, essa viene collocata cronologicamente nel 1265 con una discrepanza anche nella segnalazione del giorno (22 febbraio anziché il 27), mentre è corretto quello della settimana, il venerdì. Interessante notare pure come il cronista sia sicuramente, stavolta, di simpatie sveve: Carlo non è indicato come *rex*, ma semplice *comes* anche nel 1265, quando aveva già ricevuta l'investitura, e al contrario di Manfredi che viene, invece, indicato col titolo monarchico. Altro particolare interessante perché non appare altrove, è la citazione del nome del passaggio sul Calore presso il quale si svolse la battaglia di Benevento e dal cronista indicato come “ponte Valentino”: «Et postmodum idem comes cum exercitu suo venit apud pontem Valentinum in partibus Beneventi»⁴⁷.

Gli annali siculi del nostro frate Corrado, riportano a denti stretti la vittoria di Carlo e il conseguente suo dominio dell'Isola di Sicilia per diciassette anni, ma sempre titolandolo *comes*⁴⁸. L'autore degli *Annales Siculi* ammette, poi, un nesso causale tra la battaglia di Benevento e la cosiddetta Guerra del Vespro; la descrizione scarna degli eventi, non impedisce, tuttavia, – evidenziando con chiarezza la parte politica per la quale simpatizzava il nostro cronista – di declamare con toni entusiastici l'entrata in Palermo di Pietro III d'Aragona (subito indicato col titolo di *rex* mentre per Carlo si insisteva su quello di *comes* o su nessun titolo o, peggio ancora, su uno sprezzante *isto Carolo*), mentre dell'angioino si racconta di una vera e propria fuga più che di una ritirata, dall'ultima roccaforte a lui fedele – Messina – e, quindi, dal disimpegno totale e disonorevole dei “gallici” dalla Sicilia:

«Anno 1282 de mense Aprilis fuerunt interfecti Gallici. Et in eodem anno de mense Augusti venit rex Petrus de Aragona, et intravit Panormum cum magno triumpho. Item in fine huius mensis Carolus recessit de obsidione Messane, et amisit dominium totius Sicilie. Ab isto Carolo usque ad hodiernum diem fuerunt alia facta in nostra insula»⁴⁹.

⁴⁶ AS cit. (nota 32), 51-52, p. 499.

⁴⁷ *Ibid.*, 52-54, p. 499.

⁴⁸ *Ibid.*, *continuatio*, aa. 1265-1282, 5-11, p. 500.

⁴⁹ *Ibid.*, paragrafo conclusivo, aa. 1265-1282, 12-15, p. 500. V. EPIFANIO, *L'occupazione di Messina e il fallimento della pace siculo-angioina*, in «Archivio Storico Siciliano» (1934), pp. 208-225 (estratto). Che Messina fosse riluttante a partecipare al Vespro si comprende anche per la tradizionale rivalità con Palermo (e il Vespro fu un moto principalmente palermitano). Anche le cronache sottolineano la blanda partecipazione di Messina che, addirittura, trattò con umanità i francesi residenti in città, rispedendoli a Carlo I; cf. SA (nota 29), libro I, p. 509. Cf. pure IORIO, *Il Giglio* cit. (nota 3), pp. 207-208.

5. Le cronache “guelfe” di Giovanni Villani e Salimbene da Parma

Fin qui, le fonti annalistiche che, nella loro stringatezza, forniscono quasi quelle che già si son definite “notizie d’agenzia” sui fatti del 1266. Ma ci sono anche i “corsivi”, i “commenti”, gli “editoriali”, se si vuol rimanere nell’ambito del lessico giornalistico, costituiti dalle “cronache”. Per gli eventi che si stanno prendendo in considerazione, tre sono le più famose e significative e per la precisione le già citate *Nova Cronica* di Giovanni Villani, la *Cronica de’ fatti occorrenti ne’ tempi suoi* di Salimbene de Adam o di Parma, e la *Descriptio Victorie Beneventi* di Andrea Ungaro.

Andrà detto che specialmente per l’opera del Villani appare evidente il tentativo (piuttosto maldestro, in verità), di mantenere una certa equidistanza rispetto ai fatti narrati; la partigianeria dello scrittore, tuttavia, evidentemente poco incline alla parte sveva, offre comunque un resoconto non privo di squilibri ma senza eccessi ideologici (Manfredi è definito “re” alla stessa stregua di Carlo) e – questo è quello che conta di più – ricco di particolari cui la storiografia deve sentirsi tributaria per una precisa ricostruzione del fatto d’arme in esame. Nella parte che la riguarda, infatti, Giovanni Villani parte dalla presa di Ceprano (che pure lui antedata al 1265) il 10 febbraio. Secondo la *Nova Cronica*, la caduta della città sarebbe stata abbastanza fortuita poiché essa era assai ben difesa: mille cavalieri e cinquemila fanti (molti di questi, arcieri saraceni di Lucera-Nocera). Almeno in quel frangente, forse l’esercito di Carlo era in numero superiore a quello dei difensori, ma il vantaggio pareva nullificato dal fatto che i difensori svevi potevano contare sul riparo di muniti fortificazioni. Tuttavia, a favore di Carlo giocò l’imponderabile (e, forse, per lui, “provvidenziale”): una lite tra difensori cristiani e saraceni, degenerata in una rissa in cui questi ultimi ebbero la peggio, che li indusse ad abbandonare il campo; e dovevano essere ben numerosi visto che Carlo, il giorno dopo, ebbe gioco facile nella conquista della posizione⁵⁰. Alla notizia della caduta di Ceprano (piazzaforte o ponte che fosse, qui le fonti non sempre concordano), Manfredi arretrò fino a Benevento dopo aver abbandonato (pare precipitosamente) il suo acquartieramento di Capua forse per consiglio dei suoi fedelissimi Lancia (*Calvagno*, cioè Galvano, Bartolomeo, Giordano d’Anglano...). Da questo punto di vista il piano era chiaro: sbarrare il passo per Napoli a Carlo e, contestualmente, impedirgli la fuga in Puglia in caso di sconfitta. Il piano aveva un senso e, forse, per questo motivo Carlo decise di non indugiare e affrontare Manfredi il prima possibile,

⁵⁰ GV cit. (nota 11), L.VIII, cap. VI.

dandogli meno modo di organizzarsi, magari per impedire che ricevesse i rinforzi che gli erano stati promessi dai baroni abruzzesi.

Per guadagnare tempo e contenere le perdite, Carlo preferì percorrere la strada interna; è lui in persona a raccontare della scelta di attraversare il Sannio: «Ego autem, meas continuando dietas, per Aliphanos et Telesinos campos contra ipsum hostes duxi»⁵¹. Decise per un percorso disagiata, piuttosto che proseguire diritto in Liburia dove, oltretutto, avrebbe dovuto vedersela con la possanza della duplice torre sul Volturno all'ingresso della città di *Capova* (Capua). Deviò, quindi, per Tuliverno dove guadò il Volturno, puntando prima sulla contrada d'Alife e poi verso le alture del Sannio che lo separavano da Benevento in vista della quale giunse presto. Tuttavia, la marcia repentina fece arrivare l'armata carolina sfinita e senza cibo, fattori di cui Manfredi pensò fosse il caso di approfittare e, quindi, attaccò il prima possibile passando il ponte sul Calore in piano Santa Maria della Grandella, il luogo detto La Pietra a Roseto⁵². Ma, secondo il Villani, questo sarebbe stato un errore poiché attaccare immediatamente impedì ai rinforzi svevi abruzzesi di Corrado d'Antiochia, di giungere in tempo utile. E lo stesso dicasi per i contingenti calabresi guidati dal conte Federico e di quelli siciliani agli ordini del conte di Ventimiglia.

Villani non riporta esattamente il numero di combattenti svevi, ma riferisce con precisione quello dei cavalieri: tremilasettecento (specialmente tedeschi, ma anche toscani e lombardi). Tra i fanti pugliesi, il cronista sottolinea la presenza di numerosi contingenti saraceni filo-svevi di *Nuceria* (ovviamente *Luceria*).

Cosa accadeva, nel contempo, nel campo di re Carlo? Contro il consiglio di alcuni dei suoi che avrebbero voluto ingaggiare battaglia il giorno dopo per recuperare un po' di forze fisiche per i combattenti e per i cavalli, Carlo, al contrario, accettò lo scontro immediato. Il Villani parla di quattordicimila e settecento cavalieri in totale nello schieramento angioino. Se la cifra corrispondesse al vero (ma è ovviamente esagerata), il maggior numero di cavalieri al comando di Carlo potrebbe aver compensato l'indubbia inferiorità negli altri settori che erano, invece, tutti a vantaggio degli svevi (specie per pedoni e arcieri). La *Nova Cronica* elenca gli altri protagonisti sul campo noti al Villani; oltre Carlo e Manfredi, ovviamente, ecco gli alleati di quest'ultimo Giordano d'Anglano, Galvano e Bartolomeo Lancia, i conti di Acerra e Caserta, un non meglio definito conte camerlengo (ma che altri non può essere che Manfredi

⁵¹ RCA cit. (nota 15), vol. I (1265-69), doc. n. 43, p.17.

⁵² La toponomastica è riportata in GV cit. (nota 11), L.VIII, cap. VII.

Maletta), il fiorentino Piero della nota famiglia ghibellina degli Uberti⁵³. Tra i franco-provenzali, invece, spiccavano Filippo e Guido di Monforte, il Maliscalco di Mirapesce (Mirepoix), Roberto III di Fiandra, il Maliscalco Gilio “il Bruno”, Guglielmo Lo Stendardo, Guido Guerra e Corrado di Montemagno da Pistoia (nome, quest’ultimo, che non compare nelle altre fonti annalistiche)⁵⁴.

Le cose andarono come oramai ben si sa, e Giovanni non lesina particolari nel raccontare le varie fasi della battaglia; e quando essa volse all’esito infausto per le armi sveve, il nostro cronista segnalò, non senza un certo tono d’ammirazione, il gettarsi nella mischia di re Manfredi – nonostante l’abbandono del campo di molti dei suoi baroni – per cercare quella morte gloriosa con le armi in pugno da cavaliere qual era, e che effettivamente trovò⁵⁵. Come visto in precedenza, il Villani ci presenta la diceria leggendaria del ribaldo che sarebbe andato in giro al grido di chi “accatta” Manfredi per venderne il corpo; le due missive di Carlo al papa all’indomani dello scontro, invece, dimostrano che il suo cadavere venne ritrovato sul campo tra quelli degli altri caduti in combattimento, ma anche nella *Nova Cronica* si sottolinea del trattamento dignitoso che l’angioino volle riservare alle spoglie mortali del suo nemico⁵⁶. Al di là degli antefatti e delle conseguenze dello scontro che si riescono a ricostruire abbastanza precisamente con le coordinate fornite dalla *Nova Cronica*, Villani si sofferma molto sulla battaglia vera e propria con la fornitura di elementi di estrema precisione per la ricostruzione dei fatti. Sulla preparazione allo scontro dell’esercito svevo, afferma:

«Manfredi uscito di Benevento con sua gente, passò il ponte ch’è sopra il detto fiume Calore, nel piano ove di dice Santa Maria della Grandella, il luogo detto la pietra a Roseto; ivi fece tre battaglie ovvero schiere: l’una fu di Tedeschi di cui si rifidava molto, e erano bene MCC cavalieri, ond’era capitano il conte Calvagno; la seconda era di Toscani e Lombardi, e anche Tedeschi, in numero di M cavalieri, la quale guidava il conte Giordano; la terza fu de’ pugliesi co’ Saracini di Nocera, la quale guidava lo re Manfredi, la quale era di MCCC cavalieri, senza i pedoni e gli arcieri saracini ch’erano in grande quantità»⁵⁷.

Senza dare particolari sulla grande quantità di arcieri saraceni e fanti, Giovanni annota la presenza di tremilaseicento cavalieri svevi a fronte dei tremila

⁵³Tra i componenti della casata, si ricordi quel Farinata, protagonista di uno dei più famosi canti dell’oltretomba dantesco: *Divina Commedia – Inferno*, canto X, vv. 22-51.

⁵⁴GV cit. (nota 11), L.VIII, capp. VII, VIII e IX.

⁵⁵Del fatto che Manfredi anche nel suo tempo non fosse considerato solo uno scaltro politico e un rozzo guerriero ma uomo di cultura e sensibilità figlio di cotanto padre, ce ne dà conto A. MAGGIORELLA, *Il principe poeta. Manfredi di Svevia*, Lavello 2005.

⁵⁶GV cit. (nota 11), L.VIII, cap. IX.

⁵⁷*Ibid.*, cap. VII.

milites angioini. Non soltanto: ci tiene a ricordare come molti dei cavalieri fossero rinforzi provenzali (della *reina*, cioè Beatrice di Provenza), quindi truppe provenienti dai feudi della moglie di Carlo; i *milites* toscani e italiani, poi, sempre secondo la cronaca, erano stati nominati cavalieri da pochissimo e per mano dello stesso re mentre discendeva la Penisola verso Roma, o addirittura prima dell'inizio dello scontro, quindi assolutamente inesperti e forse alla prima esperienza sul campo di battaglia. In tutto ciò c'è di sicuro una volontà di sottolineare l'inferiorità numerica ma anche tecnica dell'esercito franco-provenzale indipendentemente dalla veridicità di queste cifre e di queste considerazioni di ordine strategico; il tutto, forse, per dare enfasi alla vittoria carolina, sottolineare il valore e la motivazione ideale delle truppe guelfe ma, soprattutto, dimostrare come il favore di Dio volgesse verso il nuovo sovrano. Vediamo cosa dice Giovanni dell'esercito angioino:

«E ordinò, si come i suoi nemici, a petto di loro tre schiere principali: la prima schiera era de' Franceschi in quantità di M cavalieri, ond'erano capitani messer Filippo di Monforte e 'l maliscalco Mirapesce; la seconda lo re Carlo col conte Guido di Monteforte, e con molti de' suoi baroni e cavalieri della reina, e co' baroni e cavalieri di Proenza, e Romani, e Campagnini, ch'erano intorno di VIIIc cavalieri, e le 'nsegne reali portava messer Guglielmo lo Stendardo, uomo di grande valore; la terza fu guidatore Roberto conte di Fiandra col suo maestro Gilio maliscalco di Francia, con Fiamminghi, e Bramanzoni, e Annoieri, e Piccardi, in numero di VIIc cavalieri. E di fuori di queste schiere furono gli usciti guelfi di Firenze con tutti gl'Italiani, e furono più di CCCC cavalieri, de' quali molti di loro delle maggiori case di Firenze si feciono cavalieri per mano del re Carlo in su il cominciare della battaglia; e di questa gente, Guelfi di Firenze e di Toscana, era capitano il conte Guido Guerra, e la 'nsegna di loro portava in quella battaglia messer Currado de Montemagno di Pistoia»⁵⁸.

Molto importanti, a questo punto della narrazione, sono le impressioni anche emotive dello stesso Giovanni. Il cronista, infatti, non soltanto “esagera” in particolari sullo scontro vero e proprio, ma si permette addirittura di riportare frasi che i protagonisti avrebbero profferito nell'occasione. Magari più giustificate erano le conoscenze sulla scoperta decisiva per gli esiti della battaglia (l'ascella scoperta dei cavalieri tedeschi armati di corazza a piastre, vulnerabili ai colpi di “stocco” francese), ma come poteva conoscere questi particolari a svariati decenni dai fatti? Come poteva saper dell'infausto segno dell'aquila d'argento caduta dal cimiero di Manfredi proprio mentre lo svevo si apprestava ad entrare nella mischia? Come poteva sapere della sua estrema decisione di gettarsi in campo senza insegne reali alla stregua di un barone tra i tanti evi-

⁵⁸ *Ibid.*, L.VIII, cap. VIII.

tando di essere riconosciuto, come confermato anche dalle difficoltà descritte dallo stesso Carlo I nelle missive al papa riguardo il rinvenimento e riconoscimento del suo cadavere? Forse il sentito dire, un po' di fantasia, oppure l'elaborazione personale e intellettuale di quanto si poteva filtrare dall'alone leggendario costruito quasi subito intorno al fatto d'arme; ma è indubbio che l'emotività e l'ideologia di Giovanni abbiano dato un grande contributo alla costruzione del suo racconto in cui, ad esempio, si esalta il ruolo valoroso dei suoi concittadini fuoriusciti guelfi di Firenze che *feciono maravigliose cose d'arme* e, specialmente, senza omettere di ricordare la loro lealtà al re. La narrazione è niente affatto priva di una sua liricità al limite dell'epico (come nella descrizione del momento in cui Carlo, vedendo la rotta della sua prima schiera sotto l'impeto tedesco, stravolse il piano di battaglia che aveva in mente e giocò istintivamente il tutto per tutto gettandosi nella mischia). L'esito della battaglia venne, così, ribaltata e Manfredi andò incontro ad una sconfitta cui però, Giovanni riconobbe l'onore delle armi e il valore guerriero dimostrato dallo stesso svevo nel frangente, che volle, scientemente, morire da re e da cavaliere.

Ma lasciamo la parola proprio a Giovanni facendo attenzione all'enfasi dell'eloquio, alla forza dei toni e alle mirate scelte lessicali:

«E ciò fatto, si cominciò l'aspra battaglia tra le prime due schiere de' Tedeschi e de' Franceschi, e fu sì forte l'asalto de' Tedeschi, che malamente menavano la schiera de' Franceschi, e assai gli feciono rinculare adietro, e presono campo. E 'l buono re Carlo veggendo i suoi così malmenare, non tenne l'ordine della battaglia di difendersi colla seconda schiera, avisandosi che se la prima schiera de' Franceschi ove avea tutta sua fidanza fosse rotta, piccola speranza di salute attendea dell'altre; incontanente colla sua schiera si mise al soccorso della schiera de' Franceschi contro a quella de' Tedeschi; e come gli usciti di Firenze e loro schiera vidono lo re Carlo fedire alla battaglia, si misono appresso francamente, e feciono maravigliose cose d'arme il giorno, seguendo sempre la persona del re Carlo; e simile fece Gilio il Bruno conastabile di Francia con Ruberto di Fiandra con sua schiera, e da l'altra parte fedì il conte Giordano colla sua schiera, onde la battaglia fu aspra e dura, e grande pezza durò, che non si sapesse chi avesse il migliore; però che gli Tedeschi per loro virtude e forza colpendo di loro spade, molto danneggiavano i Franceschi. Ma subitamente si levò uno grande grido tra lle schiere de' Franceschi, chi che 'l si cominciasse, dicendo: 'agli stocchi, agli stocchi, a fedire i cavagli!'; e così fu fatto, per la qual cosa in piccola d'ora i Tedeschi furono molto malmenati e molto abattuti, e quasi inn isconfitta volti. Lo re Manfredi, lo quale con sua schiera de' Pugliesi stava al soccorso dell'oste, veggendo gli suoi che non poteano durare la battaglia, sì confortò la sua gente della sua schiera, che 'l seguissono alla battaglia, da' quali fu male inteso, però che la maggior parte de' baroni pugliesi e del Regno, in tra gli altri il conte camerlingo, e quello della Cerra, e quello di Caserta e altri, o per viltà di cuore, o veggendo a loro avere il peggiore, e chi disse per tradimento, come

genti infedeli e vaghi di nuovo signore, si fallirono a Manfredi, abandonandolo e fuggendosi chi verso Abruzzi e chi verso la città di Benevento. Manfredi rimaso con pochi, fece come valente signore, che innazi volle in battaglia morire re, che fuggire con vergogna; e mettendosi l'elmo, una aquila d'argento ch'egli avea ivi su per cimiera gli cadde in su l'arcione dinanzi. E egli ciò veggendo isbigottì molto, e disse a' baroni che gli erano dal lato in latino: 'Hoc est signum Dei, però che questa cimiera appiccai io colle mie mani in tal modo che non dovea potere cadere'. Ma però non lasciò, ma come valente signore prese cuore, e incontanente si mise alla battaglia, non con sopransegne reali per non essere conosciuto per lo re, ma come un altro barone [...] incontanente furono sconfitti, e lo re Manfredi morto in mezzo de' nemici, dissesi per uno scudiere francesco, ma non si seppe il certo»⁵⁹.

È interessante notare come per il Villani, ancor più che la nomina pontificia fu la vittoria di Benevento quella che effettivamente insignorì Carlo sovrano di Sicilia, perché davvero poté disporre di quelle terre come effettivo signore e che spartì e assegnò ai suoi fedeli:

«Come il re Carlo ebbe sconfitto e morto Manfredi, la sua gente furono tutti ricchi delle spoglie del campo, e maggiormente de' signoraggi e de' baronaggi che teneano i baroni di Manfredi, che in poco tempo appresso tutte le terre del Regno, di Puglia e gran parte di quelle dell'isola di Cicilia feciono le comandamenta del re Carlo; delle quali le baronie, e signoraggi, e fii de' cavalieri rivesti a tutti coloro che ll'aveano servito, Franceschi e Provenzali, e Latini, ciascuno secondo il suo grado»⁶⁰.

Per il nostro cronista la battaglia del Sannio sancì anche la cesura formale e sostanziale tra le vecchie sedi di corte federiciane (Capua, al momento, Foggia, ma principalmente Palermo) e l'emergere di Napoli come futuro centro del Regno a cominciare dalla costruzione del cosiddetto Maschio Angioino (anche se non si può parlare di una Napoli Capitale prima di Carlo II "lo zoppo"):

«E poco appresso a re non piacque d'abitare nel castello di Capova, perch'era abitato al modo tedesco; ordinò che si facesse castello nuovo al modo francese, il quale è presso a San Piero in Castello da l'altra parte di Napoli»⁶¹.

In realtà, la trasformazione di Napoli in una vera capitale fu ben più lenta. Se, infatti, per "capitale" si vuole intendere la residenza del sovrano e la sede della sua curia e burocrazia, allora negli esordi del governo di Carlo I si dovrà tenere presente l'itineranza della corte per le imprese militari necessarie alla

⁵⁹ *Ibid.*, L.VIII, cap. IX.

⁶⁰ *Ibid.*, L.VIII, cap. X.

⁶¹ *Ibid.*, L.VIII, cap. X.

pacificazione del Regno: dallo scontro finale con Corradino, ultimo Hohenstaufen a Tagliacozzo nel 1268, fino alla cessazione della resistenza di Lucera saracena nel 1269. Alla prima capitale Capua, presto abbandonata, seguirono Viterbo (una capitale “extraterritoriale”, per così dire), Foggia e la stessa Lucera per il tempo dell’assedio⁶².

Gli eventi del 26 febbraio 1266, si ritrovano ancora in un’altra cronaca di “parte guelfa”⁶³, quella del francescano Salimbene de Adam o da Parma. Anche se si tratta di un’opera corposa, di ambiente ecclesiastico e filo-angioino (se con questo termine si vuole intendere lo schieramento trasversale che in Italia sosteneva la politica della monarchia meridionale franco-provenzale), tuttavia non si può dire che ampia porzione sia dedicata agli eventi in trattazione anzi, al contrario, si tratta di un segmento davvero poco significativo quanto a spazio dedicato. Tuttavia, detta cronaca ha il merito di inserire qualche ulteriore particolare al quadro in ricostruzione, come, per esempio, l’aggiunta agli alleati di Manfredi del Marchese di Monferrato⁶⁴, di un certo Arabulo nipote del cardinale Ruscardi, e del marchese di Siponto che era anche un nipote di Uberto Pelavicino.

Non manca, anche nel lavoro di Salimbene, il riferimento alla presa di Ceprano con la conseguente entrata in San Germano delle truppe caroline, segno, questo, che l’evento fu clamoroso, strategicamente parlando, considerato che compare in tutte le fonti nelle quali si sottolinea la straordinarietà delle strutture difensive che caratterizzavano la zona. Qui, tuttavia, Salimbene evidenzia il nesso diretto tra la caduta di Ceprano e l’abbandono di Capua da parte di Manfredi. Verso quest’ultimo dimostra di avere una grande antipatia ma, molto probabilmente, solo per il suo conflitto con la Chiesa; in fondo, quello che traspare dalla Cronaca di Salimbene, è la sua intenzione di fare una storia del movimento francescano, mentre la politica gli interessa solo incidentalmente. Quando è quasi costretto a farlo, nel narrare i fatti del 1266 è telegrafico e sferzante:

«Questo Corrado non ebbe mai l’Impero [...]. A lui successe Manfredi, suo fratello, ma figlio di un’altra donna di Federico, che era nipote del marchese Lanza, sposata da Federico quando egli era sul punto di morte. Questi non ebbe mai l’Impero, ma solo il titolo di Principe da quelli che erano amici di suo

⁶² IORIO, *Gli esordi* cit. (nota 44).

⁶³ La terminologia è qui utilizzata nel modo convenzionale (guelfi come partigiani del papa, e ghibellini fautori dell’impero). La questione è più complessa e il tema dei due termini indicanti fluidi schieramenti di “parti” e “fazioni” “cittadine tutt’al più filo angioine e filosveve, è affrontata in G. IORIO, *La leonessa e l’aquila. Lotte di “parti” e “fazioni” in Italia tra XII e XIV secolo*, pref. di C. AZZARA, Roma 2010.

⁶⁴ SA cit. (nota 30), 17, 272.

padre; e tenne molti anni la Signoria in Calabria, in Sicilia e in Puglia dopo la morte del padre e del fratello. A lui tentò succedere Corradino, figlio di Corrado, figlio di Federico ex-Imperatore, ma tanto Manfredi che Corradino furono tratti a morte da Carlo, fratello del Re di Francia»⁶⁵.

Interessante qualche antefatto più originale e meno noto che Salimbene ci propone prima di narrare (poco) dello scontro di Benevento; ma questo brano risulta ancora più interessante, perché il nostro cronista riferisce di essere stato vero e proprio testimone oculare di alcuni degli eventi che tratta:

«Poscia fu mandato dal Papa, come Legato, un certo Cappellano, che coscrisse soldati da ogni città in aiuto di Re Carlo contro Manfredi figlio di Federico. E pronti mandarono i Lombardi e i Romagnoli buona quantità di armati, che nella battaglia combattuta da Carlo e dall'esercito Francese riportarono vittoria contro Manfredi. Essendo quel Legato venuto a Faenza per la levata di soldati, convocò i frati Minori e i Predicatori in una sala, ove era il Vescovo di Faenza co' suoi canonici; ed io pure fui presente [...] Disse vituperi di Manfredi, e in nostra presenza lo diffamò in molte maniere. Poi soggiunse che lo esercito Francese veniva marciando a grandi giornate; e disse vero, come vidi io co' miei occhi nella vicina festa del Natale di Cristo»⁶⁶.

Ed ora la battaglia di Benevento secondo Salimbene: niente enfasi, niente lode al vincitori, ma stigmatizzazione di Manfredi quasi a giustificare l'azione angioina contro lui e i suoi empî comportamenti (tra i quali la diceria sulla sua responsabilità nella morte del fratellastro Corrado IV, cui Salimbene mostra di prestar fede):

«E corsero in Puglia contro Manfredi [...] e lo uccisero e spogliarono di quanto aveva, l'anno 1266, verso Pasqua [...] E questo avveniva per disposizione di Dio, perché accorrevano in aiuto della Chiesa, ed a sterminio di quel maledetto Manfredi, che per le sue iniquità fu ben degno di tal fine. Ed erano veramente moltissime, come se ne diceva, e aveva perfino fatto uccidere suo fratello Corrado»⁶⁷.

6. *Un piccolo romanzo: la cronaca di Andrea Ungaro*

Ma di certo, la fonte più ricca di particolari è quella di Andrea Ungaro e moltissimi di questi coincidono e confermano quelli rinvenuti nelle altre testi-

⁶⁵ *Ibid.*, 16, 232.

⁶⁶ *Ibid.*, 20, 316-317.

⁶⁷ *Ibid.*, 22, 348.

monianze prese in esame. Andrea dà alla sua opera una sequenza logica, una trama vera e propria, un tessuto analitico e coerente che ne fanno un'opera letteraria più che una semplice cronaca. E non ne risente la qualità a causa della sua *verve* anti-sveva: l'analisi è lucida – benchè partigiana – e ricchissima di particolari, aneddoti interessanti e unici. Qui si fondono notizie originali e altre notissime come, ad esempio, la cronica penuria di mezzi, armi, vettovagliamento di cui soffriva l'armata carolina⁶⁸; tutti i cronisti e gli annali ne parlano. E se sono di simpatie guelfe, sembra quasi che la cosa venga sottolineata per richiamare l'idea di una vittoria coadiuvata dall'intervento divino che vede in Carlo un campione motivato, impegnato in un'azione ritenuta al servizio di Dio e della Chiesa, con il sovrano angioino pronto all'azione e sempre il primo a dare l'esempio in coraggio, determinazione e valore in ogni scontro armato e non solo in quello finale di Benevento⁶⁹.

La marcia trionfale del principe angioino verso la conquista del regno di Sicilia cominciava (dopo una prima quanto vana resistenza ghibellina da parte dei vercellesi⁷⁰), con la presa del castello di Vignarello, nei pressi di Novara, cui seguiva il tentativo di reazione del feudatario filo-manfredino – il conte Pelavicino, appunto – il quale, con l'aiuto di collegati bresciani, tentò di sbarare il passo alle truppe d'oltralpe senza successo e addirittura con l'ulteriore perdita del castello di Capriolo⁷¹. Non si segnalano altri fatti d'arme di rilievo, anche perché, oramai, l'esercito carolino era giunto nella più amica terra Toscana e poté, agevolmente, passare in quella di San Pietro fino all'Urbe, dove per Carlo si preparava la nomina a senatore e l'investitura a re di Sicilia per lui e la consorte Beatrice di Provenza⁷².

Conclusasi la fondamentale quanto trionfale tappa romana, Carlo, attraversato l'agro meridionale della Città Eterna, giungeva nel regno di Sicilia dove era immediatamente impegnato nelle scaramucce con le quali riuscì ad impossessarsi della fortezza d'Arce⁷³ che gli apriva le porte per le più importanti occupazioni di fortificazioni e dei centri abitati di san Germano e Rocca Ianula (non citato, quest'ultimo, in altre fonti)⁷⁴. Con la presa anche di Montecassino, il controllo carolino del basso Lazio e dell'alta Campania era assicurato⁷⁵; ora

⁶⁸ AU cit. (nota 9), XXIII.1, p. 99.

⁶⁹ *Ibid.*, XXIV.2-3, p. 100.

⁷⁰ *Ibid.*, XXV.1, p. 101.

⁷¹ *Ibid.*, XXIX.1-3, p. 102.

⁷² *Ibid.*, XXXIV.1, p. 105.

⁷³ *Ibid.*, XXXIV.1, p. 105.

⁷⁴ *Ibid.*, XXXV.1-5, p. 105-106 e XXXVI.1, pp. 106-107.

⁷⁵ *Ibid.*, XXXVII.1, p. 107.

il re avrebbe potuto puntare direttamente alla conquista di tutta la Liburia ma – forse ragionando sul fatto che si sarebbe lasciato scoperto il fronte orientale decise di assicurarsi almeno il controllo di parte del Sannio obbligando alla resa Alife e Telese⁷⁶ prima di puntare su una Capua pronta, però, ad offrire una maggiore resistenza della quale, tuttavia, inaspettatamente Carlo avrà ragione facilmente stante il rapido ritiro di Manfredi che aveva appena appreso la notizia della caduta della linea difensiva settentrionale. La *Descriptio* offre, di questo episodio relativo alla presa di una importante capitale federiciana, ben più ampio spazio delle precedenti imprese portate a termine da Carlo⁷⁷. La caduta di Capua, facilitata dalla fuga precipitosa di Manfredi, e degli altri territori settentrionali e del Sannio occidentale, poneva gomito a gomito i due contendenti e, certo, diede loro la consapevolezza dell'imminenza dello scontro fatale. Per tale ragione, Andrea Ungaro riportava le “arringhe” dei due avversari alle loro truppe, che costituiscono uno dei punti più interessanti e, ovviamente, originali dell'intera sua fatica letteraria. La partigianeria di Andrea appare evidente anche se i toni nei confronti di Manfredi non sono velenosi come ci si potrebbe aspettare; ma i dati che vengono forniti almeno dal punto di vista emotivo e psicologico dei personaggi, sono fondamentali e suggestivi. Vediamo cosa lo svevo disse alle sue truppe in un momento saliente della sua arringa, nella traduzione di Fulvio delle Donne:

«Sappiate, signori che state qui con me, che io oggi non posso che essere felice. Divido infatti la mia sorte tra due possibilità: oggi, o vincerò o morirò [...] nessuno pensi che oltre queste due eventualità ce ne possa essere una terza, cioè essere preso vivo. Voi, parenti miei, che non combattete per un regno, e quindi eviterete volentieri la morte [...] vedrò prima che io muoia, o anche in spirito dopo la morte, che sarete uccisi turpemente o trascinati e rinchiusi, non immeritatamente, in una prigionia tale, nella quale possiate piangere con Geremia che ‘meglio capitò agli uccisi di spada, che agli uccisi per fame’»⁷⁸.

In fondo, le negatività sottolineate da Andrea per Manfredi, sono solo “nervature” e non sembra ci sia astio nei suoi confronti ma esclusivamente la considerazione di un suo parlare “laico”, per così dire, di astrologi, profezie, e vaticinazioni di sventure che egli stesso preconizza per la fedelissima Benevento e che si sarebbero puntualmente concretizzate dopo lo scontro⁷⁹. Lo svevo non nomina mai Dio, facendo solo un cenno superficiale alla Chiesa e, come visto, a Geremia, un modo come un altro, questo, per sottolineare, da parte del croni-

⁷⁶ *Ibid.*, LIII.2, p. 116.

⁷⁷ *Ibid.*, XXXIX.1, XL.1, XLI.1, XLII.1-5 e XLIII.1, p. 107-110.

⁷⁸ *Ibid.*, XXXVIII.4-5, p. 112.

⁷⁹ *Ibid.*, LXVII.1, p. 120.

sta, la vasta cultura biblica dello svevo cui, però, non corrispondeva altrettanta religiosa devozione⁸⁰.

Tutt'altra storia, ovviamente, per la “trascrizione” del discorso di Carlo; in esso abbondano citazioni dello Spirito del Signore, della santa Chiesa (e non solo “madre Chiesa” come aveva detto Manfredi); Dio è citato cinque volte, Cristo due, e la Chiesa nove volte insieme a invocazioni per San Paolo e San Giovanni, mentre resta significativa questa affermazione da Andrea attribuita a Carlo:

«E dopo che i nostri nobilissimi antenati hanno compiuto opere di tal genere illustri nel mondo per la fede, per la quale il giusto vive, sebbene siamo tutti peccatori – in molte cose, infatti, abbiamo peccato – ricordiamoci tuttavia di quella lucidissima parola: ‘i santi vinsero i regni per mezzo della fede [...] Se noi saremo forti nella fede, Dio benedetto darà certamente virtù e valore al suo popolo’»⁸¹.

A questo punto, ci si prepara allo scontro. Alcuni fedeli di Carlo, come visto in concordia anche con le altre fonti, sconsiglierebbero l’attacco immediato poiché le truppe sono stanche ma Carlo, fiducioso nell’aiuto divino, ritiene che proprio quello sia il momento giusto⁸². Ora Andrea elenca le forze in campo non per mera descrizione numerica, quanto per tramandare ai posteri quell’inferiorità delle truppe di Carlo che ancor più rese gloriosa la santa impresa, per poi passare ai nomi dei partecipanti (gloria per alcuni e ignominia per altri, con qualche nome sino ad ora mai comparso). Qualche piccola annotazione di tipo strategico e poi via ad elencare gli schieramenti. La prima schiera angioina è composta da provenzali guidati dal *marescalcus* Giovanni di Brayselve, Guido *marescalcus* di Mirepoix, Filippo di Montfort, Guglielmo di Prunelè, Giovanni di Maiolio, Gravasio di Magdune⁸³. Nella seconda schiera militano francesi del nord – sudditi più diretti di Carlo – che, quindi, la comanda di persona. Lo affiancano il vescovo di Auxerre, il vescovo Guido di Mello (protagonista della fonte già trattata), Ugo ed Enrico di Sully, Pietro ciambellano di Francia e non meglio definiti membri del nobile casato dei Beaumont⁸⁴. La terza schiera, anoverava, per il grosso dei suoi componenti, sudditi delle Fiandre comandati da Roberto di Fiandra e Giovanni di Soissons⁸⁵. Nelle ultime due schiere (la IV e

⁸⁰ *Ibid.*, XLVIII.1, p. 112.

⁸¹ *Ibid.*, XLIX.1-6, pp. 113-114.

⁸² *Ibid.*, LII.1-4, pp. 115-116.

⁸³ *Ibid.*, LIV.1, p. 117.

⁸⁴ *Ibid.*, LV.1, p. 117.

⁸⁵ *Ibid.*, LVI.1, p. 118.

la V secondo la Descripcio) uomini del Périgueux (per la prima) e combattenti italiani di Roma, Campania, Lombardia e Toscana (per la seconda)⁸⁶.

Riguardo la descrizione dell'esercito manfredino, Andrea pare più avaro di informazioni; ci fa sapere solo che la prima schiera sveva era guidata da Giordano (d'Anglano) conte di Manopello, alla testa di combattenti tedeschi⁸⁷. Tedeschi, saraceni e pugliesi formavano la seconda schiera manfredina, guidata da Bartolomeo e Galvano Lancia⁸⁸. La terza schiera non è indicata da Andrea in base alla nazionalità ma relativamente allo status dei suoi componenti: conti, marchesi e feudatari degli svevi comandati da Manfredi in prima persona⁸⁹.

Ora, l'incanto e il fascino dei toni epici con cui si descrive lo scontro, aumentano il valore estetico dell'opera di Andrea (allo scopo di comprendere meglio, si abbandona la traduzione di Fulvio delle Donne per riprendere il testo latino). Ecco le modalità della battaglia una volta scoperto il punto debole dei tedeschi con l'ascella indifesa, descritte minuziosamente:

«Et sicut torniamentum percuciendo, non eciam infringendo, iuxta solitum exercetur, sic Theotonici sociique docti ab eis gladiis suis longioribus, securibus atque clavis percuciendo prelium exercebant, distantes ab adversariis spacio longitudinis gladiatorum, sed nostri Gallici velut se agiliter infigentes, aut velut caro cum ungue se suis hostibus unientes, ex brevibus spatibus suis eorum latera perfodebant ut vita demerent corde tacto»⁹⁰.

E poi la letizia incontenibile dei combattenti vittoriosi definiti (con un termine d'avanguardia per quei tempi) “crociati” da Andrea:

«Et sciatis, quod in die belli omnes nostri erant cruce signati bone ac lete voluntatis, sicut ipsi inter se et se tam ante prelium commissum quam eciam post quondam quasi celitus immissam iocunditatis gratiam conferebant»⁹¹.

Di grande interesse, poi, anche la parte in cui Andrea riporta integralmente (con pochissime varianti) la due lettere che Carlo I inviò al papa all'indomani della vittoria e che già sono state prese in considerazione⁹². Vi si trovano persino riflessioni personali dell'autore⁹³, non prima che lo stesso Carlo (nella versione riportata da Andrea) abbia fatto chiarezza sulla fine di Manfredi, di cui l'Ungaro fornisce particolari cruenti:

⁸⁶ *Ibid.*, LVII.1, p. 118.

⁸⁷ *Ibid.*, LVIII.1, p. 118.

⁸⁸ *Ibid.*, LIX.1-2, pp. 118-119.

⁸⁹ *Ibid.*, LX.1-3, p. 119-120.

⁹⁰ *Ibid.*, LXIV.1, pp. 59-60.

⁹¹ *Ibid.*, LXVI.1, p. 60.

⁹² *Ibid.*, LXVI.1, pp. 121-123; LXVIII, pp. 120-125.

⁹³ *Ibid.*, LXX-LXXII, pp. 125-126.

«ibique quidam armatus partis Ecclesie, de cuius persona et nomine ignoratur, cum in oculo destrarium suum lancea infixisset, lesus equus, anteriore sui parte in sublime levata, posterioribus pedibus se dimisit. Sicque sessore cadente, ribaldi pedites Manfredi quondam principis gulam veluti cuiusdam inter alios prostratos miserabiliter absciderunt, Manfrido clamante voce altissima et dicente ‘Ecce, ecce, Siciliam sic amitto!’»⁹⁴.

Conclusasi la battaglia, vi è il riconoscimento del cadavere di Manfredi in cui viene citato anche un testimone di parte angioina che aveva conosciuto Manfredi, e cioè Riccardo conte di Caserta⁹⁵. Andrea, poi, non omette di ricordare, senza particolare enfasi ma con onestà, la oramai famosa disposizione di Carlo I sulle onorevoli esequie per Manfredi⁹⁶.

La battaglia di Benevento, insomma, cambia un po’ il mondo di allora: Carlo è conscio e grato a Dio per il compimento di una missione che prima di tutto lui considera spirituale e non solo politica (prova ne sia la fondazione dell’abbazia cistercense di Realvalle a Scafati, nei pressi di Salerno⁹⁷, che il sovrano realizzò come ex-voto, e che nel tempo dotò e arricchì per riconoscenza della vittoria del 1266. Ripeterà il gesto con la fondazione dell’abbazia di Sculcola, in Abruzzo, quando il ringraziamento andrà a Dio per la definitiva disfatta sveva a spese di Corradino nel 1268⁹⁸).

Nei successivi nove capitoli, Andrea fornirà ancora particolari sulle vicende degli esordi del nuovo Regno, con la narrazione della battaglia di Tagliacozzo e la caduta di Lucera saracena⁹⁹. E c’è spazio persino per momenti escatologici e mistici, come quelli descritti nei cinque *signa* divini che vengono ad ammaestrare i nemici di Dio e della Chiesa e cioè la vittoria nell’ora della crocifissione, la rotta sveva in territorio ecclesiastico, l’ombra della nuvola che coprì i raggi abbacinanti sfavorevoli agli angioini, il sole stesso che tornò ad illuminare il campo dopo la loro vittoria e, infine, il destino di Manfredi¹⁰⁰.

⁹⁴ *Ibid.*, LXIX.1, p. 67.

⁹⁵ *Ibid.*, LXVII.1, p. 124.

⁹⁶ *Ibid.*, LXVIII.3, p. 124.

⁹⁷ A.R. AMAROTTA, *Real Valle, badia gotica sul Sarno*, in «Atti dell’Accademia Pontaniana», n.s., XXII (1973), pp. 5-24; M.L. DE SANCTIS, *L’Abbazia di Santa Maria di Real Valle: una fondazione cistercense di Carlo I d’Angiò*, in «Arte Medievale», II s., VII, 1 (1993), pp. 153-196; L. FALLOCCO – A.P. ASCHI, *Santa Maria della Vittoria. Una potente abbazia cistercense nell’Italia meridionale*, Scurcola 2000; J. RASPI SERRA – M. BIGNARDI, *The Abbey of Real Valle in Campania (Italy)*, in *Studies in Cistercian art and Architecture*, vol. II, Kalamazoo (Michigan) 1984, pp. 223-228.

⁹⁸ P. EGIDI, *Carlo I d’Angiò e l’abbazia di S. Maria della Vittoria presso Scurcola*, in «Archivio Storico per le province napoletane», XXXV (1910), pp. 125-175.

⁹⁹ AU, (nota 9), LXXVII-LXXXI, pp. 126-132.

¹⁰⁰ *Ibid.*, LXXIV-LXXVII, pp. 127-128.

Come ogni storia non banale, Andrea “propone” un finale aperto, e descrive l’ultimo “segno”, quello con cui si comprende come le cose non finissero lì; era ancora febbraio quando uno strano pesce, il cui muso presentava le fattezze di un leone e aveva emesso suoni come un orribile pianto, viene pescato in mare e portato ad Orvieto dove il papa teneva corte. La cosa non fu considerata un presagio fausto:

«Mense februario piscis marinus in leonis effigie captus apud Erbem Veterem, ubi erat papa et curia, deportatur. Sed quia in sua captione horribiles planctus emiserat, hoc multi signum aliquod futurorum exinde fieri asserebant»¹⁰¹.

E quindi... la battaglia di Tagliacozzo, l’assedio di Lucera, il moto dei Vespri siciliani e la conseguente guerra... Ma queste sono altre storie¹⁰².

¹⁰¹ *Ibid.*, LXXXI.5, p. 81.

¹⁰² Per orientarsi in questa complessa materia, si indicano due rassegne bibliografiche recenti che hanno messo a punto elementi sostanziali di storiografia “guelfa”: S. MORELLI, *Il risveglio della storiografia “politico-istituzionale sul regno angioino di Napoli*, in «Reti Medievali», I (maggio-dicembre 2000) <www.rmjs.unina.it/index.php/rm/article/view/217/211>; G. IORIO, *Note di Storiografia angioina tra Ottocento e Novecento*, in «Schola Salernitana», X (2005), pp. 281-315.

Antonio Tagliente

Regalità e simbologia del drago. La morte del duca Enrico e la devastazione della Borgogna nelle *Storie* di Rodolfo il Glabro

1. Il drago nell'Altomedioevo: simbolismo cristiano e morfologia enciclopedica

Nel vasto panorama della zoologia medievale il drago occupa una posizione di assoluto rilievo. La frequenza di questo essere serpentiforme all'interno dell'immaginario medievale deriva direttamente dalla sua complessità ontologica, maturata dall'aggregazione di motivi provenienti dalle precedenti tradizioni ebraica, greco-romana e germanica. Come efficacemente sintetizzato da Michel Pastoureau il drago, nel Medioevo, è una creatura «completa che intrattiene strette relazioni con i quattro elementi e con i cinque sensi»; è «polimorfo e polivalente», «appartiene più al mondo soprannaturale che alla categoria del meraviglioso; un animale molto reale, terrificante ma per niente strano», che «per certi aspetti fa parte della vita quotidiana»¹.

Proprio in virtù del frequente utilizzo che se ne fece nella simbolica medievale, principalmente in quella cristiana che assimilò la bestia al demonio, restituendogli una posizione specifica all'interno del Creato², l'immagine del drago subì in Occidente, tra la Tarda Antichità e l'XI secolo, una sensibile evoluzione di significato.

L'Antico e il Nuovo Testamento avevano già mostrato il serpente-drago come creatura avversaria dell'uomo, mettendo in evidenza la sua connotazione demoniaca e declinando altri aspetti presenti nella tradizione, tra i quali l'essere prefigurazione del Cristo³. Tra il IV e il VI secolo, questa creatura

¹ M. PASTOUREAU, *Bestiari del Medioevo*, trad. di C. TESTI, Torino 2012, p. 259. Sulla tradizione figurativa del drago nell'arte medievale J. BALTRUŠAITIS, *Il medioevo fantastico. Antichità ed esotismi nell'arte gotica*, trad. di F. ZULIANI – F. BOVOLI, Milano 1973, pp. 159-176.

² J. LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica nel Medioevo: san Marcello di Parigi e il drago, in Tempo della Chiesa e tempo del mercante. Saggi sul lavoro e la cultura nel Medioevo*, Torino 1977, pp. 209-255: 234-235.

³ Sul tema del drago nell'immaginario cristiano si veda, in generale, A. BENVENUTI, *Il topos agiografico della lotta con il drago: da metafora del potere pubblico a tema folklorico*, in *Agiografia e culture popolari*. Atti del

partecipò del lento e progressivo avvicinamento tra il sistema simbolico cristiano e le forme della rappresentazione imperiale; in età costantiniana, presentato nelle sembianze della bestia sconfitta dalla lancia dell'Imperatore, il drago fu esibito come archetipo della vittoria cristiana contro il Paganesimo e, più in generale, l'eterodossia. In questa dimensione fortemente iconografica si verificò il trasferimento della lotta tra uomo e bestia da un piano meramente allegorico ad un altro definito da aspetti più "concreti" e tangibili, tali da far assurgere il drago-serpente a simbolo dell'appropriazione dello spazio selvaggio, attraverso uno scontro portato positivamente a compimento da una figura umana straordinaria (papa, vescovo e, soprattutto, santo), capace di restituire un ordine antropico e ridefinire i confini di un territorio posto così sotto la sua tutela⁴. Il primo grande momento di rappresentazione di questa sauromachia coincise, non a caso, con il periodo compreso tra il V ed il VI secolo, caratterizzato dal progressivo abbandono delle strutture tardoromane, dalla creazione di nuove forme di amministrazione del territorio e dal ruolo determinante degli episcopati, in una condizione di profonda trasformazione del paesaggio, culminante con il progressivo aumento delle aree viciniche e antropicamente ostili. Creazione esemplare, in tal senso, furono gli *Actus Silvestri* che consegnarono alla Cristianità e all'immaginario medievale il nucleo della lotta tra l'uomo e il drago, raffigurando la liberazione della città di Roma da un rettile insediatosi in una grotta alle pendici del Palatino grazie all'intervento di papa Silvestro, capace di sigillare il mostro per l'eternità⁵. Questo nuovo modello culturale, che si configurò come un vero e proprio atto di fondazione, trovò collocazione sempre nei contesti territoriali morfologicamente più adatti al gioco di isolamento, luce ed ombra che definivano l'impresa: grotte, sorgenti, fiumi, laghi, ambienti ipogei, montagne, coste, paludi si prestarono, quindi, alla descrizione di un prodigioso sforzo, di una lotta serrata⁶. In questa perfezionata veste la creatura demoniaca risultò, al contempo, un catalizzatore

convegno internazionale di Verona (28-30 ottobre 2010), a cura di P. GOLINELLI, Bologna 2012 (Biblioteca di storia agraria medievale, 37), pp. 155-192:155-159, dove è presente anche un'utile ricognizione bibliografica.

⁴ A. BENVENUTI, *Draghi, sante, acque: miti e riti di fondazione*, in *Fiumi e laghi toscani tra passato e presente*. Atti del convegno di studi (Firenze 11-12 dicembre 2006), a cura di F. SZNURA, Firenze 2010, pp. 24-59 (estratto pp. 2-44: 5-6, 12).

⁵ BENVENUTI, *Il topos agiografico della lotta con il drago* cit. (nota 3), p. 164. Sulla possibile datazione, le fonti e la tradizione manoscritta degli *Actus Silvestri*, T. CANELLA, *Gli Actus Silvestri. Genesi di una leggenda su Costantino imperatore*, Spoleto 2006 (Uomini e mondi medievali, 7). Sulla localizzazione degli episodi silvestrini a Roma R. SANTANGELI VALENZANI, *Il vescovo, il drago e le vergini: paesaggio urbano e paesaggio del mito nella leggenda di S. Silvestro e il drago*, in *Res bene gestae: ricerche di storia urbana su Roma antica in onore di Eva Margareta Steinby*, a cura di A. LEONE – D. PALOMBI – S. WALKER, Roma 2007 (Lexicon topographicum urbis Romae. Supplementum, 4), pp. 379-392.

⁶ BENVENUTI, *Draghi, sante, acque* cit. (nota 4), pp. 7-9, 20, 24. A tal proposito si veda anche E. SUSI, *San Mamiliano eremita nelle fonti agiografiche dell'Alto Medioevo*, in *Santità ed eremitismo nella Toscana medievale*. Atti delle giornate di studio (Siena 11-12 giugno 1999), a cura di A. GIANNI, Siena 2000, pp. 11-28.

di paure umane, un'espressione religiosa vincente ed un *genius loci*, sintesi complessa e di straordinaria efficacia della nuova posizione assunta dalla religione cristiana⁷.

Il drago, inteso come metafora obbligata di bonifica e antropizzazione⁸, venne investito da un potenziamento ideologico nella prima età carolingia. Quando le tradizioni precedenti ricevettero una sistemazione formale e si creò l'immagine forte del binomio papa-imperatore il motivo della sconfitta del mostro fu riallargato felicemente, nel contesto letterario del tempo, a Costantino, dando vita ad una nuova tradizione utile a qualificare il giovane e ambiguo rapporto tra Papato e Impero⁹. Poco prima, nel periodo compreso tra il VII e l'VIII secolo, era giunto a maturazione, ricevendo una prima definizione iconografica, il carattere sauroctono di San Michele, legato anch'egli agli spazi reputati ostili e lontani dall'ordine; partecipe, come i santi lottatori che lo avevano preceduto, della necessità continua da parte dell'uomo di tracciare il «confine della sua interferenza»¹⁰.

La modalità di rappresentazione della conquista spaziale attraverso l'interazione col drago dovette subire un'ulteriore definizione di significato nel corso del IX secolo, quando giunsero a termine, attraverso un lungo percorso di appropriazione antropica, quei mutamenti di natura distrettuale iniziati in epoca tardoantica. Il processo di stabilizzazione istituzionale e territoriale, attorno alle sedi vescovili e ai centri monastici benedettini, risemantizzò le memorie delle origini rendendole idonee a supportare le rinnovate necessità organizzative di queste istituzioni¹¹, e portò il drago a divenire, oltre che elemento di conquista, anche di scansione e legittimazione di una data presenza all'interno di uno specifico confine. La cultura della tarda età carolingia, nella sua veste politico-religiosa e territoriale, riqualficò quindi l'animale metabolizzando le linee fondamentali della ricca tradizione precedente e gettò le basi

⁷ A. BENVENUTI, *Draghi e confini. Rogazioni e litanie nelle consuetudini liturgiche*, in «Annali aretini», 13 (2004), pp. 49-51; EAD., *Draghi, sante, acque* cit. (nota 4), p. 7; EAD., *Il topos agiografico della lotta con il drago* cit. (nota 3), pp. 170-172.

⁸ LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 2), p. 217; BENVENUTI, *Il topos agiografico della lotta con il drago* cit. (nota 3), pp. 160-163.

⁹ BENVENUTI, *Draghi, sante, acque* cit. (nota 4), p. 12; EAD., *Il topos agiografico della lotta con il drago* cit. (nota 3), pp. 165-166.

¹⁰ A. BENVENUTI, *Paesaggi e luoghi immaginari nel Medioevo*, in *Abbazie e paesaggi medievali in Toscana*, a cura di G. CORSANI – L. ROMBAI – M. ZOPPI, Firenze 2014, pp. 70-72; e della medesima autrice, *San Michele aveva un gallo. Spunti di riflessioni sulla dedicazione all'Angelo*, in *Passignano in Val di Pesa. I: Una signoria sulle anime, sugli uomini, sulle comunità (dalle origini al sec. XIV)*, a cura di P. PIRILLO (Biblioteca storica Toscana, 59), Firenze 2009, pp. 43-58.

¹¹ BENVENUTI, *Draghi, sante, acque* cit. (nota 4), pp. 12, 16; EAD., *Il topos agiografico della lotta con il drago* cit. (nota 3), p. 168; EAD., *San Michele aveva un gallo* cit. (nota 10), p. 8.

per l'elaborazione della visione successiva, assicurando la fortuna di questi temi almeno fino ai secoli XI-XII¹².

In relazione all'aspetto esteriore riconosciuto alla morfologia draconica, la letteratura altomedievale non fornisce un'immagine univoca, ma esibisce alcuni tratti fondamentali dell'animale, derivanti in larga misura dalla ricca tradizione ebraico-cristiana e latina. Già Gregorio Magno, nei *Dialogi*, aveva presentato alcuni elementi caratteristici di questa creatura, talvolta inquadrata come serpente, pericolosa e dotata di fauci inquietanti¹³. Gregorio di Tours, descrivendo la celebre alluvione che funestò Roma nel 589, riportava la notizia di una «moltitudo serpentium cum magno dracone in modo trabis validae» che lungo il Tevere «per huius fluvi, alveum in mare descendit»¹⁴; l'episodio fu recuperato anche da Paolo Diacono nell'*Historia Langobardorum* con la precisazione delle straordinarie dimensioni dell'animale che «mirae magnitudinis per urbem transiens»¹⁵.

Isidoro di Siviglia, basandosi sui modelli enciclopedici della Classicità e sulle letture di Agostino¹⁶, si spinse a descriverne etimologia del nome, caratteristiche estetiche e abitudini, annotando che il drago è «maior cunctorum serpentium sive omnium animantium super terram», vive in grotta – spesso abbandonata per il cielo – ha una cresta, una bocca piccola ed usa come arma principale la coda, essendo privo di veleno; nasce in Etiopia o in India, negli spazi semiconosciuti e aridi del mondo¹⁷. Dello stesso tenore è Rabano Mauro quando nel IX secolo, redigendo il *De Universo*, ne descrive i tratti essenziali¹⁸. Echi più sfumati di questa creatura si ritrovano anche nella *Navigatio sancti Brentani*, all'interno dell'episodio del mostro marino che tenta di divorare i monaci nel loro viaggio verso le sconosciute terre del Settentrione. L'attacco di una «bestia immensae magnitudinis» non va a segno

¹² LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 2), p. 252.

¹³ Esemplicative le descrizioni di draghi e serpenti in GREGORIO MAGNO, *Storie di Santi e di Diavoli (Dialoghi)*, vol. I (*libri I-II*), introduzione e commento a cura di S. PRICOPO, testo critico e traduzione a cura di M. SIMONETTI, Milano 2005, II, 25, pp. 183-185, e vol. II (*libri III-IV*), commento a cura di S. PRICOPO, testo critico e traduzione a cura di M. SIMONETTI, Milano 2006, III, 15, pp. 68-69; 16, pp. 74-75; 35, pp. 144-145.

¹⁴ GREGORIO DI TOURS, *Storia dei Franchi. I dieci libri delle Storie*, a cura di M. OLDONI, nuova ed. in 2 voll., Napoli 2001, 2, X, 1, pp. 348-349.

¹⁵ PAOLO DIACONO, *Storia dei Longobardi*, a cura di L. CAPO, Milano 1992, III, 24, pp. 154-155.

¹⁶ LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 2), pp. 221-223.

¹⁷ ISIDORO DI SIVIGLIA, *Etimologie o Origini*, a cura di A. VALASTRO CANALE, Torino 2006, 2 voll., 2, XII, 4, pp. 43-45. Cf. JOANNIS DAMASCENI *de Draconibus*, in *Patrologia Graeca*, accur. J.P. MIGNE, 96, Lutetia Parisiorum 1860, coll. 1599-1604.

¹⁸ RABANI MAURI *De Universo Libri Viginti Duo*, in *Patrologia Latina*, accur. J.P. MIGNE, 111, Lutetia Parisiorum 1852, coll. 229-230. Si veda, inoltre, C. LEONARDI, *Il «De Rerum naturis» e la tradizione enciclopedica medievale*, in RABANO MAURO, *De rerum naturis, cod. Casin. 132/Archivio dell'abbazia di Montecassino*, a cura di G. CAVALLO, Pavone Canavese (TO) 1994, pp. 19-23; LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 2), p. 234.

grazie all'intervento di un'altra enorme creatura, capace di emettere fuoco dalle fauci. Essa, transitando da Occidente in direzione del mostro, riesce rapidamente ad avere la meglio e a sventrare il nemico¹⁹.

Come ben evidenziabile dai casi selezionati, le peculiarità proposte per il mostro sono in linea con i riferimenti teratologici posseduti dai singoli autori e oscillano tra la caratterizzazione in senso escatologico della creatura e l'enciclopedismo proprio della tarda antichità classica. Gli esempi sono, comunque, coerenti nel far emergere una caratteristica univoca: la *magnitudo* del drago. Tale attributo, già individuato dal Le Goff per la sauromachia di San Marcello²⁰ e connesso in special modo ad uno dei sensi, la vista, si presenta nelle medesime forme, per questa creatura, in un brano contenuto nelle *Storie* in cinque libri di Rodolfo il Glabro, monaco cronista degli eventi avvenuti nella nativa Borgogna a cavallo tra X e XI secolo.

2. La morte del duca Enrico e la devastazione della Borgogna

VIII²¹

«15. Igitur anno tertio de suprascripto millesimo moritur in Burgundia dux Henricus apud Castrum Pulliacum super Ararum fluvium, sepultureque Autisioderi apud eximium confessorem Germanum traditur octobrio mense. Sequenti vero mense decembrio, vespere sabbati ante diem dominici nativitatis, apparuit in aere portentum mirabile: species videlicet seu ipsa moles immensi draconis, a septemtrionali plaga egrediens, cum nimia coruscatione petebat austrum. Quod prodigium pene homines universos qui videre infra Gallias terruit. Sequenti denique anno ascendit Rotbertus rex in Burgundiam cum magno exercitu pugnantorum, ducens etiam secum Ricardum Rotomagnorum comitem cum

¹⁹ Navigatio sancti Brendani. *Alla scoperta dei segreti meravigliosi del mondo*, ed. critica a cura di G. ORLANDI – R.E. GUGLIELMETTI, Firenze 2014 (Per Verba, 30), XVI, pp. 60-63. Alla complessa datazione dell'opera, oscillante secondo le differenti interpretazioni tra l'VIII e il X secolo, sono dedicate le pp. CII-CXX della suddetta edizione.

²⁰ LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 2), pp. 217-218.

²¹ Le *Storie* di Rodolfo il Glabro, edite presso i *Monumenta Germaniae Historica* nel 1846 da G. Waitz (SS, VII), furono ripubblicate alla fine del secolo XIX da M. PROU, *Raoul Glaber: les cinq livres de ses histoires (900-1044)*, Paris 1886, che aggiunse, al testo latino, utili note esplicative e una prefazione più dettagliata sulle vicende biografiche dell'autore; essa può essere ritenuta, a buona ragione, la prima edizione sufficientemente scientifica delle *Storie*. In relazione a questo intervento sono citate, per motivi di complementarietà, le seguenti edizioni: RODOLFO IL GLABRO, *Cronache dell'anno Mille*, a cura di G. CAVALLO – G. ORLANDI, Milano 1989 che fungerà, in questa sede, da edizione di riferimento per le citazioni dal testo latino dell'opera e per le traduzioni dei passi citati; RODULFUS GLABER. *The five books of the Histories and the life of St William*, edited and translated by J. FRANCE, Oxford 1989, opera contraddistinta da un'introduzione in cui è donato ampio spazio alle fonti utilizzate da Rodolfo il Glabro e ai richiami dell'opera nella produzione storiografica successiva; *Storie dell'Anno Mille. I cinque libri delle storie di Rodolfo il Glabro*, a cura di G. ANDENNA – D. TUNIZ, Milano 2004², edizione priva del testo latino ma dotata di un importante saggio dedicato all'autore.

triginta milibus Normagnorum, quoniam Burgundiones ei fuere rebelles, nolentes eum suscipere in civitatibus et castris que fuerant ducis Heinrici, eius videlicet avunculi; quin potius sibi in proprias divisere partes. Deveniens quoque primitus rex cum omni exercitu civitatem Autisioderum, eam obsidione circumdedit. Qui diu ibi crebris assultibus fatigatus residens, non adversus eam prevaluit, que fertur numquam fraude vel hoste fuisse decepta. Relicta namque civitate rex cum universo bellico apparatu convertit se ad castrum Beati presulis Germani expugnandum, quod munito aggere prepollens heret civitati. Vallaverat enim illud Landrici comitis exercitus necnon eiusdem loci familiares viri, hostium siquidem metuentes sacri gregis diremptionem. Occurrit interea furenti regi Odilo, venerabilis abba Cluniensis monasterii, cupiens intervenire partes utrasque, siquidem ut regi exhiberetur honorificentia, solidaretur concordia principum, pax patrie firmaretur. Qui, minus posse fieri cernens quod decreverat, hortabatur fratres octo tantum numero qui ad confessoris custodiam relictis fuerant (nam ceteros cum suo abbate Hilderico nomine iussio regis inde exire compulerat) ut orationi instarent assidue, si forte Domini pietas eos pariter et locum a tanta obsidione dignaretur eripere.

16. Sexto igitur obsidionis die inlucescente, nimio rex arreptus furore, indutus lorica simul et galea, omnemque exercitum dictis exacuens, habens etiam secum Hugonem eiusdem urbis pontificem, solum ex omni Burgundia parti regis faventem. Eidem namque regi in procintu iam constituto occurrit supradictus abba Odilo, illum increpans eiusque primates redarguens cur adversus tantum Dei pontificem, scilicet Germanum, hostili manu insurrexissent; cui specialiter, ut in gestis illius invenitur, usui fuit Dei auxilio et bella compescere plurima et regum ferocitati resistere. Cuius verbis minus auditum prebentes, quo tendebant pervenerunt, cingentesque supradictum castrum in corone modum, certatim illud expugnaturi prelium inierunt. Alternis quoque partibus diu multumque decertantibus, domus sue parti Dei subito adfuit presens auxilium. Nam eiusdem castri universa capacitas ita repleta est in hora prelii teterrima nebula, ut nemini hostium a foris pervius foret iaculandi aditus, cum ab intro repugnantibus cernerent se gravi cede prosterni. Sicque cum suorum, maxime Normagnorum, concisione dimiserunt castrum incolome, quos, licet tarde, penituit adversus magni meriti locum arma sumpsisse. Contigit etiam ut hora qua regis exercitus adversus locum sacrum certamen inire cepissent, vir religiosus Gislebertus, eiusdem loci monachus, super altare beate Marie semper virginis, quod decentius ceteris in vertice eiusdem constat ecclesie, quemadmodum hora diei tertia cotidie consueverat, missarum sacramenta celebrare inciperet. Quod scilicet factum satis celitus preste congruit victoriae. Sequenti igitur die, egrediens rex inde, processit igne cremando res hominum preter civitates et castra tutissima usque in superiores Burgundie partes. Qui Frantiam rediens, post hec tamen, licet tardius, reversis ad se Burgundionibus, prospere universam optinuit regionem».

«15. L'anno terzo prima del mille morì in Borgogna, a Pouilly sulla Saona, il duca Enrico, ed ebbe sepoltura nel mese di ottobre vicino all'illustre confessore Germano ad Auxerre. Nel successivo mese di dicembre, la sera del sabato che precedeva il Natale, avvenne in cielo una straordinaria apparizione: la sembianza o il corpo reale di un drago gigantesco che, arrivando da settentrione, si dirigeva verso mezzogiorno con una fortissima luce. A questo prodigio assistettero con terrore quasi tutti gli abitanti della Gallia. L'anno dopo la Borgogna fu invasa da un grande esercito in armi guidato da re Roberto, che aveva con sé anche Riccardo conte di Rouen con trentamila normanni; giacché i Borgognoni erano insorti contro di lui, rifiutandosi di aprire le porte di città e castelli che erano appartenuti al duca Enrico, suo zio, e che essi avevano deciso di dividersi tra loro. Con l'intero esercito, il re raggiunse per prima Auxerre e la cinse d'assedio. Ma alle lunghe, dopo essersi logorato con frequenti attacchi, dovette arrestarsi senza riuscire a piegare la città, che ha fama di non essere stata mai presa, né per stratagemma né per assalto. Abbandonata, il re si rivolse con tutto il suo apparato d'assedio a investire il castello di San Germano, che svetta ai margini della città col suo ben munito bastione. La fortificazione era stata approntata dalle truppe del conte Landrico e da uomini di quella comunità monastica, nel timore che le devastazioni nemiche si abbattessero sul sacro gregge. A quel punto l'inasprito sovrano ricevette la visita di Odilone, venerato abate del monastero di Cluny, che intendeva porsi come mediatore tra le due parti, per far rendere al re i dovuti onori, stringere un accordo tra i principi, consolidare la pace nel paese. Disperando però di poter condurre a termine quella missione, raccomandò agli otto monaci che rimanevano a guardia dell'abbazia – gli altri con l'abate Ilderico avevano obbedito all'ordine del re di lasciare quel luogo – di pregare senza posa nella speranza che la misericordia divina si degnasse di liberare loro stessi e quel luogo da un così gravoso assedio.

16. Era l'alba del sesto giorno d'assedio quando il re, al colmo della collera, munito di corazza e di elmo arringava le truppe al completo, accompagnato da Ugo, vescovo di quella città, l'unico in tutta la Borgogna che avesse preso le sue parti. Mentre era già in assetto da battaglia, lo raggiunse l'abate Odilone, redarguendo aspramente lui e i potenti al suo seguito per aver intrapreso un'azione militare contro un vescovo dell'autorità di Germano, che, come risulta dalla sua biografia, con l'aiuto del Signore era solito sedare innumerevoli conflitti e rintuzzare la tracotanza dei re. Senza dargli ascolto, giunsero là dove erano diretti; e dopo aver cinto quel castello come d'una corona, iniziarono a gara l'assalto per espugnarlo. Da lungo tempo si combatteva accanitamente, quando all'improvviso si manifestò l'aiuto di Dio in favore della propria casa: nell'ora del combattimento, il castello si riempì di una nebbia tanto oscura, che nessuno degli assediati riusciva a prendere la mira, mentre si vedevano massacrare dal tiro degli assediati. Dovettero così abbandonare incolume il castello con la perdita di molti uomini, soprattutto normanni; e si pentirono, sebbene tardi, d'aver preso le armi contro un luogo di tanto prestigio. Accadde

inoltre che nell'ora in cui l'esercito del re aveva dato inizio all'assalto contro il monastero, un religioso, Gisleberto, monaco del luogo, cominciò a celebrare la messa all'altare della beata Maria sempre vergine, situato in posizione eminente all'estremità della chiesa, all'ora terza come era solito fare ogni giorno: e questo coincise in pieno con la vittoria venuta dal cielo. Il giorno seguente il re si ritirò, e appiccando incendi a ogni cosa, tranne alle città e ai castelli meglio difesi, arrivò nell'alta Borgogna, da dove rientrò in Francia. In seguito, sia pur tardivamente, i Borgognoni tornarono dalla sua parte, e il re ottenne felicemente il possesso dell'intera regione»²².

Nell'ottavo capitolo del secondo libro delle *Storie* Rodolfo il Glabro connette la morte del duca di Borgogna Enrico all'apparizione di un drago. L'evento, avvenuto storicamente nel 1002 ma ricondotto dall'Autore a tre anni prima del Mille, si situa all'interno di un momento fondamentale della storia del regno catepingio, l'invasione promossa dal re di Francia Roberto II nei territori dell'allora defunto zio Enrico il Grande, fratello minore di Ugo Capeto e duca della regione²³, episodio di cui il monaco fu testimone²⁴.

La descrizione fisica che ne fa Rodolfo, piuttosto scarna, si fonda sui riferimenti testuali con cui egli interagì nel corso della sua formazione monastica, tra i quali i grandi Padri dei primi secoli della nostra era, Isidoro di Siviglia²⁵, Beda e Paolo Diacono²⁶, oltre all'anonimo autore della già menzionata *Navigatio*, che conosce in una delle sue versioni ed inserisce parzialmente nelle *Storie*²⁷. Questa familiarità con le opere dei secoli precedenti, e più in generale con le lettere, maturata grazie alla permanenza presso monasteri carolingi dotati di importanti biblioteche e a Cluny, negli anni del suo soggiorno (1031-

²² RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), II, 15-16, pp. 90-95.

²³ Oddone, Enrico il Grande, Enrico Ottone (nella forma vernacolare *Eudes*) era, come Ugo Capeto, figlio di Ugo il Grande: RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), pp. 316-317 e Tav. II, Robertingi. Sulla situazione politica della Borgogna nel X secolo si veda G. SERGI, *Istituzioni politiche e società nel regno di Borgogna*, in *Il secolo di ferro: mito e realtà del secolo X*. Settimane di studio del centro italiano di studi sull'Alto Medioevo XXXVIII (19-25 aprile 1990), Spoleto 1991, pp. 205-242.

²⁴ G. ANDENNA, *Mille anni dopo. Rodolfo il Glabro: un acuto interprete dei suoi tempi*, in *Storie dell'Anno Mille* cit. (nota 21), p. 13.

²⁵ In relazione alla formazione intellettuale del monaco borgognone RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), pp. XIV-XVIII; Rodulfus Glaber. *The five books* cit. (nota 21), pp. XLV-LVIII.

²⁶ All'inizio dell'opera (RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), I, 1, pp. 6-9) l'Autore definisce Beda e Paolo Diacono scrittori di storie relative esclusivamente alle loro terre d'origine ed alle loro genti. La precisazione che si tratti di opere legate ad uno specifico contesto geografico consente, in chiave ideologica, al Glabro di presentare come differenti i suoi propositi di redazione, ovvero la volontà di non creare, come i suoi predecessori, una storia parziale ma «de quattuor mundani orbis partium eventibus».

²⁷ RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), II, 2, pp. 61-63.

1036)²⁸ in forte espansione religiosa e culturale, è anche apertamente ostentata dall'Autore in un celebre passo della sua opera, nel quale Rodolfo non manca di riconoscere per sé una cultura superiore ai confratelli e tale da garantirgli sempre un tetto²⁹.

Si può affermare, quindi, che il tema della comparsa del drago nel cielo della Borgogna proposto dalle *Storie* segue, in linea generale, i modelli iconografico-teratologici della tradizione, che fungono da primo e necessario substrato a cui attingere per l'inquadramento del portento. Per esempio, il pedissequo legame della creatura con il paesaggio acquatico ritorna nell'indicazione del luogo di morte del duca Enrico, un *castrum* presso uno dei fiumi più importanti dell'Occidente medievale, l'*Arar* (*Saône*), il più grande affluente del Rodano, anch'esso legato a celebri tradizioni draconiche altomedievali³⁰.

All'eredità culturale altomedievale si sommano però alcune scelte personali dell'Autore. Tra queste si può individuare, in primo luogo, la selezione di un momento specifico dell'anno e del giorno per la manifestazione del prodigio. L'apparizione del drago si innesta, nelle *Storie*, in quel filone di presagi che caratterizza gli anni prima del Mille (insieme al 1033 interpretato, sulla scia di un passo dell'Apocalisse, come anno in cui si sarebbe verificato uno straordinario momento di passaggio per l'umanità³¹), ma non accompagna immediatamente la dipartita del personaggio politico più importante della Borgogna di quegli anni, il già citato duca Enrico. La morte dell'aristocratico capetingio, nel mese di Ottobre, è seguita solo nel Dicembre dello stesso anno dalla comparsa draconica, che Rodolfo fa palesare in un giorno connesso alla Natività del Cristo ed alla Domenica. Da parte dell'Autore è evidente, dunque, una ricercata incidenza su una delle date fondamentali della religione cristiana.

Il drago poi, all'interno del racconto, non appare né con la luce del giorno né con il buio della notte, ma *vespere*. La collocazione dell'evento in questo specifico momento della giornata è in linea con quell'attenzione per la scansione del tempo e dei ritmi quotidiani propria degli ambienti monastici, cresciuta peraltro in contesto cluniacense a partire dalla seconda metà del secolo X, in connessione con le pratiche di preghiera. La scelta del Glabro appare

²⁸ G.M. CANTARELLA, *Una sera dell'anno Mille. Scene di Medioevo*, Milano 2000, p. 275.

²⁹ RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), V, 3, pp. 252-253.

³⁰ LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 4), pp. 247-248; BENVENUTI, *Draghi, sante, acque* cit. (nota 21), p. 16.

³¹ Sul problema del *Millenarismo* si veda G. DUBY, *L'anno Mille. Storia religiosa e psicologica collettiva*, Torino 1976, pp. 26-28.

associabile, in una prospettiva più ampia, anche ai “tempi strutturali” più profondi delle società umane. In una ciclicità agraria come quella medievale il *vesper* è lo spartiacque tra la luce del lavoro e il buio del sonno, segna con la sua presenza il cambiamento ed il passaggio. La preferenza per questo momento, unico nello scenario del quotidiano, aiuta in sintesi a restituire una dimensione di non ordinarietà all’apparizione draconica.

In terza istanza, il *portentum* è presentato come un evento inusuale che si consuma nel contesto dell’aria. L’animale prodigioso del racconto non striscia sulla *burgundica terra* e non vola, ma attraverso l’aria, entrando nello specchio visivo umano, si dirige da un luogo selvaggio in direzione del Mezzogiorno. Molto interessante appare la forma con cui il drago si presenta agli occhi degli uomini, perché esso si mostra come un animale per il quale è possibile riconoscere, in dettaglio, solo una caratteristica. Al contrario di una parte della tradizione sopra richiamata, tendente a valorizzare alcuni aspetti precipi del mostro, esso è presentato dal Glabro come una *species* piuttosto indefinita e l’unica peculiarità che gli viene attribuita è la *moles* immensa, la grandezza. Privo di una descrizione veristico-naturalistica, il drago non passa inosservato nel momento in cui invade il campo visivo degli esseri umani, perché la sua entrata in scena è contraddistinta da un effetto sensibile. In particolare, in questa circostanza, è la vista soltanto che permette di entrare in contatto con il portento, la cui comparsa è accompagnata da un effetto pirotecnico eccezionale. L’epilogo momentaneo di questa epifania in cielo, con tutti i significati ad essa connessi, è il profondo turbamento nelle menti umane che assistono alla scena. Il drago, nel momento in cui si manifesta, nel suo essere visto, «homines terruit»³².

La tradizione naturalistica altomedievale aveva restituito un drago abitatore di lande semiconosciute, più spesso dei caldi paesi meridionali secondo la testimonianza classicheggiante di Isidoro. In tale circostanza Rodolfo sceglie, al contrario, il settentrione europeo come luogo di provenienza della bestia, citando con piena consapevolezza Paolo Diacono: la formula *septentrionalis plaga*³³ è la medesima con cui lo storico longobardo decise di far cominciare la narrazione della *völkerwanderung* longobarda. La scelta lessicale compiuta dal monaco borgognone, che ricorda Paolo di Warnefrido tra i suoi riferimenti testuali, consente di presentare una comune origine settentrionale per il drago

³² *Perterriti homines* sono anche gli abitanti del villaggio spaventati dal drago nella *Vita sancti Marcelli*, in *Venanti Honori Clementiani Fortunati presbyteri Italici Opera pedestria*, MGH, Auct. ant., IV, 2, Berolini 1885, 40, p. 53; LE GOFF, *Cultura ecclesiastica e cultura folklorica* cit. (nota 2), p. 217.

³³ PAOLO DIACONO, *Storia dei Longobardi* cit. (nota 15), I, 1, pp. 12-13.

e l'esercito invasore, e connettere così, in maniera diretta, il presagio con il successivo evento bellico.

La consequenzialità che il testo presenta tra la morte del duca e il segno mirabile in cielo è ugualmente meno consueta, ma trova naturali confronti con un altro contesto culturale della Francia centrale contemporanea, l'abbazia di Fleury. Vicina alla descrizione operata da Rodolfo il Glabro è la tradizione riportata dagli anonimi redattori degli *Annales Floriacenses* (fine IX-XI secolo) circa l'anno 956, in cui si fa riferimento ad un «signum mirabile» comparso nel cielo «mense Iunio», un «draco magnus scilicet, et sine capite. Secuta est statim mors Hugonis magni principis Francorum, Burgundionum Brittonum atque Nortmannorum»³⁴. Anche in questa circostanza l'animale è vincolato alla scomparsa di un'autorità politica importante, Ugo il Grande, duca dei Franchi e di Borgogna, padre di Ugo Capeto e di Enrico, sebbene la prospettiva sia capovolta e il portento, che compare in un mese differente, preceda di poco la morte del nobile.

Il dato simile tra l'informazione annalistica floriacense ed il racconto del Glabro non appare casuale, specie se si tiene conto dei frequenti spostamenti da un monastero all'altro che Rodolfo effettuò nel corso della sua vita (oltre ai numerosi incontri con confratelli, in particolari eventi di natura religiosa in Italia e in Francia). L'abbazia floriacense, che sorge presso la Loira, dista dal centro di Auxerre poco più di un centinaio di chilometri, a ridotta distanza dagli assi viari che collegano Tours, Parigi e la stessa Auxerre. Già a partire dal periodo carolingio i Floriacensi ebbero a disposizione una delle più importanti biblioteche della parte occidentale dell'Impero³⁵; una risorsa a cui attinse Rodolfo, in maniera indiretta o direttamente in uno dei suoi viaggi nel centro della Francia. È opportuno ricordare, inoltre, come il Glabro dia prova, nelle sue *Storie*, di non essere estraneo alle vicende di questa abbazia perché nel III libro, dopo l'apparizione di una stella cometa al tempo di Roberto II e l'incendio di Mont Saint Michel, ricorda con grande attenzione le vicende del venerabile Abbone, suo più anziano contemporaneo, abate del monastero di

³⁴ L'edizione completa degli Annali di Fleury è in A. VIDIER, *L'historiographie à Saint Benoit sur Loire et les Miracles de Saint Benoit*, Paris 1965, pp. 217-219. Gli *Annales Floriacenses* avevano ricevuto già un'edizione parziale in MGH, SS, ed. G.H. PERTZ, II, Hannoverae 1829, pp. 254-255.

³⁵ M. MOSTERT, *The political theology of Abbo of Fleury: a study of the ideas about society and law of the tenth-century monastic reform movement*, Hilversum 1987, pp. 24-39. Gli ultimi anni del secolo X e i primi dell'XI coincidono, peraltro, con l'importante abbaziato di Abbone, momento in cui si raggiunge il vertice del suo ruolo di centro intellettuale per gli studi monastici, A. GALDI, *S. Benedetto tra Montecassino e Fleury (VII-XII secolo)*, in «Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge [Online]», CXXVI, 2 (2014), pp. 23-24.

S. Benedetto di Fleury. In particolare, il racconto si focalizza sul suo ultimo viaggio in Guascogna, intrapreso col fine di portare parte della regione sotto la propria ascendenza spirituale, e sulla morte violenta di Abbone per mano di «unus e volgo», non lesinando informazioni anche sulla sorte delle spoglie dell'abate, definito dal Glabro *Christi martyr*³⁶. Lo spazio e la dignità resi al personaggio trovano, chiaramente, piena giustificazione nel ruolo di primo piano che Abbone esercitò all'interno del movimento riformatore del X secolo, grazie soprattutto al saldo legame creato, come abate di Fleury ed intellettuale, con la famiglia capetingia e il monastero di Cluny.

La dinastia di Ugo il Grande era stata attenta, sin dalla prima metà del X secolo, alle dinamiche sociali e religiose della regione borgognona dando vita a una continua dialettica con le realtà monastiche del luogo, per l'operato diretto di alcuni dei suoi membri, essi stessi abati e vescovi di importanti centri dell'area franca centrosettentrionale. Il ducato di Enrico coincise poi, pur con alterne vicende, con un'età feconda per la stabilizzazione politica della nuova casata regnante in Borgogna, in cui svolsero un ruolo tutt'altro che marginale le abbazie di Fleury e Cluny. Sono questi i medesimi vertici con cui Rodolfo entrò in contatto e di cui fu alle dipendenze da quando, ragazzo, fu avviato alla vita monastica, in special modo Cluny, dove sostò per un lustro e nella quale scrisse parte delle *Storie*. Il passo della *mors Heinrici ducis* quindi, proprio in virtù del particolare vincolo che intercorre tra le vicende biografiche del Glabro, gli esponenti della famiglia reale capetingia e le due importanti abbazie di matrice benedettina, sul piano culturale attivissime nella prima metà del secolo XI, si pone in continuità con la precedente tradizione annalistica e narrativa attestata nella regione³⁷, non risultando estraneo al contesto in cui furono redatti gli *Annales floriacenses*³⁸.

³⁶ RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), III, 11, pp. 128-131.

³⁷ Sul ruolo delle opere del Glabro come testimonianza del mondo monastico della Francia centro-orientale del tempo, CANTARELLA, *Una sera dell'anno Mille* cit. (nota 28), p. 276.

³⁸ Il motivo della comparsa di un drago nel cielo, utilizzato da Rodolfo il Glabro nelle *Storie*, sarà ripreso da Ugo di Flavigny in *Chronicon Hugonis monachi Viridunensis et Divionensis, abbatis Flaviniacensis*, in MGH, SS, ed. G.H. PERTZ, VIII, Hannoverae 1848, I, p. 368. L'autore, in questa circostanza, connette il portento alla dipartita di Ottone III (1002), come indicato dal France in RODULFUS GLABER. *The five books* cit. (nota 21), p. 79.

3. Re, santi e draghi

In relazione alla lettura che è possibile restituire alle sezioni 15-16 del secondo libro delle *Storie*, appare chiaro che non ci si trova di fronte ad una sauromachia, né sono presenti gli elementi tipici dello scontro sovranaturale tra il Santo e la Bestia, relegati a sfondo di un processo narrativo che presenta solo alcuni tratti della tradizione, sensibilmente ridotti nel loro significato originario e posti in secondo piano rispetto alla descrizione di determinati eventi politici della Borgogna.

In particolare, la prima dialettica che si pone ai nostri occhi corre tra la morte del duca Enrico, sepolto presso il monastero di S. Germain a Auxerre, la comparsa nel cielo del drago e la successiva invasione promossa dal re di Francia nella regione della Borgogna. La consequenzialità tra questi tre eventi è precisata dallo svolgimento della narrazione e rafforzata dall'utilizzo di *denique*, ad indicare l'esito di un percorso univoco iniziato con la scomparsa dell'autorità ducale del tempo, proseguito con il segno draconico e terminato con l'arrivo di Roberto «cum magno exercitu pugnatorum». La narrazione della devastazione è posta a conclusione dell'itinerario figurato proposto dalle *Storie* e il re non può che *ascendere* nella regione: la scelta lessicale evidenzia il passaggio da un contesto territoriale ad un altro e il superamento del *limes* burgundo in seguito alla rottura di un equilibrio, per Rodolfo garantito fino a quel momento dalla presenza ducale³⁹. Il manifestarsi della bestia, alla dipartita del regnante capetingio, si configurerebbe così come prefigurazione del successivo attacco portato ai luoghi di potere borgognoni dall'esercito di Roberto: nel racconto sia il drago che le schiere armate provengono dal Settentrione; palesano, dunque, un comune percorso di avvicinamento al centro degli avvenimenti, Auxerre. L'ulteriore chiarimento di Rodolfo dello sgomento degli abitanti della Gallia alla vista del drago va interpretato attraverso questa chiave di lettura: l'atterramento della popolazione non è generato dall'apparizione e dalle azioni contingenti della creatura, ma dai molti e possibili significati infausti che il transito di questo essere straordinario porta con sé.

Un altro elemento che emerge dall'ottava sezione del secondo libro è il recupero agiografico della figura di Germano, precipuamente al principio e alla fine della narrazione di Rodolfo. Le spoglie del vescovo tardoantico sono, infatti, poste in connessione con la deposizione del duca e l'apparizione della

³⁹ Rodolfo presenta la *Burgundia* e la *Frantia* come entità territoriali e politiche differenti; RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), II, 16, pp. 94-95.

bestia, mentre le sue azioni sante, tramandate dalla biografia e rievocate durante l'assedio di Auxerre, fungono da monito agli attanti politici e religiosi che partecipano agli eventi narrati. La memoria dell'*eximius confessor*, tratteggiato dall'opera come un personaggio sovraordinario, riveste insomma un ruolo attivo nel racconto e partecipa persino, nell'economia delle sorti della regione su cui è posta la sua tutela, degli esiti militari della *vastatio Burgundiae* promossa dagli armati del re di Francia.

La narrazione, coerente alle premesse negative che caratterizzano l'impresa, presenta Roberto come un sovrano "fuori contesto", impermeabile alle regole del territorio invaso e promotore di azioni sconsidegate. Il re è certamente l'antagonista indiscusso dello sciagurato assedio portato al fortino-monastero di San Germano, la cui protezione è garantita da Dio a tutela delle straordinarie spoglie del santo tardoantico: a causa di un gesto azzardato, Roberto è addirittura costretto ad abbandonare la Borgogna e a tornare in Francia senza vittoria, sconfitto dalla stessa santità del luogo attaccato. L'azione promossa contro un luogo di tanto prestigio consente, inoltre, al Glabro di prendere posizione, dichiarando che la guerra intrapresa dal *rex arreptus furore* è priva di senso e fallimentare. Il giudizio sull'errata condotta del sovrano è ulteriormente riproposto attraverso le parole di Odilone, abate di Cluny, il «più ragguardevole degli uomini illustri»⁴⁰, intervenuto ad Auxerre per ricondurre alla ragione il monarca. Egli redarguisce aspramente Roberto e i suoi alleati, rei di aver intrapreso un'azione così ostile «adversus tantum Dei pontificem, scilicet Germanum... cui specialiter, ut in gestis illius invenitur»⁴¹, usui fuit Dei auxilio et bella compescere plurima et regum ferocitati resistere»⁴². L'intervento dell'abate di fronte al re, ai potenti e al vescovo di Auxerre rende chiaro lo *status* concesso all'antica autorità e presenta Germano come colui che, prima come vescovo e poi come santo, aveva garantito con le sue azioni la stabilità e la protezione della *Burgundia*...

Ci si potrebbe chiedere, a questo punto, se non sia possibile un'ulteriore lettura del passo, parallela e più complessa, che ponga al centro dell'attenzione il rapporto esistente nel testo tra il duca, il drago e le spoglie del Santo. Tale scelta consentirebbe di mostrare la volontà, da parte di Rodolfo il Glabro, di

⁴⁰ Le *Storie* in cinque libri del Glabro sono dedicate a questo abate, a capo del monastero cluniacense dal 994 al 1049, anno della sua morte. Per il suo operato alla guida di Cluny si vedano J. HOURLIER, *Saint Odilon abbé de Cluny*, Louvain 1964, e i singoli interventi tematici in *Odilon de Mercœur. L'Auvergne et Cluny. La "Paix de Dieu" et l'Europe de l'an mil*. Actes du colloque de Lavoûte-Chilhac (10-12 Maggio 2000), Nonette 2002.

⁴¹ Probabilmente la *Vita Germani* di Costanzo di Lione, RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), p. 317.

⁴² RODOLFO IL GLABRO, *Cronache* cit. (nota 21), II, 16, pp. 92-93.

presentare anche il duca Enrico come una figura extra-ordinaria nel panorama della nativa Borgogna, non equivalente al santo tardoantico ma ugualmente autorevole, e di individuare nel drago certe caratteristiche proprie della tradizione letteraria altomedievale.

Concorrerebbe a questa interpretazione, *in primis*, l'indicazione del comune luogo di sepoltura per il duca e Germano ad Auxerre: Enrico, presentato nelle *Storie* come l'autorità politica legittima operante sul territorio, dopo la morte avvenuta sulla *Saône* è espressamente depresso *apud Germanum*. La dipartita, amplificata nella coscienza escatologica dell'Autore attraverso la retrodatazione ad un anno antecedente il Mille, segna la rottura dell'equilibrio e l'inizio di una crisi politica all'interno di un ben preciso territorio, la Borgogna, su cui si era già innestato il nume tutelare di una grande personalità ecclesiastica della regione, quel Germano che aveva operato amministrativamente come vescovo e attorno al quale si era sviluppato rapidamente un processo identitario. Il rapido mutamento della situazione politica della Borgogna, iniziato con la scomparsa del duca, termina inoltre nel medesimo luogo della doppia deposizione, per l'intervento divino a protezione delle spoglie del Santo, di fianco al quale è stato posto Enrico. Tra i due estremi si colloca il transito aereo del drago, precisamente durante il momento di vuoto e di passaggio, ovvero di momentaneo annullamento dell'esercizio del potere da parte dell'autorità ducale. Appare lineare, infine, il vincolo presentato da Rodolfo tra l'autorità politica della regione e il portento draconico, elemento già individuato negli *Annales* di Fleury per un altro duca della regione, *Ugo magnus dux Francorum*, padre di Ugo Capeto e dello stesso Enrico. L'utilizzo di questa immagine da parte del Glabro, in maniera contemporanea o successiva alla stesura degli annali, implicherebbe quantomeno la scelta di voler restituire una dimensione "regale" e straordinaria al binomio padre-figlio, attraverso una riflessione maturata negli ambienti intellettuali in seno alla regione e poi rifunzionalizzata nelle *Storie*.

Il drago sarebbe inteso, pertanto, nella duplice veste di *genius loci*, con le sue qualità di ente preposto ai confini e ai momenti di passaggio che interessano il territorio (tra i quali la morte delle autorità della regione, la cessazione di un giusto esercizio di governo, la prefigurazione di futuri eventi nefasti), oltreché di *portentum* regale, cioè segno mirabile che individua un personaggio non usuale, a cui restituire un grado differente rispetto agli altri soggetti aristocratici del tempo, sorte toccata, nel particolare, al duca Enrico. La scelta narrativa del Glabro paleserebbe, in conclusione, un processo di rappresentazione istituzionale nato in ambiente monastico e utile a collocare, negli schemi della società contemporanea, i soggetti che gestiscono il potere (il duca) e che iden-

tificano la nativa Borgogna (il santo). Rodolfo esprimerebbe in tal senso, in piena comunione con la società in cui vive, «le categorie mentali di una classe sociale, la nobiltà militare, e di un gruppo di intellettuali privilegiati, i monaci benedettini»⁴³. Ci troveremmo di fronte così ai medesimi gruppi sociali con cui fu in contatto il nostro monaco dalla fanciullezza e che segnarono, con la loro presenza, tanto il suo percorso umano quanto la sua complessità interiore: in tali frangenti egli si mostrerebbe, per l'ennesima volta, partecipe della realtà e immerso nelle dinamiche sociali della sua terra d'origine.

⁴³ ANDENNA, *Mille anni dopo* cit. (nota 24), p. 11.

Antonio Antonetti

Regalità e simbologia del drago. Il giudizio di Salimbene da Parma su Carlo I d'Angiò.

La battaglia di Benevento (1266) segna una delle tappe fondamentali della storia medievale del regno siciliano. L'irruzione nella storia regnicola di un protagonista francese e guelfo, Carlo I d'Angiò, cambiò in modo profondo la linea politica tenuta dalle due dinastie precedenti, gli Altavilla e gli Hohenstaufen¹. Questo cambiamento fu immediatamente reso visibile dal sostegno che il sovrano angioino ricevette dai pontefici francesi (Urbano IV, Clemente IV e Martino IV) e dalla bonaria neutralità di quelli italiani.

La politica estera del regno, attenta a garantire i tradizionali spazi orbitanti attorno al Mezzogiorno², si aprì anche a nuove traiettorie di espansione seguendo la personale sete egemonica del nuovo sovrano siciliano sotto le insegne dell'alleanza guelfa. Forse in questo modo si potrebbe leggere la reiterazione del titolo senatoriale accordatogli dai romani (e dai pontefici) oppure gli accordi con molti comuni del centro-nord italiano per l'assegnazione della signoria al monarca siciliano³. L'attivismo di Carlo all'interno dello schieramento guelfo e la sua indubbia capacità militare nelle grandi imprese di Benevento, di Taglia-

¹ Per questo rinvio a G. GALASSO, *Da Palermo a Napoli*, in *Le eredità normanno-sveve nell'età angioina: persistenze e mutamenti nel Mezzogiorno*. Atti delle XV giornate normanno-sveve (Bari, 22-25 novembre 2002), a cura di G. MUSCA, Bari 2004, pp. 9-24.

² G. BORGHESE, *Carlo I d'Angiò e il Mediterraneo. Politica, diplomazia e commercio internazionale prima dei Vespri*, Roma 2008 (Collection de l'École française de Rome, 411).

³ Su questo tema rinvio per la situazione del Lazio e di Roma a M.T. CACIORGNA, *L'influenza angioina in Italia: gli ufficiali nominati a Roma e nel Lazio*, in «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age», CVII/1 (1995), pp. 173-206, mentre per l'Italia comunale a P. GRILLO, *Un dominio multiforme. I comuni dell'Italia nord-occidentale soggetti a Carlo I d'Angiò*, in *Gli Angiò dell'Italia nord-occidentale*, a cura di R. COMBA, Milano 2006, pp. 31-101 e a R. RAO, *La domination angevine en Italie du Nord (XIII^e-XIV^e siècle)*, in «Mémoire des Princes angevins», VIII (2011), pp. 15-33. Per una messa a punto storiografica, invece, è fondamentale A. BARBERO, *L'Italia comunale e le dominazioni angioine. Un bilancio storiografico*, in *I comuni di Jean-Claude Maire Vigueur. Percorsi storiografici*, a cura di M.T. CACIORGNA – S. CAROCCI – A. ZORZI, Roma 2014, pp. 9-32.

cozzo (1268) e di Tunisi (1270) gli valsero una clamorosa notorietà, alimentata da un'interessante contorno di testi encomiastici, impiegati come utili strumenti propagandistici da una corte costretta a gareggiare con quella degli illustri predecessori federiciani⁴. Del resto, tale notorietà diede modo anche agli spettatori acculturati di cimentarsi nella descrizione degli eventi legati alle vicende carline e, ovviamente, diede spazio alla diffusione di opinioni e giudizi su questo sovrano, il cui temperamento e il cui ardore bellico fecero il giro d'Europa assieme alle voci sul suo governo e sulla sua alterna fortuna⁵.

Uno degli elementi più interessanti di questo dibattito fu la nettissima divisione tra i pareri favorevoli e quelli contrari all'operato dell'Angioino. Si profilò presto una netta linea di demarcazione tra i sostenitori del «mito della pietas» e i critici del tirannico protagonista della *mala signoria* del regno⁶. Questa divisione non correva solo lungo la linea di demarcazione tra guelfi e ghibellini, ma lacerava lo stesso schieramento filo-angioino, nel quale convivevano personalità molto diverse tra loro e autori di giudizi altrettanto diversi sul sovrano francese⁷.

Tra questi sicuramente va ricordato fra Salimbene da Parma, noto anche come Salimbene de Adam. Questo frate minore parmense è uno degli autori di cronache più interessante del XIII secolo, nonché uno dei più vivaci testimoni delle vicende accadute tra l'incoronazione imperiale di Federico e il Vespro siciliano. Un testimone attento e acuto, è vero, ma anche parziale e fazioso in taluni casi. Si è scelto di prendere in esame questo testimone perché in lui si ritrova esemplificata l'evoluzione e la crisi del mito angioino tra gli anni Ottanta e Novanta del Duecento, crisi incarnata nelle pagine del frate parmense attraverso immagini formidabili e inserite nel più ampio panorama ideologico dell'ordine minoritico dell'ultimo quarto di secolo.

⁴ Contro quanto riferito in F. TRONCARELLI, *Manoscritti "angioini" e manoscritti "svevi"*, in *Le eredità normanno-sveve nell'età angioina* cit. (nota 1), pp. 359-379 è bene ricordare che la corte angioina fu un vivace centro culturale come dimostra il fatto che diversi trovatori risiedettero a Napoli o presso la corte di Carlo. Esempi da notare sono Sordello da Mantova e Rutebeuf. Per questo rinvio a A. BARBERO, *Letteratura e politica tra Provenza e Napoli*, in *L'État Angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII^e et XIV^e siècle*. Actes du colloque international organisé par l'American Academy in Rome (Rome-Naples, 7-11 novembre 1995), Roma 1998 (Collection de l'École française de Rome, 245), pp. 159-172 e a S. ASPERTI, *Carlo I d'Angiò e i trovatori. Componenti "provenzali" e angioine nella tradizione manoscritta della lirica trobadorica*, Ravenna 1995 (Memoria del tempo, 3).

⁵ C. MERKEL, *L'opinione dei contemporanei sull'impresa italiana di Carlo I*, in «Atti della R. Accademia dei Lincei. Memorie della classe di scienze morali, storiche e filologiche», s. IV, 5 (1888), pp. 275-435.

⁶ A. BARBERO, *Il mito angioino nella cultura italiana e provenzale tra '200 e '300. La multiforme immagine di Carlo d'Angiò*, in «Bollettino storico-bibliografico subalpino», LXXIX (1981), pp. 107-220.

⁷ Su questo tema e sulla necessità di rivedere il senso tradizionale dei due termini rimando a R.M. DESSI, *I nomi dei Guelfi e Ghibellini da Carlo I d'Angiò a Petrarca*, in *Guelfi e Ghibellini nell'Italia del Rinascimento*, a cura di G. CHITTOLINI – M. GENTILE, Roma 2004, pp. 3-78.

Per provare a rendere fruibile la ricostruzione della vicenda politica di Carlo nel testo salimbeniano, si procederà per gradi, a partire da una rapida rassegna dei giudizi resi a Carlo dagli scrittori coevi a Salimbene, per poi passare all'analisi della descrizione salimbeniana e all'approfondimento dell'episodio più emblematico di questo percorso, la metamorfosi di Carlo a re drago. A chiudere, si proverà a collocare questa metamorfosi draconesca nella tradizione minoritica e a delineare in maniera problematica le ragioni di questa mutazione animalesca dell'Angioino all'interno dell'economia della cronaca e del pensiero critico del suo autore.

1. Carlo nella letteratura encomiastica e critica.

La forza di Carlo stava nelle sue doti militari e nella sua sagacia politica. Questo è un aspetto indubbio che attraversa tutti gli scritti in cui compare il suo personaggio. Quel che segna una netta linea di demarcazione è il suo progetto politico (o per lo meno la sua adesione a quello orchestrato dalla curia pontificia), il quale fungeva da spartiacque tra i favorevoli e i contrari⁸.

Negli ambienti di corte o vicini al condottiero francese videro la luce alcune opere encomiastiche, come il *Dit de Pouille* di Rutebeuf⁹, *Le roi de Sicile* di Adam de La Halle¹⁰ e la *Descriptio victoriae* di Andrea Ungaro¹¹. Queste nascevano con l'esplicito intento di elogiare le doti cavalleresche del sovrano da due prospettive diverse, quella cortese e quella religiosa. Al centro dei due componimenti cavallereschi c'era la prodezza del buon cavaliere francese, il quale era pronto a prendere le armi per combattere l'eretico Manfredi e tentare la propria fortuna con un'azione paragonabile a quella di Carlo Magno¹². Diverso, invece, è l'approccio del chierico Andrea, intento a tratteggiare le vicende terrene della battaglia di Benevento per scovarne le trame ultraterrene; contro l'immagine

⁸ Su questa dualità rimando all'ampia disamina in P. HERDE, *Carlo I d'Angiò nella storia del Mezzogiorno, in Unità politica e differenze regionali nel regno di Sicilia*. Atti del Convegno internazionale di studio in occasione dell'VIII centenario della morte di Guglielmo II, re di Sicilia (Lecce-Potenza, 19-22 aprile 1989), a cura di C.D. FONSECA – H. HOUBEN – B. VETERE, Galatina 1992 (Saggi e ricerche, 17), pp. 181-204.

⁹ Per il testo rimando all'ultima edizione, RUTEBEUF, *Œvres complètes*, éd. p. M. ZINK, Paris 1989-1990, vol. 2, pp. 308-309.

¹⁰ ADAM DE LA HALLE, *Œvres complètes*, éd. par P.Y. BADEL, Paris 1995, pp. 376-392. Sulla tradizione dell'opera si richiama l'attenzione anche all'interessante proposta di datazione in C. MASCELLI, *Il «Roi de Sicile» di Adam de La Halle. Una nuova proposta di datazione e localizzazione*, in «Carte romanze», II/1 (2014), pp. 103-131.

¹¹ ANDREAS UNGARUS, *Descriptio victorie Beneventi*, a cura di F. DELLE DONNE, Roma 2014 (Fonti per la storia dell'Italia medievale. Antiquitates, 41).

¹² BARBERO, *La multiforme immagine di Carlo* cit. (nota 6), pp. 150-168.

del sovrano cortese, qui si ricostruisce quella del pio re cristiano, servo umile e potente del volere di Dio e della sua Chiesa¹³. Al di fuori degli ambienti di corte, gli autori di scritti cronachistici si mantennero in linea con quanto riportato dalle lettere pontificie. Si nota in ciò la persistente attenzione al ruolo svolto dal soprannaturale in una missione organizzata dalla Chiesa; Carlo assumeva il carattere del servo obbediente, *pius* proprio perché obbediente alla volontà della madre Chiesa¹⁴. Nell'ambiente filo-angioino la prospettiva complessivamente più diffusa con cui guardare all'Angioino divenne quella del sovrano fedele, a favore della quale giocava anche la fama che legava Carlo al fratello, Luigi IX, il cui processo di canonizzazione fu aperto su pressione proprio di Carlo per ribadire il ruolo di dinastia sacra dei regnanti francesi¹⁵.

Contro l'Angioino, invece, si profilò una letteratura piuttosto ampia ed eterogenea, dal momento che «le critiche, in particolare, si distribuiscono nei testi in modo trasversale»¹⁶ prescindendo dall'estrazione e dalla provenienza geografica. In Provenza e in Italia non mancavano i critici dell'azione di Carlo, anche negli ambienti ecclesiastici, chiamati a sostenere il campione angioino.

Tra di essi si riconosce l'uso di un comune linguaggio aggressivo, perché deformava i tratti del sovrano attraverso dettagli di crudeltà e di malvagità animaleschi, come in *De lassal de Proenza-m doill* di Bertrand de Lamanon¹⁷ oppure in *Allegramente e con grande baldanza* di Enrico di Castiglia¹⁸ o ancora in *Ars sazoz c'om si den alegrar* di Calega Panzan¹⁹. Accuse forti sono anche il perno della scrittura di tre autori cronachistici attivi negli anni Novanta del XIII secolo, come Saba Malaspina²⁰, Bartolomeo di Neocastro²¹ e Bernat Desclot²², i quali provenivano da ambienti profondamente diversi (uno è un ecclesiastico

¹³ L. CAPO, *Da Andrea Ungaro a Guillaume de Nangis: un'ipotesi*, in «Mélanges de l'École française de Rome», LXXXIX/2 (1977), pp. 812-888.

¹⁴ BARBERO, *La multiforme immagine di Carlo* cit. (nota 6), pp. 118-127 e 132-138.

¹⁵ Recentemente su questo tema C. MERCURI, *Corona di Cristo corona di re: la monarchia francese e la corona di spine nel Medioevo*, Roma 2004, pp. 181-211, soprattutto pp. 205-209 su Carlo.

¹⁶ P. BORSA, *Letteratura antiangioina tra Provenza, Italia e Catalogna. La figura di Carlo I*, in *Gli Angiò dell'Italia nord-occidentale* cit. (nota 3), pp. 377-432: 380.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 388-391.

¹⁸ V. BERTOLUCCI PIZZORUSSO, *Don Enrique/Don Arrigo: un infante di Castiglia tra storia e letteratura*, in «Revista de studios Alfonsies», IV (2004-2005), pp. 293-314.

¹⁹ L. PATERSON, *Calega Panzan, Ars sazoz c'om si deu alegrar (Bdt 107.1)*, in «Lecture tropatorum», V (2012), pp. 1-24.

²⁰ S. MALASPINA, *Die Chronik des Saba Malaspina*, hrsg. von W. KOLLER – A. NITSCHKE, Hannover 1999 (Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum, 35).

²¹ BARTOLOMEO DI NEOCASTRO, *Historia sicula (1250-1293)*, G. PALLADINO, Bologna 1902, (Rerum Italicarum Scriptorum. Raccolta degli storici italiani dal Cinquesento al Millecinquecento, 13 parte 3).

²² BERNAT DESCLOT, *Crònica*, a cura di M. COLL I ALENTORN, voll. 5, Barcelona 1987 (Els nostres clàssics, col·leció A, 62).

regnicolo, il secondo è un notaio siciliano e l'ultimo un uomo della corte catalana) e collegati solo dalla critica feroce a Carlo I d'Angiò.

Anche nella cronachistica ecclesiastica non regnicola, infine, è possibile ritrovare alcune riflessioni «meno appiattite sulle posizioni ufficiali della Chiesa»²³ come quelle di Tolomeo da Lucca e, a punto, di fra Salimbene da Parma. Dunque, di fronte a un panorama così vasto ed eterogeneo, la posizione di Salimbene merita di essere analizzata proprio per il carattere di spettatore attento ma intellettualmente libero del suo autore e per il suo essere un prodotto distaccato dalle vicende storiche e dalle conseguenze dei *gesta* di Carlo.

2. Salimbene e il re drago

2.1. Salimbene e la sua opera

Salimbene nacque nel 1221 da una famiglia di Parma benestante e ben inserita nel tessuto politico della città. Entrò nell'ordine minoritico nel 1238 e studiò in Italia e, forse, a Parigi presso gli *studia* dell'Ordine. Qui ricevette gli ordini e la licenza alla predicazione. Viaggiò molto tra gli anni Quaranta e Cinquanta, spostandosi tra l'Emilia, la Toscana e il *Midi* francese; durante queste peregrinazioni ebbe modo di incontrare i personaggi della storia politica e militare dell'Italia padana e non²⁴.

La sua opera fondamentale è la cronaca, unico testo da lui prodotto giunto fino a noi, per di più neppure in forma integrale ma mutilo di alcune parti; la perdita più grave è sicuramente l'incipit. Gravi problemi della tradizione hanno portato al ritardo nella stesura della prima edizione critica, allestita solo nel 1906²⁵. Al momento attuale si può far riferimento all'edizione curata da Giuseppe Scalia del 1966 e a quella successiva uscita nel 1998-1999, purtroppo, però, difettosa²⁶.

Così come ricostruito ora, il racconto si snoda dalla fondazione di Alessandria (1168) alla morte dell'emiro di Tunisi (1287). Nonostante l'ampio respiro cro-

²³ BORSA, *Letteratura antiangioina* cit. (nota 16), p. 381.

²⁴ O. GUYOTJEANNIN, *Salimbene de Adam, un chroniqueur franciscain*, Turnhout 1995; S. DALE – A. WILLIAMS LEWIN – D.J. OSHEIM, *Chronicling History. Chroniclers and historians in Medieval and Renaissance Italy*, Pennsylvania University 2007, pp. 87-112; I. BRAISCH, *Eingebild und Fremdverständnis im Duecento: Saba Malaspina und Salimbene da Parma*, vol. II, Frankfurt am Main 2010, pp. 1-10.

²⁵ Sul problema della tradizione rinvio a SALIMBENE DE ADAM, *Cronica*, a cura di G. SCALIA, voll. I-II, Bari 1966, (Scrittori d'Italia, 232-233), vol. II, pp. 987-1023.

²⁶ SALIMBENE DE ADAM, *Cronica*, a cura di G. SCALIA, voll. I-II, Turnhout 1998-1999 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis, 125-125 A). Nelle Avvertenze al secondo volume lo stesso curatore, G. Scalia, ammette che l'edizione è gravata da alcune imperfezioni, motivo per cui si eviterà di utilizzare quest'edizione, preferendole quella curata dallo stesso Scalia nel 1966 (v. *supra* nota 25).

nologico, il testo non presenta i classici caratteri della cronachistica ecclesiastica d'andamento universale, ma si attiene grosso modo all'arco cronologico della vita dell'autore e dei suoi parenti più prossimi. La stessa costruzione testuale è fortemente caratteristica, dal momento che «hinzu kommen Passagen, die sich wie pädagogische Traktate lesen, moralische Kommentare, Vaganten Lieder, Sitze aus der Sprachdichtung, Spottlieder, lange Prophezeiungen, Bibelexegesen und Homilien, Exempla, Grabinschriften, Briefe und offizielle Dokumente»²⁷. La complessità dell'opera la rende difficile da inquadrare in un genere chiaro e definito, riflesso naturale di un autore acuto e attento, il quale ricostruisce le vicende italiane impiegando più punti di vista²⁸; in essa convivono i ricordi dell'autore, gli aneddoti e le curiosità raccolte durante i suoi viaggi e le sue riflessioni sui grandi eventi o sui propri trascorsi. Tutto questo rende la cronaca una delle miniere d'informazioni più interessanti della seconda metà del Duecento.

L'opera, d'altronde, è uno straordinario strumento per ricostruire le trasformazioni ideologiche o intellettuali che attraversarono l'ordine minoritico, pur per mezzo del giudizio espresso o suggerito dall'autore. Essa, infatti, fu scritta negli anni Ottanta, quando ormai il frate si era fermato a Reggio o nelle sue immediate vicinanze, a Montefalco. In questa fase di ripensamento della propria vita il frate ebbe il modo di ragionare sulle trasformazioni interne al proprio ordine con maggiore serenità e disincanto. Il giudizio più noto, in questo senso, è quello su frate Elia, a cui Salimbene dedica un'intera sezione nota come *Liber de prelato*²⁹; ma altrettanto importante è la profonda riflessione sul gioachimismo diffuso nell'Ordine e sul ruolo che esso svolse nell'articolazione del pensiero minoritico. In particolare, merita di essere segnalata la classificazione fatta delle differenti correnti che animavano il gruppo dirigente e intellettuale dei Minori, passaggio fondamentale per comprendere il dibattito degli anni Settanta e Novanta all'interno dell'Ordine e la posizione sfumata e mediata di Salimbene³⁰. Se si accettasse l'idea che l'opera sia pervasa di gioachimismo perché, in fondo, il suo autore non ha mai abiurato quella che considerava l'interpretazione più genuina degli scritti dell'abate fiorense, l'approccio di Salimbene al problema gioachimita si libererebbe dello stereotipo della riduzione all'abiura e aprirebbe la via a una più moderata analisi di «una sofferta e impegnatissima militanza»³¹

²⁷ BRAISCH, *Eingebild und Fremdverständnis im Duecento* cit. (nota 24), p. 45.

²⁸ SALIMBENE, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 962.

²⁹ *Ibid.*, vol. I, pp. 136-239.

³⁰ E. PISPISA, *Gioacchino da Fiore e i cronisti medievali*, Messina 1988, p. 90; V. DE FRAJA, *Usi politici della profezia gioachimita*, in «Annali dell'Istituto storico italo-germanico di Trento», XXV (1999), pp. 375-400: 388-390; G. POTESTÀ, *Forme di una retorica profetica e apocalittica: i Minori e il gioachimismo*, in *El fuego y la palabra. San Vicente Ferrer en el 550 aniversario de su canonizacion*, Valencia 2007, pp. 233-254.

³¹ PISPISA, *Gioacchino da Fiore e i cronisti* cit. (nota 30), p. 99.

a sostegno delle posizioni moderate del maestro Ugo di Digne, incentrate sull'idea della riforma della Chiesa e sull'attesa dei tempi nuovi del popolo di Cristo al di là di una precisa collocazione temporale³². Proprio questo presupposto sul sostrato ideologico salimbeniano potrebbe aiutarci a porre sotto una nuova luce l'analisi degli strumenti stilistici e delle scelte narrative impiegate dallo scrittore parmense nel caso concreto della descrizione di Carlo, avendo coscienza dell'impossibilità di spiegare una sola parte del testo senza tenere in debito conto il filtro della Bibbia e della sua esegesi di stampo gioachimita presente in tutta la composizione cronachistica³³.

2.2. Carlo nell'opera di Salimbene

La ricostruzione delle vicende dell'Angioino si articola lungo buona parte della narrazione di Salimbene, come del resto accade anche per tutte le grandi figure, rimaste impresse nella memoria dell'autore e riaffioranti qua e là lungo la stesura dell'opera³⁴. Per questo motivo si è costretti a mettere insieme brani diversi per riuscire a delineare un ritratto unitario dell'Angioino.

Carlo compare per la prima volta nell'opera nell'anno 1247, quando Salimbene si trovava in Francia assieme ad altri confratelli. Il frate racconta di averlo visto giungere assieme al fratello e raccogliersi in profonda preghiera nella cappella regia³⁵. Quest'incontro restò impresso nella memoria del frate e, nella sua resa, l'autore lo descrive già con accenti e immagini indirizzate alla costruzione del buon soldato di Dio, le cui sfumature «sono determinate dalla parte che egli viene a svolgere in una situazione politica i cui schemi sono già fissati da tempo»³⁶. Si snoda da quel momento «il meccanismo con cui si forma la tradizione letteraria su Carlo»³⁷. Tutti i tasselli vengono inquadrati con lo scopo di esaltare le capacità di Carlo in quanto eroe della Chiesa contro il nemico violento Man-

³² *Ibid.*, pp. 94-97.

³³ Un'ultima riflessione sul peso delle citazioni e dei riferimenti biblici è contenuto in S. BORDINI, *Una selva di citazioni. La "Cronaca" di Salimbene tra storia e autobiografia intellettuale*, in «Parole rubate. Rivista internazionale di studi sulla citazione», III (2011) pp. 3-26, pp. 14-18.

³⁴ Si prendano come esempio i richiami frequenti a Federico II, come ricorda BRAISCH, *Eingebild und Fremdverständnis im Duecento* cit. (nota 24), pp. 347-354 e R.E. LERNER, *Federico II mitizzato e ridimensionato post mortem nell'escatologia francescana gioachimita*, in *Id.*, *Refrigerio dei santi. Gioacchino da Fiore e l'escatologia medievale*, Roma 1995, pp. 147-167.

³⁵ SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. I, p. 319 «ultimus Karolus dicebatur, qui fecit magna et laude degnissima, consimili humilitate et habitu sequebatur» e p. 323 «et dictum est ei quod Karolus ferventer orabit».

³⁶ BARBERO, *La multiforme immagine di Carlo* cit. (nota 6), p. 127.

³⁷ *Ibidem*.

fredi³⁸. La sua impresa è presentata per ben tre volte, in tre occasioni diverse³⁹; soltanto nell'ultima narrazione, però, il piano assume i toni della provvidenzialità con l'esplicita menzione del favore divino⁴⁰. Forse in questo si potrebbe leggere un primo tentativo dell'autore di garantire una certa equanimità di giudizio rispetto a Manfredi⁴¹. Potrebbe trattarsi anche di un primo ripensamento sulle vicende di Benevento e sulle sue conseguenze, come suggerirebbe il distacco con cui l'autore presenta la battaglia di Tagliacozzo; nulla di prodigioso accompagna l'evento e gli attributi dell'eroe pio e valoroso lasciano il passo a una più composta narrazione dei fatti⁴². Ci si trova dinanzi a un lento e progressivo processo di allontanamento dell'autore dalla partecipazione attiva alla costruzione del modello d'eroe cristiano, a cui si era ispirato per presentare il personaggio di Carlo. I tratti dell'Angioino mutano in senso più terreno attraverso un'opera di spoliatura dei tratti propagandistici col risultato di ridimensionare l'eroe cristiano e di renderlo più semplicemente un abile cavaliere. Il trauma del Vespro e le scelte del sovrano e di papa Martino IV vengono riassunte con toni neutri⁴³. L'unica occasione, in cui l'autore pare recuperare l'immagine militante di Carlo, si presenta durante la ricostruzione dello scambio epistolare tra re Carlo e Pietro III d'Aragona per l'organizzazione del duello di Bordeaux⁴⁴: si può leggere, infatti, l'epiteto della cancelleria pontificia «*illustris sacrosancte matris Ecclesie Romane et fidei Christiane clipeus et protector*»⁴⁵. Si tratta dell'ultimo sussulto nella cronaca e, per giunta, smentito poco dopo dalla smodata reazione di Carlo alla notizia della sconfitta della flotta angioina guidata dal figlio, Carlo di Salerno⁴⁶. Giustamente Barbero intravede in questo atteggiamento ondivago «lo smarrimento e la perplessità del vecchio frate di fronte a una situazione in cui gli schemi di giudizio usati finora sembravano non avere più valore»⁴⁷. A chiudere il cerchio sul giudizio di Salimbene si pone il racconto della morte del sovrano: come anche per gli altri grandi personaggi, anche per Carlo l'evento è accompagnato da segni straordinari come un'eclissi di luna⁴⁸ o un segno profe-

³⁸ SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 681.

³⁹ *Ibid.*, pp. 682-683 / 684-685.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 684 «*Et hoc a Domino fiebat, quia in succursum venibat Ecclesie et in exterminium illius maledicti Manfredi, qui interitu dignus erat propter iniquitates suas*».

⁴¹ BARBERO, *La multiforme immagine di Carlo* cit. (nota 6), p. 128.

⁴² SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 686.

⁴³ *Ibid.*, pp. 744-745.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 764-767.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 776.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 770: «*Veniens autem rex Karolus Neapolim [...] dixit quod filius erat stultus et fatuus et insensatus et quod insipienter fecerat sine suo consilio eundo ad pugnam et ideo de eo curare nolebat, ac si numquam natus fuisset. Et exheredavit eum et abstulit ei principatum*».

⁴⁷ BARBERO, *La multiforme immagine di Carlo* cit. (nota 6), p. 129.

⁴⁸ SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 822.

tico⁴⁹. Quest'ultimo è dato dalle rivelazioni di una *domina* di Barletta, degna di fede perché devota dei frati Minori locali⁵⁰:

«De cuius (di Carlo) morte quedam sancta domina magnas habuit visiones. Nam millesimo supraposito, scilicet CCLXXXV, quidam domina de civitate que appellatur Barletta vidit somnium sibi a Deo ostensum, quod narrans fratribus Minoribus, quorum devota erat, dixit: 'Vidi in visione nocturna quendam astantem michi et dicentem: "*Scito prenoscens, quod infra unum annum IIII sollemnes persone morti tradentur a Deo, ubi constituta est domus omni viventi, Iob XXX; et primus erit rex Karolus, secundus papa Martinus, tertius Philippus rex Francie, quartus Petrus rex Aragonie*'. Hec omnia rerum *probavit eventus*, quia accidit ita ut dictum fuerat sibi. Item hec eadem domina, quando rex Karolus obiit, aliud vidit somnium, quod narrans fratribus Minoribus ait: "Videbatur michi quod essem in quodam magno viridario valde pulcherrimo, in quo vidi draconem ingentem atque terribilem, ante cuius conspectum fortiter fugiebam, nimio timore perterrita. Draco vero velocissimo cursu post me veniebat humanis vocibus inclamando atque rogando ut eum expectarem, quia michi loqui volebat. Cum autem audissem, quod michi voce loquebatur humana, abire cessavi, volens audire quid diceret. Et conversa aio ad eum: "Quinam estis vos, et quid michi dicere vultis?" Et respondit et dixit: "Ego sum rex Karolus, qui habitabam in isto pulcherrimo viridario, de quo Petrus rex Aragonie cum uno frusto carnis nunc me expellit". De uxore Petri Aragonie dicebat, cuius occasione contra Karolum regnum Sicilie occupavit. Et quod mulier carnis nomine intelligatur, habetur Io. I, ubi dicitur: *Neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt*. Cum autem fratres Minores regis Karolis obitum audivissent, cognoverunt, quod domina illa veram viderat visionem.»⁵¹

Il passo spiazza il lettore poiché l'autore riporta il messaggio con l'identificazione draconesca di Carlo senza alcun tipo di commento, se non un rapido riferimento al vangelo di Giovanni.

Dopo di ciò, la rappresentazione del personaggio di Carlo subisce una netta involuzione. Questi, infatti, diventa un uomo «magnifici cordis et fortis armatus et doctus ad bellum»⁵², la cui unica preoccupazione in vita era quella che non «aliquis Lombardus in fortitudine fortior Gallicis diceretur»⁵³. Si dischiude finalmente il giudizio ultimo di Salimbene, quando l'autore svela che Carlo fa parte di quel quartetto di «robusti coram Domino venatores, id est homi-

⁴⁹ *Ibid.*, p. 821.

⁵⁰ *Ibidem*: «narrans fratribus Minoribus, quorum devota erat». Sul tema del rapporto tra donne e l'ordine minoritico rimando a A. BARTOLOMEI ROMAGNOLI, *Santità e mistica femminile nel Medioevo*, Spoleto 2013 (Uomini e mondi medievali, 37), pp. 215-310.

⁵¹ SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 821.

⁵² *Ibid.*, p. 870.

⁵³ *Ibid.*, p. 871.

num oppressores», protagonisti assoluti dell'oppressione del popolo dei fedeli a Cristo⁵⁴. Pur senza menzionare il re, il cronista giunge addirittura ad accusare i francesi di un «dominium superbissimum et crudelissimum [...] dignum est quod ad nichilum deveniat, et defecit totaliter»⁵⁵.

2.3. *Il re drago*

Seppur presentato in maniera sommaria, appare evidente lo sviluppo della parabola discendente del giudizio di Salimbene su Carlo e proprio al centro di detta parabola si pone il sogno profetico della donna di Barletta quale *turning point* della descrizione del personaggio. In esso, infatti, il frate parmense coagula tutta la carica critica ideologica e propagandistica, che aveva impiegato per altri in diversi punti dell'opera, riversandola sul sovrano angioino.

La mutazione draconesca è uno strumento che ha caratterizzato gli scritti polemici di ambiente imperiale e pontificio almeno fino agli anni Sessanta del Duecento. In questi scritti era diffusissimo il ricorso alla simbologia denigrativa, spesso impiegata anche in modalità del tutto incoerenti perché sviluppata sulla quantità di immagini negative più che sulla loro coerenza logica⁵⁶. L'ordine minoritico si inserì in questo filone, ricorrendo agli scritti gioachimiti e traendone a piene mani immagini e suggestioni, tanto da dare un connotato del tutto caratteristico alla propria propaganda almeno fino alla rilettura gioachimita di Pietro di Giovanni Olivi e all'inizio della crisi degli Spirituali⁵⁷. Questa breve messa a punto del contesto si rende necessaria per il richiamo di Daniel Rebschloe, il quale ricorda che «der Drache ein Symbol des Bösen ist und unabhängig von regionalen Prägungen und Textgattungen stets äußerst vergleichbare Textfunktionen erfüllt bzw. einseitig gedeutet werden kann»⁵⁸. Si impiegherà, perciò, il

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ SALIMBENE, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 951.

⁵⁶ Basti pensare all'ampia e scomposta gamma di varianti impiegate contro Federico II dalla cancelleria pontificia, modello fondamentale per moltissimi uomini di lettere. V.G. POTESTÀ, *Il drago, la bestia, l'Anticristo. Il conflitto apocalittico tra Federico II e il Papato, in Il diavolo nel Medioevo*. Atti del XLIX Convegno storico internazionale (Todi, 14-17 ottobre 2012), Spoleto 2013, pp. 395-420 e F. DELLE DONNE, *Il papa e l'anticristo: poteri universali e attese escatologiche all'epoca di Innocenzo IV e Federico II*, in «ArNoS-Archivio normanno-svevo», IV (2013-2014), pp. 17-43, soprattutto pp. 28-41.

⁵⁷ Per un'introduzione alla questione rinvio a G. BARONE, *La propaganda anti-imperiale nell'Italia federiciana: l'azione degli Ordini Mendicanti*, in *Federico II e le città italiane*, a cura di P. TOUBERT – A. PARAVICINI BAGLIANI, Palermo 1994, pp. 278-289 e a POTESTÀ, *Forme di una retorica profetica e apocalittica* cit. (nota 30), pp. 240-249 e alla bibliografia ivi contenuta.

⁵⁸ D. REBSCHLOE, *Der Drache in der mittelalterlichen Literatur Europas*, Heidelberg 2014, p. 14. Sul valore simbolico del drago nel Medioevo rimando ai lavori più rappresentativi C. KAPPLER, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen âge*, Paris 1980; L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Il bestiario del Cristo*, Roma 1994, pp. 559-572; M. PASTOUREAU, *Medioevo simbolico*, Bari 2007², pp. 21-55. Sulla rappresentazione del drago rinvio alla più recente pubblicazione sul tema *Sangue di drago, squame di serpente: animali fantastici al*

bagaglio ideologico e culturale di Salimbene per provare a spiegare le ragioni della mutazione di Carlo in drago.

Innanzitutto, è bene ricordare che il brano si inserisce nella dimensione onirica, impiegata largamente da Salimbene nella cronaca quale strumento comunicativo del divino. Questa specificità non serviva soltanto a dare un particolare colorito alla narrazione, ma rispondeva alla dottrina sui sogni pronunciata e difesa da Bonaventura da Bagnoregio solo una decina di anni prima nella polemica parigina contro i maestri secolari⁵⁹. Questa dottrina non lascia alcuno spazio di dubbio sullo statuto di questo messaggio onirico, dal momento che «waren Träume und Verzückungen wesentlich für die in die Zukunft gerichtete Bewegung der Kirche»⁶⁰. Tale presupposto ci aiuta a definire meglio la natura stessa dell'episodio e il ruolo che Salimbene gli attribuiva, ossia quello di una rivelazione ultraterrena mediata dalle forme simboliche del sogno, strumento di Dio per dare all'umanità un chiaro messaggio.

Passando all'analisi del sogno, gli elementi che lo compongono richiamano piuttosto esplicitamente i modelli biblici di *Gn.* 2 e 3,1 e *Ap.* 3,1-18 e 12, 1-12, in cui compaiono rispettivamente il giardino edenico, la tentazione dei progenitori e il dragone con sette teste coronate e cornute. Come accennato prima, le connessioni spiazzano immediatamente il lettore, dal momento che il drago è figura di Carlo d'Angiò mentre il *pulcherrimum viridarium* è figura del regno di Sicilia⁶¹. L'inaspettata attribuzione di sembianze draconesche al sovrano disorienta perché fino a poche righe prima Salimbene aveva elogiato il sovrano e la sua famiglia con parole affettuose⁶². Lo stesso breve discorso del drago contribuisce a questo disorientamento: il sovrano preannuncia la perdita del giardino del regno alla donna con parole che poco lasciano spazio all'interpretazione («Ego sum rex Karolus, qui habitabam in isto pulcherrimo viridarium de quo Petrus [...] me expellit»)⁶³.

Castello del Buonconsiglio (Trento, 10 agosto 2013-6 gennaio 2014), a cura di F. MARZATICO – L. TORI – A. STEINBRECHER, Milano 2013. Sull'uso del drago nella letteratura religiosa rinvio a A. BENVENUTI, *Il topos agiografico della lotta col drago: da metafora del potere pubblico a tema folklorico*, in *Agiografia e culture popolari. Hagiography and Popular Cultures*. Atti del convegno internazionale di Verona (28-30 ottobre 2010), a cura di P. GOLINELLI, Bologna 2012 (Biblioteca di storia agraria medievale, 37), pp. 155-192.

⁵⁹ R.E. LERNER, *Himmelsvision oder Sinnendelirium? Franziskaner und Professoren als Tramdeuter im Paris des 13. Jahrhunderts*, in «Historische Zeitschrift», CCLIX/2 (1994), pp. 337-367, in particolare pp. 352-367.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 361.

⁶¹ L'identificazione del regno col giardino non è una novità salimbeniana, infatti è già presente nel componimento *Alegramente* di Enrico di Castiglia, dove si legge ai vv. 41-44: «Alto giardino di loco ciciliano, / tal giardinero / t'è preso in condotto / che ti drà gioia di ciò c'avèi gra.:lutto, / e gran corona chiede da Romano». V. BERTOLUCCI PIZZORUSSO, *Don Enrique/Don Arrigo* cit. (nota 18), pp. 307-308.

⁶² SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 821.

⁶³ *Ibidem*.

Dinanzi a parole e immagini così forti, appare necessario provare a spiegare la costruzione onirica e la sua finalità nella più ampia cornice della cronaca e del sostrato gioachimita, che abbraccia e percorre tutta l'opera, tenendo presente quanto detto poc'anzi sull'adesione del frate parmense al pensiero dell'abate calabrese. Salimbene, infatti, era stato un frate militante e aveva partecipato con convinzione alla lotta campale dichiarata dalla Chiesa contro gli Hohenstaufen; questo l'aveva segnato tanto profondamente da lasciare intatta nella sua convinzione la condanna dell'imperatore Federico e di Manfredi, la quale esprime a distanza di più di vent'anni con lo stesso linguaggio e lo stesso formulario forgiato dai centri culturali orbitanti attorno al papato⁶⁴. Quest'uso non si limitava solo ad indicare il vivido ricordo della battaglia, ma anche la ancora vivace convinzione nelle parole di Gioacchino così come interpretate da Ugo di Digne. La sottile tecnica del richiamo alle immagini apocalittiche serve all'autore a indicare a quale interpretazione gioachimita si sentiva vicino e, per mezzo del campione Carlo "draconizzato", a sortire l'effetto di denuncia e di ammonizione gioachimiche dei mali della Chiesa, di cui Carlo è partecipe con le sue colpe, sempre evocate nelle pagine successive al sogno⁶⁵. In questa maniera, il frate parmense rovesciava completamente quell'identità tra drago e sovrani svevi (presentati come la più terribile manifestazione del drago apocalittico)⁶⁶, applicandola invece a un sovrano considerato un oppressore. Il drago, dunque, non rappresenta più il simbolo apocalittico dell'incarnazione delle prove della Chiesa, così come teorizzato da Gioacchino e ripreso nel *Liber figurarum*⁶⁷ e da molti frati militanti⁶⁸, e nemmeno la personificazione del grande male del mondo, l'Anticristo,

⁶⁴ L. GATTO, *Federico II nella Cronaca di Salimbene de Adam*, in *Federico II e le nuove culture*. Atti del XXXI Convegno storico internazionale (Todi, 9-12 ottobre 1994), Spoleto 1995, pp. 507-528.

⁶⁵ Faccio qui riferimento ai due passi in cui Carlo viene presentato come uomo *magnifici cordis* (SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit., vol. II, p. 871) e *hominum oppressores* (*ibid.*, p. 951). Soprattutto il primo attributo racconta della capacità dell'autore di criticare in maniera sottile Carlo poiché quello che potrebbe sembrare un complimento nasconde un doppio significato negativo, come accade anche per Bernardo Bufulo, come notato in BRAISCH, *Eingebild und Fremdverständnis im Duecento* cit. (nota 24), p. 422.

⁶⁶ H. HOUBEN, *Federico II come settima testa del drago apocalittico*, in *Il ricordo del futuro: Gioacchino da Fiore e il Gioachimismo attraverso la storia*, a cura di F. TRONCARELLI, Bari 2006, pp. 75-79.

⁶⁷ Su questo tema rimando all'introduzione sui testi di Gioacchino in *L'anticristo*, II, *Il figlio della perdizione*, a cura di G. POTESTÀ – M. RIZZI, Milano 2012, pp. 483-535 con l'apparato di note pp. 629-640. Sulla figura dell'Anticristo in Gioacchino rinvio a H.M. SCHALLER, *Endzeit-Erwartung und Antichrist-Vorstellung in der Politik des 13. Jahrhunderts*, in *Festschrift für Hermann Heimpel*, vol. II, Göttingen 1972, pp. 924-947; R.E. LERNER, *Antichrists and Antichrist in Joachim of Fiore*, in «*Speculum*», LX/3 (1985), pp. 553-570; G. POTESTÀ, *Il Super Hieremiam e il gioachimismo della dirigenza minoritica della metà del Duecento*, in *Mediterraneo, Mezzogiorno, Europa. Studi in onore di Cosimo Damiano Fonseca*, a cura di G. RAINENNA – H. HOUBEN, Bari 2004, pp. 879-894. Sul *Liber figurarum* rimando all'opera più complessiva di M. RAININI, *Disegni dei tempi. Il «Liber figurarum»* e la teologia figurativa di Gioacchino da Fiore, Roma 2006.

⁶⁸ G. BARONE, *Federico II di Svevia e gli Ordini Mendicanti*, in «*Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Age-Temps modernes*», XC, 2 (1978), pp. 607-626; A.M. VOCI, *Federico II imperatore e i Mendicanti: privilegi papali e propaganda anti-imperiale*, in «*Critica storica*», XXII (1985), pp. 3-28.

ma è figura dell'intima condizione di Carlo, un sovrano dalla cattiva condotta, e simbolo degli errori della Chiesa, che lui aveva scelto come proprio campione. In questo senso, dunque, andrebbe riletto l'episodio, come un'ammonizione per la Chiesa tutta (la donna che riceve la visione è figura a sua volta della donna incinta di *Ap.* 12, 1-12) su un personaggio abile ma intimamente incapace di frenare i propri impulsi⁶⁹. Tale valore profetico e monitorio è avvallato anche dalle parole utilizzate dal frate per riportare le profezie. La prima, quella sulla morte dei quattro grandi, viene introdotta dalle stesse parole pronunciate da Dio per annunciare ad Abramo la futura liberazione dalla schiavitù dell'Egitto («scito prenoscens quod»)⁷⁰, le quali fanno *pandant* con quelle utilizzate più avanti per indicare le grandi colpe di questi quattro potenti e *hominum oppressores*⁷¹. Attraverso l'impiego di sintagmi biblici, il frate parmense conferisce solennità alle parole profetiche della donna barlettana e getta le basi per costruire un nuovo discorso sulla figura di Carlo, il quale perde definitivamente il suo ruolo di campione della Chiesa. Addirittura la sua stessa legittimità viene messa in discussione in modo netto: infatti, il riferimento nella profezia a Costanza, figlia di Manfredi, è funzionale ad allungare un'ombra sulla legittimità delle rivendicazioni di Carlo e a dare una nuova luce sull'azione militare intrapresa da Pietro III, marito dell'erede sveva. Così facendo, tutto quanto è stato detto fino a quel momento sull'Angioino viene chiaramente ridefinito.

Quella di Salimbene, però, è e resta un'involuzione progressiva, tutta giocata sul piano del linguaggio della propaganda (positiva o negativa) ma mai nella dimensione dello scontro totale. A differenza della raffigurazione del drago-anticristo di Bartolomeo di Neocastro⁷² e di Bernat Desclot⁷³, il re drago di Salimbene assume i contorni sfumati della figura del cattivo sovrano e non della personificazione assoluta del male. Non si colgono mai i toni violenti dei cronisti di parte aragonese, incentrati sulla tecnica dell'accumulo di citazioni e di impropri negativi (basti pensare, per questo, alla lunga invettiva nella *Historia* di Bartolomeo di Neocastro, in cui Carlo diventa drago, lupo e *antichristum*

⁶⁹ Come nota BRAISCH, *Eingebild und Fremdverständnis im Duecento* cit. (nota 24), pp. 423-424, già in altre opere fondamentali per la formazione del clero minoritico il drago compare come mezzo monitorio per i cristiani pigri, come nel caso di Gregorio Magno (GREGORIO MAGNO, *Vita di San Benedetto e la Regola*, Roma 1995, pp. 89-90) oppure di Bonaventura da Bagnoregio (BONAVENTURA, *Vita di San Francesco*, a cura di M. SPINELLI, Roma 2005, p. 39). Sul ruolo simbolico e politico del drago nei *Dialogi* di Gregorio rinvio a BENVENUTI, *Il topos agiografico della lotta col drago* cit. (nota 58), pp. 162-163.

⁷⁰ SALIMBENE, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 821.

⁷¹ V. *supra* nota 65.

⁷² Per un'introduzione all'autore rimando a E. PISPISA, *Costruzioni storiografiche e propaganda politica. L'esempio di Bartolomeo di Neocastro*, in *La propaganda politica nel basso Medioevo*. Atti del XXXVIII Convegno storico internazionale (Todi, 14-17 ottobre 2001), Spoleto 2002, pp. 29-48.

⁷³ BORSA, *Letteratura antiangioina* cit. (nota 16), pp. 415-427, in particolare pp. 416-417.

regni)⁷⁴. Il percorso di mutazione non si consuma nell'immediatezza, ma gradatamente e senza mai apparenti richiami al sogno profetico. L'aggettivazione non richiama mai il drago dopo l'annuncio profetico e tutto resta sul piano dell'annullamento progressivo degli elementi positivi: non c'è più nulla di sacro nella figura di Carlo, nulla resta della propaganda "sacrale" della stirpe francese. Quel che rimane al lettore è solo il risultato dell'operato del sovrano, un governo destinato *ad nichilum*⁷⁵.

Questa sorta di contrappasso fu meditato dall'autore probabilmente negli stessi mesi, in cui la luce della causa angioina rapidamente si offuscava per i rovesci della guerra del Vespro e in cui si profilava quella profonda revisione di giudizio sull'alleanza con gli Angiò negli ambienti pontifici e religiosi, che porterà a definire disastrosa quella strada⁷⁶. Proprio per queste ragioni, è altamente probabile che la scrittura dei brani negativi su Carlo andrebbe datata ai mesi tra il 1286 e il 1287, quando ormai la morte del sovrano permise (o sollecitò) una più serrata messa a punto della situazione e delle conseguenze nefaste delle scelte anti-sveve tra le file della *pars Ecclesiae*, mentre era ormai diffusa la convinzione che il regno sarebbe stato perso agli Angiò e non si vedeva ancora soluzione per il rilascio del legittimo erede al trono, Carlo di Salerno, ancora imprigionato a Barcellona. Con uno sguardo del tutto disincantato rispetto agli inizi dell'avventura angioina, Salimbene «si libera [...] dal condizionamento dell'ossequio alla politica papale, molto più di quanto non abbia fatto altrove»⁷⁷ proprio per ammonire la sua Chiesa da scelte considerate ormai del tutto controproducenti alle necessità di riforma interna. La mutazione di giudizio su Carlo, così, si profilerebbe come una delle conseguenze del profondo ripensamento sulla situazione della Chiesa operata dal vecchio frate. La forte rampogna contro i cardinali e gli uomini di Curia messa in bocca a Ugo di Digne⁷⁸ si potrebbe intendere come il sintomo dell'adesione ancora convinta del frate parmense alle prese di posizione di Bonaventura nella polemica parigina sul ruolo degli ordini Mendicanti, quelle più influenzate dagli scritti di Gioacchino⁷⁹. E proprio nel

⁷⁴ BARTOLOMEO DI NEOCASTRO, *Historia sicula* cit. (nota 21), p. 10 rr. 34-37: «Et ulterius referendum est quod, cum regem a Patre Patrum suscepisse crediderimus, recepimus potius Regni Siculi Antichristum; cum gentis et rerum augmentatorem crediderimus, immittens in nostra lupos voraces ovilia, non parcenti morso cuncta, quae iussit et voluit, devorarunt; et velut draco factus nequissimus, terram circueus, omnia perdit, singula destructurus».

⁷⁵ V. *supra* nota 53.

⁷⁶ BARBERO, *La multiforme immagine di Carlo* cit. (nota 6), p. 131.

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ MARIANO DI ALATRI, "Clerici" e "magni clerici" nella cronaca di Salimbene da Parma, in «Rivista di Storia della Chiesa in Italia», XXX (1976), pp. 439-449 (anche in Id., *La Cronaca di Salimbene. Personaggi e tematiche*, Roma 1988, pp. 59-71).

⁷⁹ PISPISA, *Gioacchino da Fiore e i cronisti* cit. (nota 30), pp. 91-93.

nome della nuova forma dell'annuncio cristiano portato dai Minori, il frate addita le scelte politiche dei vertici ecclesiastici, scelte considerate ormai disastrose dopo lo scoppio del Vespro e le continue sconfitte subite dalle forze filo-angioine. Dunque, il mutamento di prospettiva su Carlo e la sua riduzione draconesca vanno considerati come un tassello del più complessivo capovolgimento di giudizio sulla politica pontificia, giocato sempre sul filo dell'adesione a quella corrente mai apertamente dissidente dell'Ordine minoritico ma cosciente dei problemi che la mancata trasformazione della Chiesa stava portando al popolo cristiano ed esposta con gli strumenti famigliari della propaganda minoritica inventata da Bonaventura (Francesco e Gioacchino)⁸⁰.

3. Conclusioni

Il percorso finora svolto per analizzare l'immagine di Carlo non può dirsi concluso almeno fino a quando non venga ultimato il percorso sull'immagine draconica e serpentesca nella cronaca, lavoro che, però, andrà svolto in una diversa occasione. Basti per ora accennare al fatto che, per quanto riguarda la comparsa del drago, in tutta la cronaca essa si compie soltanto per tre personaggi, l'imperatore Federico II, re Carlo e il sovrano d'Aragona, Pietro III⁸¹. I tre connubi, però, hanno sfumature chiaramente diverse perché, evidentemente, agli occhi dell'autore i tre svolgevano ruoli diversi nell'economia della storia della Chiesa. Federico II è l'incarnazione della maggiore tribolazione del drago apocalittico, la più devastante per il popolo cristiano; Carlo è il simbolo dei disastri della Chiesa, causa di tanto dolore per i cristiani; Pietro è il simbolo della sovranità impudente, che non rispetta i limiti imposti dai decreti divini⁸².

⁸⁰ B. MCGINN, *Gioacchino da Fiore nella storia del pensiero occidentale*, Genova 1990 (Opere di Gioacchino da Fiore. Strumenti, 2), pp. 226-239.

⁸¹ L'episodio di Pietro (SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. [nota 25], vol. II, p. 868-869) è piuttosto semplice nella sua articolazione e si sviluppa per elementi tradizionali: il sovrano si trova ai piedi di un'altissima montagna tra l'Aragona e la Guascogna; decide di scalare la montagna e si appresta a farlo assieme a due compagni. La scalata si rivela difficile per le condizioni avverse, ma Pietro non demorde fino a quando non raggiunge la vetta. Da lì scorge un grande lago, dalle cui profondità s'innalza un «draco horribilis et magne magnitudinis», che col suo fiato annerisce l'aria circostante. Il racconto si sviluppa secondo gli schemi tradizionali della visione di un drago, con la presenza di un luogo inaccessibile e di confine, del fetore nero del fiato e del lago profondo (per questo rimando a A. BENVENUTI, *Draghi, sante, acque: miti e riti di fondazione*, in *Fiumi e laghi toscani tra passato e presente*. Atti del convegno di studi (Firenze, 11-12 dicembre 2006), a cura di F. SZNURA, Bologna 2010, pp. 24-59 (estratto pp. 2-44), a EAD., *Paesaggi e luoghi immaginari nel Medioevo*, in *Abbazie e paesaggi medievali in Toscana*, a cura di G. CORSANI - L. ROMBAI - M. ZOPPI, Firenze 2014, pp. 61-80 e al contributo di Antonio Tagliente presente su questo stesso numero della rivista.

⁸² Questo è un aspetto che meriterebbe di essere analizzato dettagliatamente in un confronto serrato tra Federico, Pietro e Carlo. Soprattutto per quanto riguarda gli ultimi due personaggi, infatti, essi vengono co-

Dunque, se nei primi due casi il drago assume una sfumatura prettamente ideologica, nel terzo esso è presentato come una creatura vivente del tutto sconnessa dal sovrano; è essa simbolo dell'oggetto sbagliato della ricerca umana, ma non svolge alcuna funzione particolare nella vicenda, a differenza invece del sovrano, su cui si concentra tutta l'attenzione del frate⁸³.

Quello che qui si è cercato di dimostrare, dunque, è che il simbolo del drago resta uno strumento per rappresentare il male o il pericolo del male. Ciononostante, Carlo-drago è sicuramente una realizzazione del tutto originale del frate parmense. Come è stato già detto poco più sopra, anche altrove il sovrano angioino viene tratteggiato come un drago famelico, ma nella cronaca del Parmense non appare nessun tratto malvagio nella sua figura. La creatura è enorme, ma non contamina il giardino col suo fetore e non lo riduce a deserto, come ci si aspetterebbe stando alla tradizione agiografica⁸⁴. La sua funzione non viene caricata di ulteriori sensi, dal momento che l'obbiettivo del drago è esclusivamente quello di trasmettere un messaggio divino, senza alcun tono sferzante o polemico con le gerarchie, di cui Salimbene parla male sempre per interposta persona, come nel caso di Ugo di Digne. Forse proprio per questo, una volta conclusa la sua funzione rivelatrice, l'immagine del re drago viene totalmente obliterata dal cronista, sostituita da una più realistica rappresentazione della colpa di Carlo (la superbia) e delle conseguenze del suo governo (il *dominium superbissimum et crudelissimum*).

La scelta di analizzare l'episodio a partire dallo stesso bagaglio culturale di Salimbene e dalla più generale riflessione politica del frate potrebbe portare a ulteriori interessanti sviluppi nell'approccio alla cronaca, soprattutto se si applicasse a tutte le visioni e le profezie evocate o raccontate dal cronista, con lo scopo di specificare meglio il pensiero ultimo del vecchio frate sulla storia della Chiesa dei suoi tempi, messa insieme attraverso le mille facce delle singole storie dei grandi personaggi.

struiti in maniera speculare e costantemente evocativa, tanto che addirittura entrambi sono uomini *magnifici cordis* (perché entrambi sovrani e *hominum oppressores*).

⁸³ Sul senso da attribuire a quest'evento miracoloso, Salimbene è piuttosto esplicito: «Videtur michi quod hoc opus Petri Aragonum possit connumerari cum operibus, qui in multis terribilibus negotiis et operibus voluit experiri, ut laudem in posterum mereretur»: SALIMBENE DE ADAM, *Cronica* cit. (nota 25), vol. II, p. 869.

⁸⁴ BENVENUTI, *Draghi, sante, acque* cit. (nota 81), pp. 14-21.

Recensioni



Schola Salernitana - Annali, XXI (2016)

www.scholasalernitana.unisa.it

Università degli Studi di Salerno

PAOLO ZANINETTA, *Il potere raffigurato. Simbolo, mito e propaganda nell'ascesa della signoria viscontea*, Franco Angeli, Milano, 2013 (Studi di Scienze della storia e della società, 11), pp. 258. ISBN 978-88-204-0815-2.

Il volume – esito di una tesi di dottorato (*Milano, 1262-1322. Due segni di un potere nuovo*), discussa presso l'Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano nell'a.a. 2007/2008 – affronta il tema della propaganda politica di una dinastia in ascesa: i *de Vicecomitibus* di Milano. Lo studio, che si inserisce in un più ampio ritorno di interesse per il tema della propaganda politica di sovrani, di principi e signori cittadini (cf., per es., *Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento*, a cura di PAOLO CAMMAROSANO, Roma 1994; *Linguaggi e pratiche del potere*, a cura di GIOVANNA PETTI BALBI e GIOVANNI VITOLO, Salerno 2007; *Comunicazione e propaganda nei secoli XII e XIII*, a cura di ROSSANA CASTANO, FORTUNATA LAELLA e TANIA SORRENTI, Roma 2007), è condotto mediante l'analisi delle forme della legittimazione simbolica del potere messe in atto sin dagli albori della dinastia e presenti nel ciclo murario della “sala di giustizia” della rocca di Angera e nell'emblema familiare della “vipera”, assunto quale segno distintivo e identificativo del casato. La commissione dei dipinti angeresi e la comparsa delle narrazioni relative al blasone dinastico dovettero rientrare – secondo l'A. – «in un'attività più o meno assidua, più o meno estesa, più o meno riuscita, promossa dalla nascente signoria lombarda per condizionare o influen-

zare la pubblica opinione all'interno e al di fuori del milanese» (p. 12). E ciò era stato possibile – continua l'A. – poiché un *potere nuovo* e instabile *ab origine*, quale quello della futura signoria dei Visconti, necessitava di ogni possibile sostegno che potesse provenirle dalle arti letterarie e figurative. L'idea di fondo dello studio è, infatti, che tanto i dipinti della rocca quanto l'emblema familiare risposero al desiderio da parte di Matteo e Ottone Visconti di offrire ai propri sudditi e ai propri pari un'immagine univoca dei nuovi governanti, anticipando all'ultimo ventennio del XIII secolo tendenze che sarebbero emerse in maniera significativa e in altri contesti solo a Trecento inoltrato (p. 14).

Dopo una *Premessa* (pp. 11-15), la prima parte del volume (*Un potere nuovo*, pp. 19-68) è costituita da un unico capitolo, articolato in due ampi paragrafi. L'A. vi affronta i vari problemi connessi alla ricostruzione di un albero genealogico e della parentela, vasta e complicata, del ceppo dei Visconti tra l'XI e il XII secolo. Sulla scorta degli studi condotti sino a oggi, l'A. mette in evidenza come l'*arbor* familiare risulti inquinato da un ammasso di carte, di regesti e di stemmi, dovuti alle numerose omonimie intergenerazionali e alla diffusione, nell'Italia centro-settentrionale, dell'appellativo *Vicecomes* o *de Vicecomitibus* (p. 20). Ac-

canto alla storia genealogica viene messo in evidenza di pari passo anche il ruolo politico e sociale dei primi Visconti. L'analisi della parentela procede poi con la disamina relativa al processo di ruralizzazione, che sembra aver interessato anche il ceppo familiare dei Visconti milanesi. Anche secondo l'A. (come già per Elisa Occhipinti e Paolo Grillo), risultato di questa dinamica è la preminenza, nella seconda metà del '200, della linea parentale rurale nel contado occidentale rispetto a quella cittadina (p. 36). Nella seconda parte del primo capitolo, l'A. ripercorre invece gli eventi storici che portarono alla designazione di Otto *de Vicecomitibus* alla cattedra ambrosiana e alla successiva lotta con la fazione dei Torriani, che dominava la realtà comunale milanese dalla seconda metà del XIII secolo. L'*excursus* storico viene concluso con la menzione della designazione, fortemente voluta da Ottone, di Matteo di Teobaldo Visconti nella guida politica della città e con le circostanze che portarono alla cacciata di Matteo da Milano, come effetto di una temporanea ed effimera riscossa della *pars Turrianorum*.

La seconda parte del volume (*Miti fondativi*, pp. 71-208) si articola invece in due più densi capitoli. Nel primo – *Il ciclo murario di Angera* – l'A. si sofferma sulla lettura iconografica del ciclo figurativo, presentando al lettore una focalizzazione diversa da quella che ha accomunato gli ultimi cento anni di storiografia sul famoso ciclo murario. Questi ultimi hanno infatti insistito o sulla controversa datazione o su una distratta lettura della valenza storico-politica delle pitture angeresi. Senza disconoscere questi studi, l'A. intende invece leggere il ciclo murario approfondendo sia il rapporto tra la narrazione per immagini delle gesta di

Ottone Visconti e le raffigurazioni astronomiche che le sovrastano, sia l'allegorico accostamento degli astri e delle storie alla luce della coeva trattatistica milanese (p. 71). L'esame iconografico dell'A. mette infatti a confronto gli elementi delle rappresentazioni angeresi con i riferimenti relativi alle stesse vicende, presenti nel *Liber de gestis in Civitate Mediolani* del frate domenicano Stefanardo da Vimercate o nelle altre fonti coeve. Il procedere dell'analisi consente di valutare, rappresentazione per rappresentazione, quanto quella muraria si discosti dalle narrazioni e quanto l'anonimo frescante del ciclo vi realizzi invece un'immagine coincidente. O, al contrario, valutare quanto il percorso potesse anche essere inverso e procedere quindi dalle fonti alle raffigurazioni, così come accadeva con i versi vergati in calce alle immagini astrologiche che riproducevano quelli di una filastrocca tramandata da un manoscritto milanese, contenente il *Tractatus de Sphaera* di Giovanni Sacrobosco. L'analisi si concentra quindi sul contesto storico e culturale all'interno del quale si generò la commissione dei dipinti e le finalità per le quali questi furono realizzati. L'idea di fondo di questa seconda parte della ricerca è infatti che per la prima volta nella storia dell'arte europea, ad Angera, alcuni eventi politici legati all'attualità contemporanea siano raffigurati insieme agli astri che ne avrebbero, in una certa misura, condizionato il corso (p. 76) e che vi possa essere – secondo l'A. – un nesso preciso tra le raffigurazioni dei pianeti e la *rota Fortunae*, rappresentata sul canto sinistro della parete settentrionale.

A rendere suggestiva questa ipotesi interpretativa è in primo luogo l'accostamento delle figure angeresi con quelle

allegoriche, contenute nel ms parigino dell'*Introductorium in astronomiam* di Abū Ma'shar, matematico, astronomo e filosofo dell'VIII-IX secolo. Secondo questo autore, ciascun pianeta avrebbe potuto sperimentare le fasi della *exaltatio et gloria*, della *dedecus et affinitas* oppure della *oppositio et contrarietas*, a seconda delle case astrali con le quali fosse entrato in congiunzione. Altra convergenza ideale tra il testo del filosofo persiano e il ciclo murario angerese l'A. rileva nel fatto che lo stesso Abū Ma'shar aveva rivoluzionato le immagini degli astri, dotandoli di stilemi regali, e ne aveva concluso l'intera sequenza astrologico-figurativa con la quadruplici immagine della *Ruota della Fortuna*. Sulla base di questa raffinata *contaminatio* tra due disparati temi figurativi, quello astrale e quello della fortuna, all'A. risulta un'evidente affinità col ciclo della "sala di giustizia". Così come al pari risulta l' analogia che vede entrambi i cicli figurativo-decorativi – quello di Abū Ma'shar e quello di Angera – riassunti e conclusi da una maestosa *rota Fortunae*.

Una seconda considerazione l'A. muove da una valutazione di tipo più tecnico e concerne la disposizione delle raffigurazioni sulla parete settentrionale. Queste ultime vi sono collocate in maniera differente da quelle che illustrano i fatti seguiti alla vittoria di Desio e rappresentative del *Trionfo di Ottone*. La fascia mediana e la fascia sommitale del canto sinistro del muro sulla parete settentrionale – rileva l'A. – sono infatti interamente occupate dalla raffigurazione allegorica della *Ruota della Fortuna* (pp. 76-77). Dando rilievo a quest'ultima figurazione che si staglia a più ampio campo sulla parete e che significativamente avvia e conclude la sequenza degli episodi della presa del

potere da parte di Ottone, l'A. vi rileva un'allegoria immediatamente riferibile al rivolgimento che travolse il *genus Turrianorum* ed esaltò quello dei *Vicecomitibus* (p. 115). Quest'ultima considerazione viene corroborata col rilevare che l'immagine della dea Fortuna, intenta ad azionare la manovella della ruota omonima, era già presente nel poema elegiaco d'argomento filosofico *De controversia hominis et fortune* di Stefanardo da Vimercate, composto, con ogni probabilità, a Milano, durante il settimo decennio del '200. Nella concezione di Stefanardo – e sul punto bene evidenzia l'A. – la Fortuna che imprime il moto alla ruota veniva tuttavia a coincidere con la divina e insondabile Provvidenza, che tiene i destini degli astri vaganti nel cielo e ha la prescienza delle sorti degli uomini (p. 123). E anche nel successivo *Liber de gestis in Civitate Mediolani*, a proposito delle vicende che videro contrapporsi il legittimo vescovo Ottone e i Torriani, il domenicano aveva continuato a mostrare di Ottone l'esclusivo affidamento nella *Virtus* e nella Provvidenza divina. Da queste considerazioni, l'A. ritiene possibile affermare che le posizioni dottrinali dell'anonimo frescante della "sala di giustizia" coincidano almeno in parte con le teorie propagate dalle due opere di Stefanardo da Vimercate.

In proposito, però, l'A. avverte anche che non si deve concludere necessariamente che sulle pareti della rocca angerese fossero trasposte in maniera pedissequa le teorie di Stefanardo o che questo fosse l'intento esclusivo del committente del ciclo. Questi presumibilmente mirava anzitutto a che le pitture fossero ben intese da chiunque si fosse introdotto nel salone (p. 124). L'A. mette infatti in evidenza come la *machina* della Fortuna rientrasse

tra i fattori di un immaginario culturale più ampio e largamente comprensibile. Il pubblico dell'arce avrebbe letto il ciclo murario secondo un'incarnazione di principi (*Leitideen*) ovvero nei termini di una rappresentazione in cui era la Provvidenza a governare gli astri e le sorti dell'universo e, con esse, anche quelle di Ottone Visconti. L'A. termina l'analisi di questo primo capitolo, ritenendo che sia possibile ipotizzare un articolato e ponderato piano pubblicitario *per imagines* non esclusivamente legato agli ambiti cittadini, allo scopo di fondare la piena legittimità della nascente signoria dei Visconti (p. 140) e di presentarla anche come giusta, perché avvenuta sotto l'egida della fortuna provvidenziale. Il ciclo murario angerese sarebbe pertanto – secondo l'A. – l'esito di una pubblicitaria, indirizzata in primo luogo ai sudditi viscontei e verosimilmente intensificata durante l'ultimo quindicennio del secolo XIII anche a seguito della controversa investitura di Matteo a capitano generale di popolo del comune di Milano.

Il capitolo intitolato *La «vipera»* conclude la seconda e ultima parte della ricerca. In esso, l'A. ripropone per un diverso tema – quello appunto relativo al blasone dinastico – l'impostazione di metodo fatta valere nel precedente capitolo. Anche nel nuovo, l'informazione sceglie pertanto di sondare l'analisi di un rapporto: quello tra un ordinario emblema familiare e il suo accostamento a eroici fasti e artificiosi riferimenti al mito ormai letterario della crociata e al filone cavalleresco: gli uni e gli altri precedenti qualsiasi antico legame con l'istituzione comunale milanese. Secondo l'A., anche per il segno distintivo e identificativo del casato, Ottone Visconti e la sua parentela misero in atto una sistematica strategia volta a

ricollegare le origini dello stemma gentilizio a un passato relativamente recente e tuttavia estremamente fascinoso, quale quello del movimento crociato, allo scopo di nobilitare le proprie origini e, allo stesso tempo, di rafforzare il potere dell'emergente signoria. L'analisi dell'A. rintraccia nelle fonti quelle narrazioni che per prime contribuiscono a consolidare la fama della “vipera” all'interno dello spazio cittadino, così come nel contado. Il richiamo storico al mito della prima crociata rispondeva – secondo l'A. – a un intento politico e insieme ideologico. L'obiettivo politico era quello di dimostrare la perfetta continuità tra l'età del comune, richiamata attraverso la rievocazione di uno dei vessilli – la “vipera” – impressi su una delle sei porte cittadine, e il primo *dominatus* visconteo. L'intento ideologico invece mirava a esaltare le virtù di Ottone e di Matteo Visconti, i cui natali se non proprio oscuri, erano poco noti ai contemporanei (p. 143). Dalla rassegna iconografica e testuale delle prime rappresentazioni dell'emblema della “vipera”, l'A. conclude come «alla metà del Trecento scrivere sul tema delle origini della “vipera” fosse ormai diventato un esercizio retorico, esibito dai panegiristi allo scopo di celebrare la virtù o la nobile ascendenza dei *domini* milanesi», e che pertanto «tale simbolo, prima del sopraggiungere della seconda parte del secolo, fosse stato ormai svuotato delle originarie e non banali valenze ideologiche, per diventare infine semplice stemma dinastico, ornamento per cimieri e monete» (p. 163).

La disamina della valenza simbolica dell'animale e dei suoi impieghi escatologici sin dalle prime attestazioni di età paleocristiana, legati al racconto biblico di Giona, conclude il capitolo. Una sin-

tetica ma efficace trattazione a partire dall'uso di rettili e serpenti sui *vexilla* guerreschi sin dalle notizie delle prime utilizzazioni presso i vessilliferi *dracognarii* dell'esercito romano, sino all'impiego della vipera come insegna del maligno da debellare nelle processioni liturgiche, durante tutta l'età di mezzo e la moderna, consente all'A. di inquadrare i contesti d'uso dell'emblema e, allo stesso tempo, di svolgere il tema delle artificiose, quanto fantomatiche origini saracene del *vexillum* visconteo, legate, come s'è detto, al movimento crociato. In proposito, l'A. rileva che l'attività mitofondativa che legava l'insegna a un antenato illustre a cui far risalire le origini dell'insegna stessa, trasformandola da un emblema tipicamente familiare in uno dalla più forte valenza comunitaria (p. 197), ebbe inizio presumibilmente al tempo in cui Ottone prese possesso della cattedra arcivescovile (1280 ca). Allo scopo quindi di offrire ai contemporanei una spiegazione plausibile della scelta dell'emblema della "vipera" come insegna del nuovo casato, si scelse di accostarvi anche il nome di un antenato che potesse essere ricollegabile al ciclo della crociata o a quello di Guglielmo d'Orange. Queste narrazioni – afferma l'A. – ben svolgevano il ruolo di "miti

di fondazione" dalla sicura sopravvivenza culturale. Come risultato conclusivo della ricerca e sulla scorta anche dei più recenti studi di Giancarlo Andenna, anche l'A. si chiede se l'insegna della "vipera" potesse essere stata una *inventio* del tempo di Ottone o se, al contrario, ne fosse stato privilegiato il segno rispetto all'interpretazione che di esso ne fu dato. A riguardo, sebbene venga rilevato come allo stato attuale degli studi non sia possibile dimostrare l'impiego dell'insegna della "vipera" da parte dei Visconti anteriormente all'ascesa al potere di Ottone (p. 204), l'A. ritiene nondimeno verosimile che essa possa essere stata tratta dal pubblico ufficio vicecomitale esercitato dai primi Visconti e che la parentela la abbia assunta come segno distintivo del casato quando si trovò nella necessità di provvedere a uno stemma da impiegare su più ampia scala. A Ottone e a Matteo risultò quindi agevole per "autorappresentarsi" appropriarsi del segno con il quale a Milano i Visconti erano ormai comunemente riconosciuti.

Completano il volume una bibliografia di fonti (pp. 209-218) e di studi (pp. 219-247) e un indice dei nomi (pp. 249-258).

ROSANNA LAMBOGLIA

MARIA GEMMA TOMAINO, *Roberto di Molesme e la fondazione di Cîteaux nelle principali fonti storiche dell'XI e del XII secolo e nella Vita s. Roberti (XIII secolo). Nel IX centenario della morte di s. Roberto*, Firenze 2014, pp. 446. ISBN 9788864340821.

Il volume prende in considerazione la figura di s. Roberto, abate benedettino che, probabilmente nei primi mesi del 1098, abbandonò il monastero di S. Maria di Molesme, da lui stesso fondato sul volgere del 1075, per ritirarsi insieme a pochi seguaci in un altro sito, definito *Cistercium*. Qui creò una nuova fondazione monastica, inizialmente chiamata semplicemente *Novum Monasterium*, a significare la volontà di una palingenesi del monachesimo tradizionale, secondo le correnti riformistiche diffuse negli ambienti monastici di XI-XII secolo, e passato alla storia col nome di Cîteaux. Come evidenziato da p. Alberich M. Altermatt, nella prefazione all'opera, la monografia della Tomaino è tanto più rilevante in quanto il panorama degli studi in generale, e quello italiano in particolare, registra una notevole carenza riguardo alla figura di Roberto (p. 10), che pure è stato il fondatore del primo cenobio cisterciense, il cui contributo alla storia del monachesimo occidentale è stato notoriamente rilevante. Una lacuna negli studi, però, motivata anche dalla particolare figura di Roberto, per il quale le fonti coeve sono poche di notizie e che non ha lasciato scritti propri, se non una tarda deliberazione di una controversia tra abbazie, ricordata come *Concordia Molismensis*. La sua scelta di abbandonare il monastero di Molesme, per fondarne un altro con norme maggiormente consone

al suo ideale monastico, ha spesso suscitato opinioni e sentimenti contrastanti che non hanno risparmiato a Roberto aspre critiche sia tra i Benedettini "tradizionali" sia tra i monaci bianchi; interpretazioni diverse che l'A. mette bene in evidenza nel corso della sua esposizione. Il volume si compone di due parti, la prima dedicata a *La vita di Roberto e il dibattito storiografico sulle origini di Cîteaux* e la seconda imperniata sull'analisi della *Vita s. Roberti*, prima opera agiografica dedicata all'abate, composta da un anonimo monaco di Molesme al volgere del primo quarto del XIII secolo. Alla prima parte viene premesso un esaustivo elenco delle fonti utilizzate nel lavoro, con una breve ma puntuale disamina del dibattito storiografico che le riguardano. In particolare è da segnalarsi l'utilizzo da parte della Tomaino dei Cartulari di Molesme, oltre ad un'ampia gamma di fonti utilizzate nell'opera per singoli aspetti, divise, seguendo le orme di Jean-A. Lefèvre, in fonti cisterciensi e fonti benedettine. I sette capitoli che compongono la prima parte, incrociando i dati forniti dai Cartulari molismensi, dalle fonti "primitive" cisterciensi e dalla *Vita*, ricostruiscono le tappe della vita monastica di Roberto, intrecciando il suo percorso personale con il più ampio quadro storico, fino a giungere ad una disamina di quel vasto e complesso processo storico-ecclesiologico e teologico che va

sotto il nome di Riforma della Chiesa e della quale l'esperienza di vita di Roberto e la fondazione del *Novum Monasterium* può costituire una chiave di lettura. Roberto nacque probabilmente tra il 1028 e il 1029 in una nobile famiglia del Tonnerois, feudo borgognone la cui divisione tra la contea di Troyes, il ducato di Borgogna e l'episcopato di Langres, permette all'A. un breve esame di queste istituzioni territoriali, tutte, si vedrà, profondamente coinvolte nella nascita di Cîteaux. Egli entrò a quindici anni (quindi intorno al 1043/4) nel cenobio benedettino di St-Pierre de Celle (o Montierla-Celle), presso Troyes (p. 51), dove fu eletto priore grazie alle sue notevoli doti; da qui passò poi, in qualità di abate, nel monastero di St-Michel de Tonnerre, abbazia cluniacense nella diocesi di Langres. In seguito, attratti dalla notorietà del giovane abate, un gruppo di eremiti stanziati a Collan, privi di una disciplina regolare, chiese di essere guidato da Roberto, che in un primo momento si limitò ad inviare solo alcuni ammaestramenti. Tuttavia, a causa di dissensi interni a St-Michel, dovuti alla rigorosa disciplina imposta da Roberto, questi ritornò alla sua casa-madre di St-Pierre, per passare poi a capo del cenobio di St-Ayoulen-Provins, un priorato di St-Pierre, tra il 1071 e il 1072. Successivamente egli avrebbe fatto per la prima volta esperienza di una "comunità eremitica". Gli anacoreti di Collan, infatti, non datisi per vinti, inviarono due monaci al pontefice, evidentemente Gregorio VII, per chiedere che Roberto divenisse loro abate, come effettivamente avvenne. L'A. accetta questo passaggio, sebbene esso sia attestato unicamente dalla *Vita s. Roberti* e trovi degli appigli solo indiretti nel primo Cartulario di Molesme,

in cui furono copiati atti di donazioni riguardanti il territorio di *Colannus*, (p. 57). Comunque, Roberto decise di spostarsi in un luogo maggiormente consona e adatto ad accogliere una comunità più grande: nel 1075 fondò l'abbazia di Molesme, in diocesi di Langres. L'abate cercò di plasmare la sua fondazione in accordo con il suo desiderio di seguire *arctius et perfectius* la Regola benedettina, benché non si possa parlare di un «ritorno programmatico all'osservanza della *Regula*, quanto piuttosto un'aspirazione radicale alla povertà e all'isolamento, che era vivamente sentita anche nell'ambito di altre riforme monastiche dell'epoca» (p. 63): basti ricordare, tra gli altri, le grandi figure religiose di Bruno di Colonia, Roberto di Arbrissel, Stefano di Muret, Guglielmo da Vercelli e Giovanni da Matera.

Quindi, fin dai tempi di St-Michel, Roberto fu guidato da una tensione alla solitudine e alla semplicità che troverà piena realizzazione nella fondazione di Cîteaux. La sua fama attirerà le benevoli attenzioni degli episcopati di Troyes e di Langres e della feudalità, in particolare di Odone I, duca di Borgogna; tuttavia, l'innegabile successo della fondazione molismense stravolgerà la vita dell'abbazia e il principio iniziale da cui era nata, portando la comunità dei monaci dalla necessità di chiedere l'elemosina a possedere celle e priorati sparsi un po' ovunque nella Francia centro-orientale, formando una vera e propria congregazione molismense, simile nella struttura a quella cluniacense, benché tra le due istituzioni non esistesse un vero e proprio legame.

La ricerca della perfezione monastica da parte di Roberto non poteva dirsi soddisfatta: da ciò conseguirono ulteriori pas-

saggi. A Molesme, infatti, si crearono due correnti: una adeguatasi al nuovo corso meno rigoroso, l'altra – minoritaria – che bramava di tornare al semplice stile di vita originario. Il contrasto si risolse a favore dei primi. Roberto, quindi, si allontanò dalla comunità e, stando al racconto della *Vita*, trovò ospitalità nel monastero di Auz, mentre l'ala riformatrice rimase ancora per qualche tempo a Molesme, vivendo una situazione piuttosto critica (p. 73). Ciò comportò la partenza anche del priore Alberico e di Stefano Harding, segretario di Roberto, insieme con altri due monaci, che si ritirarono in una località chiamata *Vivicus*, episodio che l'A. approfondirà in un paragrafo successivo (cap. V.2).

Il *transitus* di Roberto non venne gradito nell'ambiente papale e Urbano II impose il suo ritorno a Molesme, il cui *terminus ante quem* è il gennaio 1094. D'altronde, venendo a mancare la sua figura, la fondazione monastica aveva perso il perno che la legava all'episcopato e alla feudalità, per cui essa stessa fece pressioni perché l'abate tornasse a guidarla.

L'aspirazione mai sopita di Roberto ad una vita più severa riemerse con l'elevazione in abbazia della cella molismense di Aulps, guidata da molti dei principi che si ritroveranno a Cîteaux. Secondo i massimi esperti del monachesimo cisterciense, essa costituì momento preliminare e fondamentale per la nascita del *Novum Monasterium* e la stessa Tomaino si sofferma sull'episodio, analizzando il ruolo esercitato dalle forze esterne al mondo molismense (gli episcopati e la feudalità), che comunque ritiene minoritario rispetto alle finalità spirituali dei monaci alpensi e soprattutto di Roberto. Altrettanto importante è la collocazione giuridica dell'abbazia di Aulps, in quan-

to, in base alle norme del diritto canonico vigenti, ogni cenobio di rango abbaziale era indipendente, escludendo quel rapporto madre-figlia che sarebbe stato tipico del monachesimo di Cîteaux.

Il capitolo quarto introduce il momento centrale della vita di Roberto: l'ulteriore allontanamento da Molesme e la fondazione del *Novum Monasterium*. L'esposizione di questo evento necessita di una disamina delle fonti e della «svolta storiografica» nel loro utilizzo (p. 87). Infatti l'A. si dedica alla ricostruzione della cronologia delle cosiddette fonti primitive cisterciensi, in particolare l'*Exordium Cistercii*, un testo molto breve sulle origini del cenobio, e l'*Exodium Parvum* che arricchisce la narrazione con otto inserti diplomatici, di cui sette appaiono solo in questo documento. Tale disamina diventa l'occasione per esporre tutte le interpretazioni dei maggiori studiosi a partire dal secolo scorso e il dibattito storiografico che ne è conseguito. Se ciò è sicuramente sintomo di desiderio di completezza ed esaustività, d'altro canto appesantisce il testo e ne rallenta la scorrevolezza, con il rischio di far perdere di vista l'opinione dell'A., la quale propende per un'originaria composizione alta dei nuclei delle due fonti, stratificatesi poi con aggiunte successive, riprendendo così, benché non *in toto*, le ultime *working hypothesis* esposte da Chrysogonus Waddell (cap. IV.2) e rivalutando, almeno per singoli aspetti, le tesi di Jean-A. Lefèvre, da altri ritenute invece ormai insostenibili (*Le origini cisterciensi. Documenti*, a cura di C. STERCAL - M. FIORONI, Milano 2004, pp. 16, 63).

Dopo questa corposa parentesi, l'A. prosegue la storia delle origini di Cîteaux, soffermandosi sulle istituzioni ecclesiastiche dell'XI secolo (p. 108) e, soprat-

tutto, sull'operato di Gregorio VII nel processo di centralizzazione della Sede Apostolica in ogni aspetto di vita della Chiesa, soprattutto in merito alle relazioni con i vescovi delle varie diocesi. Per rafforzare i legami e il controllo su di essi fu creata la figura del legato, prima temporaneo, poi permanente, vero e proprio vicario del pontefice. In maniera cursoria la Tomaino affronta anche il grande tema dell'immunità monastica, partendo ovviamente dal cenobio di Cluny, con il quale si confrontò il monachesimo cisterciense. Questo, almeno nei suoi intenti iniziali, si presentava in maniera «innovativa e per certi versi in contrasto con la tendenza accentratrice manifestatasi in tutti gli ambiti della riforma» (p. 113), ponendosi al di fuori della logica del mondo feudale, rifiutando benefici ecclesiastici e proprietà gravate da diritti signorili. Inoltre, in contrapposizione a Cluny, i Cisterciensi si posero immediatamente sotto la giurisdizione degli ordinari diocesani, promossero una congregazione composta da abbazie indipendenti legate tra di loro dal rapporto di filiazione e diedero vita all'istituto del Capitolo generale, probabilmente già in uso presso i Vallombrosani, ma che i Cisterciensi seppero elevare a organo di governo tale che, durante il Concilio lateranense IV, esso fu imposto a tutti gli Ordini monastici (canone XII). Tuttavia, nel corso del XII secolo l'Ordine venne sempre più adeguandosi alla prassi in uso, anche per conformarsi alla spinta normalizzatrice proveniente da Roma. Tornando alle vicende di Roberto, il partito riformatore di Molesme, con a capo l'abate, ormai definitivamente deciso ad allontanarsi dal monastero, nel 1098 si spostò nella diocesi di Châlon, in un'area con boschi e acquitrini messa

a disposizione da Rainardo, visconte di Beaune e feudatario del duca di Borgogna, denominata *Cistercium* e definita, riprendendo un passo del Deuteronomio, 32, 10 «locus horroris et vastae solitudinis»: luogo atto, quindi, ad accogliere una comunità desiderosa di allontanarsi il più possibile dal mondo. Il sorgere di Cîteaux induce l'A. a riflettere su due punti fondamentali connessi alla validità stessa della nuova esperienza monastica: la canonicità della fondazione e l'opinione creatasi attorno alla figura di Roberto, questioni che si collegano al profondo dibattito che si venne a creare tra Benedettini tradizionali e Cisterciensi, in merito a quale forma di vita claustrale fosse maggiormente aderente ai dettami della Regola benedettina. L'abbandono da parte dell'abate della propria comunità per fondarne un'altra del tutto indipendente, peraltro senza previa autorizzazione del presule della diocesi, costituirà un effettivo caso limite per il diritto canonico vigente. Cionondimeno, come afferma l'A., a causa della sovrapposizione di competenze tra episcopi e legati pontifici, «è difficile per gli storici stabilire con sicurezza i contorni della tormentata vicenda» (p. 125). Fondamentale, ancora, è la puntuale analisi delle fonti originarie: dalla narrazione piana dell'*Exordium Cistercii* emerge una prima garbata critica al monachesimo tradizionale di Molesme e la giustificazione dell'*instabilitas* di Roberto, che trasgredisce al voto solo per adempiere al suo desiderio di passare ad un *modus vivendi* più severo. L'*Exordium Parvum*, invece, con maggior intento polemico, attacca lo stile di vita praticato a Molesme. L'A., unendo le tesi del Lefèvre con quelle di Michel De Waha, dimostra come tutta l'esposizione dell'*Exordium Parvum* sia tesa a

screditare le posizioni dei Benedettini, roborando invece la canonicità della fondazione di Cîteaux e occultando procedure e passaggi dell'istituzione del nuovo monastero in contrasto con il diritto canonico in vigore. Grazie ai documenti riportati nei Cartulari di Cîteaux, agli *Exordia* e a una fonte posteriore, l'*Exordium Magnum* dell'abate cisterciense Corrado di Eberbach (databile tra 1190 e 1221), si può collocare l'arrivo dei monaci a Cistercium nella prima metà del 1098, mentre il soggiorno di Roberto nel *Novum Monasterium* si concluse già sul finire del 1099.

Particolarmente interessante è l'utilizzo nell'*Exordium Parvum* dell'ablativo *soluta levitate* (p. 152), inserito nel documento inviato dal legato apostolico Ugo di Die a Roberto, vescovo di Langres, circa le procedure canoniche del ritorno dell'abate nella suo cenobio. L'espressione è l'occasione perché l'A. possa introdurre il discorso sulla percezione della figura dell'abate tra gli stessi Cisterciensi, non sempre positiva, anzi, spesso del tutto negativa, e sul tema del *transitus*, attività condannata dalla *Regula* ma che, a partire dall'XI secolo, inizierà a trovare una sua forma di legittimità nel passaggio a *vitam arctiorem*.

La divergente narrazione tra le diverse fonti circa la successione di Alberico all'abbazia di Roberto a Cîteaux «manifesta ancora una volta il diverso intendimento che le ha generate» (p. 177). L'*Exordium Parvum* mostra una netta autonomia decisionale nell'elezione del nuovo abate, mentre la *Vita* dichiara che Alberico e persino il suo successore Stefano furono scelti dallo stesso Roberto. È possibile che tale impostazione derivi dalla volontà dell'anonimo compositore del testo agiografico – e dunque dell'am-

biente molismense del primo quarto del XIII secolo – di mostrare Cîteaux come un'originaria irradiazione da Molesme.

L'ultimo capitolo della prima parte del volume è dedicato all'attività di Roberto al suo ritorno a Molesme, che può riassumersi in tre direttive: incontri con la nobiltà feudale e con alti prelati (entrambi con lo scopo di ottenere privilegi e chiese), espansione territoriale e infine attività giuridica interna ed esterna ai monasteri molismensi (p. 197). L'A. si sofferma sulla già menzionata *Concordia Molismensis* e, riprendendo Louis J. Lekai, ne mette in rilievo i punti di contatto con la *Carta caritatis* cisterciense, la costituzione fondamentale dell'Ordine. Circa la mancanza di notizie certe su quanto accadde a Molesme tra il 1098-1099 e 1099-1101, l'A. redige un elenco di documenti tratti dal primo Cartulario dell'abbazia che potrebbero abbracciare questo arco di tempo (1098-1099), segnalando dove in essi sia citato il monastero e dove compaia il nome di Roberto. Ultima disquisizione della prima parte concerne il *transitus* estremo dell'abate, quello che nel 1111 lo condurrà alla tanto agognata vicinanza con Dio.

La seconda parte dell'opera, dedicata all'analisi della *Vita* di Roberto di Molesme, si apre con una premessa nella quale la Tomaino evidenzia le cautele necessarie quando si opera nel campo dei testi agiografici: solo considerando le specificità proprie di questa tipologia di fonti si può accedere alla massa di informazioni che possono fornire allo studioso. Sicché, relativamente alla *Vita* di Roberto: «Sarebbe riduttivo condurre un'analisi della *Vita* [...] che fosse finalizzata esclusivamente ad appurare la veridicità degli eventi in essa riportati [...] occorre tentare di comprendere fino in fondo lo

spirito e le finalità che la contraddistinguono invece come testo appartenente ad un'epoca, a un *milieu* (che accomuna autore e destinatario), secondo un filone di pensiero ed un genere letterario ben precisi» (p. 214).

Dopo un *excursus* sul processo di canonizzazione in base alle normative elaborate dalla Sede Apostolica, l'A. passa specificamente all'analisi della *Vita s. Roberti*, sulla base dell'edizione critica dello Spahr (*Das Leben des hl. Robert von Molesme. Eine Quellen zur Vorgeschichte von Cîteaux*), pubblicata nel 1944 e basata sul *Codex Divionensis* (Dijon, Bibliothèque Municipale, ms. 646 [386]), il codice più antico e meglio conservato. L'A. fornisce un breve elenco degli altri mss. contenenti la *Vita*, quindi passa ad analizzarne le diverse sezioni: un prologo diviso in due parti, una prima in cui è esposta la nozione di santità, di cui la persona di Roberto, ormai non più offuscata da sospetti, è ammantata, e una seconda dove l'autore si presenta quale monaco di Molesme, benché, secondo un consolidato *topos* agiografico, per dichiarata modestia, rifiuti di nominarsi. Vi è esplicitato anche il committente dell'opera, l'abate di Molesme, da identificarsi con Odone II. In base a questi dati cronologici lo Spahr ha individuato la composizione della *Vita* come momento propedeutico alla canonizzazione di Roberto. In merito alla diffusione dell'opera, l'A. deduce dalla *Narratio donni Cononis abbatis Morismundi* che essa fosse ancora sconosciuta agli abati cisterciensi a trent'anni dalla sua composizione (p. 231): un'opinione che, però, mi pare in parziale contraddizione con la circostanza che il progetto di richiedere la santificazione di Roberto partisse dal Capitolo generale di Cîteaux, e che, tra i

libelli che in quella sede si stabilì di inviare a Roma, molto probabilmente figurasse la *Vita* (p. 220). Inoltre, una delle basi di costruzione dell'opera, oltre alle tradizioni orali trasmesse a Molesme, potrebbero essere stati gli stessi racconti dei Cisterciensi, dato che gli abati di Cîteaux tra 1198 e 1208 furono incaricati dal pontefice di visitare l'abbazia benedettina (p. 242).

Lo schema compositivo dell'opera vede seguire al prologo ventiquattro capitoli, di cui i capp. XI-XIII dedicati alla vicenda di Cîteaux e i capp. XIV-XVI, insieme agli ultimi sei, ai miracoli *post-mortem* dell'abate.

Indispensabile per l'analisi di un testo agiografico, chiarisce l'A., è la ricerca dei caratteri propri del genere, i quali manifestano una mentalità e un ampio spettro di riferimenti culturali, più che palesare un'evidenza storica. Tra i *tòpoi* si possono segnalare le origini nobili dell'abate e la conversione miracolosa di cavalieri dagli intenti fraticidi, per la quale l'A. ha riscontrato un possibile episodio analogo nella *Vita* di s. Guglielmo da Volpiano (p. 239). Circa la fondazione di Cîteaux, il testo agiografico si discosta dalle fonti storiche, in quanto l'Anonimo l'attribuisce ai quattro monaci che si erano allontanati da Molesme per *Vivicus*, a cui solo in seguito si sarebbe unito Roberto. Come giustamente nota l'A., la *Vita*, che insiste fortemente sul rispetto della Regola, presenta l'abate molismense come un campione del cenobitismo benedettino, forse per venire incontro alle preoccupazioni della Sede Apostolica in merito alle pericolose derive che potevano scaturire dall'eremitismo (p. 239).

Riprendendo ancora lo Spahr, l'A. mostra i numerosi punti di contatto tra la *Vita*

s. *Roberti* e la *Vita* di s. Benedetto, contenuta nei *Dialogi* di Gregorio Magno, modello di riferimento imprescindibile per la santità benedettina (cap. II.3). L'A. preferisce scindere l'interessante indagine sui paralleli tra *Vita s. Roberti* e *Vita s. Benedicti*, riprendendola nel successivo capitolo quinto, dove approfondisce il tema del passaggio dalla contemplazione alla vita attiva, che in entrambe le opere è simboleggiato dalla metafora evangelica della lucerna posta sotto il moggio (Mt., 5, 15-16), e i prodigi luminosi verificatisi al momento dell'estremo *transitus* dei due abati.

Il terzo capitolo si apre con un altro *excursus* dell'A., preliminare a una migliore analisi dell'argomento centrale della sua esposizione: l'evoluzione della concezione dello stato monastico tra XI e XII secolo, in particolare in relazione alle novità seguite all'azione di Gregorio VII. Il secolo XI è notoriamente tra i più ricchi di movimenti religiosi, spesso con base laicale, caratterizzati da istanze pauperistiche ed evangeliche, che in parte saranno assorbite nel corso del XIII secolo dagli Ordini mendicanti. Riprendendo le riflessioni di Claudio Leonardi, la Tomaino espone come in questo periodo, in ragione del confronto con l'Impero (azione esterna) e all'accentramento del potere ecclesiale nella figura papale (azione interna), la missione apostolica assuma sempre maggiore importanza, anche nel monachesimo. In questa temperie, la figura del laico muta per la volontà dei pontefici riformatori di contenere e istituzionalizzare il favore popolare, distraendolo dai movimenti pauperistico-evangelici, spesso in bilico tra ortodossia ed eterodossia, onde farne ulteriore strumento della *Libertas ecclesiae*. Perciò tra XI e XII secolo nell'ide-

ale di perfezione cristiana, accanto al modello monastico, si pone lo stato sacerdotale che è per sua natura maggiormente coinvolto nel mondo. Ciò ebbe come naturale conseguenza il sempre maggior accesso allo stato sacerdotale da parte dei monaci, laddove monachesimo e sacerdozio erano stati considerati fino ad allora correlati ma distinti, tant'è vero che la tendenza all'assunzione della *cura animarum*, da parte dei monaci, venne contrastata dai pontefici e dalle norme del Concilio lateranense I del 1123 (cap. III, 1-2). Compito originario del monachesimo era infatti la contemplazione, arricchitasi poi tramite Gregorio Magno della missionarietà. Tuttavia il dato storico e il dato agiografico divergono profondamente dall'assunto teologico: «la vita contemplativa, missionaria e pastorale e la funzione istituzionale appaiono in realtà unite in maniera complessa e inscindibile» (p. 254). L'A. è del parere che i testi agiografici non riflettano affatto questi cambiamenti, ma restino incentrati sulla santità della figura del monaco, dell'abate o tutt'al più del vescovo-monaco, accettando poi la proposta di Étienne Delaruelle e di Yves Congar di suddividere «la storia della Chiesa attraverso lo spartiacque dei secoli XI-XII, nelle due fasi pre-eucaristica (altomedievale) ed eucaristica (bassomedievale), ovvero monastica e clericale» (p. 257). In questa speculazione si inserisce Roberto di Molesme, che dalla lettura della *Vita* emerge fondamentalmente come un pastore, un esponente tipico del monachesimo riformato ma con forti caratteristiche del monachesimo pre-gregoriano, come attestano il suo rigore ascetico, la ricerca della povertà e della solitudine nel *desertum*. Pertanto, l'A. ravvisa una prima parte della vita dell'abate, imperniata intorno

alla fondazione e allo sviluppo di Molesme, con preponderante influenza della concezione monastica pre-gregoriana, e una seconda parte, incentrata sulla fondazione di Cîteaux, di stampo più nettamente gregoriano (p. 259). Nell'alternativa tra i due poli caratterizzanti il monachesimo occidentale, ovvero l'allontanamento nel deserto e l'azione missionaria nel mondo, si riverbera la coppia oppositiva vita contemplativa - vita attiva, incarnate nelle figure bibliche di Rachele e Lia (le mogli di Giacobbe), che segnano profondamente la *Vita* di Roberto, ma non in maniera definitiva: egli passerà con disinvoltura dall'una all'altra tutte le volte che lo riterrà necessario, ovvero quando la vita nel cenobio gli sembrerà snaturarsi (p. 265).

L'analisi della Tomaino si sofferma anche sul rapporto tra Roberto e la *Regula*, interpretata nel monachesimo nuovo come elemento fondante per il necessario "ritorno alle origini" dell'osservanza benedettina, e sulla concezione trascendentale di Dio come affiora dalle pagine della *Vita*. Quindi, l'A. esamina le virtù sante di Roberto, così come emergono dai diversi episodi narrati dall'agiografo. Il quadro che se ne desume è quello classico del monaco che si ritira dal mondo, ma che con il suo esempio opera un'azione di conversione nei confronti del mondo stesso, avvicinandosi così alla figura dell'abate-pastore di Gregorio Magno ed esprimendo «una spiritualità tra due epoche» (p. 276). Da segnalarsi, sempre in merito alle virtù di Roberto, quanto l'A. ha reperito in un documento del primo Cartulario di Molesme, in cui l'abate è definito «moribus ornato, conversatione vite probato, fulgore virtutum illuminato, humilitate, patencia, justicia, fortitudine, temperantia, prudentia decorato» (*Car-*

tulaires de l'abbaye de Molesme, II, n. 189). Si tratta di una serie di attributi che disegnano il ritratto di un santo, rilevanti soprattutto perché si trovano elencati in un atto notarile, che non ha quindi gli intenti celebrativi propri del testo agiografico. Inoltre, dato che il documento risale al 1105, quando Roberto era ancora in vita, è palese come la fama di *vir sanctus* lo accompagnasse molto prima del processo di canonizzazione che lo investirà nel XIII secolo.

Brevi considerazioni sono poi dedicate al fenomeno eremitico, profondamente intrecciato, stando alla *Vita*, alle fondazioni di Molesme e di Cîteaux, e rifiutato nella sua forma "pura" da Roberto che optò invece per un tipo di anacoresi "comunitaria", che coniugava in maniera armonica componenti dall'eremitismo con la forma di vita cenobitica: invertendo gli stadi stabiliti nella Regola, l'esperienza di totale solitudine è considerata solo il primo passo sulla strada della perfezione (p. 278). L'ultimo capitolo del volume si concentra sui miracoli *post-mortem* di Roberto che vengono elencati in base alle fonti da cui sono tratti: la *Vita*, il *Processus Canonizationis* e la *Causa quare per Christum aut eius servum beatum Robertum et alios sanctos nonnumquam miracula fiunt*, uno scritto collocato dallo Spahr al termine della *Vita*, dato che ne costituisce una sorta di continuazione e che contiene i miracoli del *Processus* assenti nell'opera agiografica. Da una visione complessiva si desume come gran parte dei prodigi siano inerenti alle guarigioni, spesso connessi con il tema della luce e riguardino per lo più donne e bambini. Di grande interesse è anche l'importanza della devozione mariana che tanto rilievo ebbe nelle dediche di Roberto (che stando alla *Vita* era con-

sacrato alla Vergine già da quando era nel ventre di sua madre) e nella spiritualità cisterciense.

Le conclusioni dell’A. riprendono le fila dei maggiori temi trattati nel volume: la complessità di stratificazioni delle fonti primitive cisterciensi, la conflittualità tra Molismensi e Cisterciensi, oltre alla diatriba tra Benedettini tradizionali e monaci bianchi, che coinvolse la figura di Roberto, sulla quale aleggiava la non lieve accusa di *levitas* e di non rispetto delle norme canoniche nella fondazione dell’abbazia di Cîteaux, fino a quando, nel 1222, si arrivò alla definitiva sanzione della santità di Roberto, dopo il processo di canonizzazione. Il tutto integrandolo alle principali tematiche religiose ed ecclesiologiche dei secoli XI-XII.

La biografia di Roberto è quindi divisibile in tre fasi: una che va dalla fondazione di Molesme a quella di Cîteaux (1075-1098) che si caratterizza per una spiritualità pre-gregoriana incentrata su asceti, povertà e solitudine; una seconda relativa al brevissimo periodo cisterciense interrotto nel 1099 per volontà papale, contraddistinto da una missionarietà consona all’azione di Gregorio VII, e infine la terza ed ultima fase, di nuovo a Molesme (1099-1111), testimoniata da diversi atti copiati nei cartulari dell’abbazia che vedono Roberto impegnato in diverse attività economico-giuridiche, così da attirare gli interessi dell’aristocrazia. Da quanto analizzato, la personalità dell’abate molismense si pone peren-

nemente in bilico tra novità e tradizione, in tensione tra ansia di riforma e un rinnovamento che guarda alla purezza del passato; un personaggio per il quale si adatta ottimamente la definizione che ne diede Laurent: un *novateur prudent* (p. 82). Tutto ciò emerge con forza dal volume della Tomaino, che ha il pregio di indagare una delle figure più particolari del secolo XI, sia perché Roberto riassume in sé inquietudini e speranze della spiritualità di questo secolo, sia perché con la fondazione di Cîteaux ha dato vita, probabilmente andando oltre alle sue reali intenzioni, ad un movimento che presto sarebbe diventato l’Ordine che avrebbe fatto da guida per le altre esperienze del monachesimo riformato del XII secolo.

Talvolta, però, la lettura del volume può risultare difficoltosa per le numerose digressioni dell’A. che, se hanno il merito di approfondire le varie tematiche proposte via via dalla studiosa, ne rendono in alcuni passaggi dispersiva la narrazione e distolgono il lettore dal discorso principale.

Una menzione merita, infine, anche l’ampia bibliografia a termine del volume, utilissima non solo per chi abbia voglia di approfondire lo studio su Roberto o sugli esordi cisterciensi ma anche su tutto il complesso panorama delle istituzioni religiose e della spiritualità dei secoli XI-XII.

MARIO LOFFREDO

FRANCO CARDINI, *Il califfato e l'Europa. Dalle crociate all'ISIS: mille anni di paci e guerre, scambi, alleanze e massacri*, UTET, Torino, 2016, pp. 256. ISBN 9788851133993.

I recenti attentati terroristici di matrice islamica hanno riportato in auge nelle cronache giornalistiche la retorica dello scontro di civiltà. L'espressione, che i cronisti di oggi usano in riferimento alla presunta guerra in corso tra fedeli musulmani da una parte e cittadini degli stati europei e americani dall'altra, venne utilizzata dal politologo americano Samuel P. Huntington per descrivere la situazione geopolitica globale originatasi dopo la caduta del muro di Berlino, caratterizzata, a suo dire, non più dall'antagonismo tra stati liberali e stati comunisti ma dalla coesistenza potenzialmente conflittuale di sei diverse civiltà (S.P. HUNTINGTON, *The clash of civilizations?*, in «Foreign Affairs», 72, 3 [1993], pp. 22-23). Per civiltà era da intendersi, nell'articolo di Huntington, un gruppo di persone accomunate dalla stessa lingua, storia, religione, tradizioni e istituzioni, e che sono inoltre consapevoli della loro diversità rispetto ad altri gruppi (*ibid.*, p. 24). La civiltà occidentale veniva a essere connotata dall'individualismo, il liberalismo, il costituzionalismo, i diritti umani, la democrazia, il libero mercato e la separazione tra potere religioso e potere laico (*ibid.*, p. 40). Delle altre civiltà, invece, veniva indicata la sola collocazione geografica (nel caso della civiltà islamica, Medioriente, Maghreb e grandi stati musulmani dell'Asia, *ibid.*, p. 24), mentre dei valori che le caratterizzereb-

bero si rimarcava solo la loro diversità da quelli occidentali. L'idea che tale diversità conduca inevitabilmente allo scontro armato non figurava tra quelle esposte da Huntington, come assente è l'idea di un ruolo privilegiato della civiltà islamica tra i nemici dell'Occidente (l'articolo di Huntington parlava genericamente della possibilità che ogni civiltà possa scontrarsi con tutte le altre).

Gli eventi bellici e politici che hanno occupato i primi sedici anni del Terzo Millennio, tuttavia, sembrano autorizzare un'estremizzazione delle tesi di Huntington, e hanno anzi originato alcune variazioni sul tema dello scontro di civiltà. L'intervento americano nell'Afghanistan dei talebani e del burqa integrale ha posto il problema della capacità della morale islamica di tutelare i diritti delle donne. L'abbattimento del regime di Saddam Hussein e il fallito tentativo di instaurare una democrazia in Iraq nel 2003, invece, hanno originato il dibattito sulla compatibilità della religione musulmana con i valori democratici. Gli attentati di Parigi del 2016, infine, hanno generato il ben più radicale interrogativo riguardante la possibilità stessa di una convivenza, entro i confini europei, di cittadini di fede islamica e cittadini non islamici.

Il califfato e l'Europa interviene su queste questioni con il piglio, a un tempo, del libro di storia e del pamphlet. Nella *Premessa in forma controversistica* (pp.

7-14) Cardini annuncia di voler contribuire al dibattito sullo scontro di civiltà con i mezzi che gli sono propri, cioè raccontando, da storico, l'evolversi e il dispiegarsi delle relazioni tra Europa e mondo islamico. L'obiettivo è quello di offrire un quadro sfumato e sfaccettato del mondo islamico, che faccia da antidoto alle generalizzazioni e alle ipersemplicizzazioni degli islamofobi.

In questo senso, il primo capitolo (pp. 15-28) è estremamente illuminante. Citando casi ed episodi circostanziati, Cardini depura la storia dell'espansione araba del VII-X secolo da due pertinaci luoghi comuni: quello della religione come movente principale delle campagne arabe e quello della presunta consapevolezza dell'Occidente di essere una compagine compatta e unita dalle proprie radici cristiane, vocata al conflitto perenne con l'invasore islamico.

Rispetto alla prima idea, Cardini ricorda che, per i musulmani, il *Jihad* e il proselitismo in generale sono destinati ai soli politeisti. Coerentemente con questi principi, le popolazioni di religione Cristiana, ebraica e zoroastriana, considerate dal Corano seguaci di una delle quattro Religioni del libro, vennero sempre tutelate dalle autorità politiche islamiche. Secondo la lettura dell'autore (ma si veda anche M. CAMPANINI, *Islam e politica*, Bologna 2014, p. 47) fu proprio il contrasto tra questo tipo di trattamento e le persecuzioni che gli imperatori bizantini riservavano agli eretici cristiani (ariani, nestoriani, monofisiti), a favorire la rapida invasione del Nordafrica nei secoli successivi alla predicazione di Maometto: le popolazioni locali, infatti, accoglievano gli invasori come liberatori.

Per quel che riguarda il secondo dei due luoghi comuni citati, Cardini ricorda le

alleanze che i capi arabi della penisola iberica arrivarono a stringere con i feudatari Franchi loro confinanti allo scopo di combattere altri capi islamici, cui faceva da contraltare l'analogo comportamento dei feudatari cristiani al di qua e al di qua dei Pirenei. Nel contesto di questa ricostruzione, la battaglia di Poitiers viene ridotta a mera scaramuccia di confine, e l'idea che la città francese abbia fatto da argine ultimo dell'avanzata musulmana viene smentita dalla narrazione delle scorribande arabe di poco successive in Provenza e Borgogna (ben al di là, quindi, dei Pirenei). Una narrazione analoga, ma più particolareggiata, si legge in un altro volume dello Studioso (*Europa e Islam. Storia di un malinteso*, Roma 2007), dove l'interpretazione appena riportata è supportata da un riferimento alle fonti dell'epoca che, significativamente, quasi tacciono sulla battaglia di Poitiers. Come spiega Cardini, solo tre secoli dopo, secondo uno schema esaltatorio funzionale alla legittimazione della monarchia francese come monarchia sacra che è anche alla base della trasformazione dei baschi in mori nella *Chanson de Roland*, verrà data all'episodio un'interpretazione religiosa (*ibid.*, pp. 20-23). Le stesse fonti, inoltre, si riferiscono agli arabi con il nome di agariti o ismailiti, e anche questo testimonia della scarsa importanza assegnata alla religione da chi assistette a quello scontro e agli altri di cui si è detto. Agar, infatti, era la schiava da cui Abramo, ormai convintosi della sterilità della moglie Sarah, ebbe Ismaele; riferirsi agli arabi come agariti o ismailiti significa allora individuare nella sola provenienza mediorientale del nemico ciò che lo rende altro rispetto al proprio popolo, e ignorare o trascurare, invece, l'appartenenza di quello stesso

nemico a un'altra religione (peculiarità che è invece evidenziata da termini come 'infedele' o 'eretico', attestati però nelle fonti solo a ridosso della Prima Crociata, *ibid.*, p. 55).

Leggere quegli scontri come episodi di un generale clima di guerra perenne tipico dell'epoca e non nell'ottica di una inevitabile guerra tra due civiltà naturalmente nemiche restituisce alla vista la lunga storia delle interazioni culturali e commerciali che si alternavano a quelle guerre, che rischiano di essere ridotte altrimenti, a mero inciampo o cedimento nella lotta all'infedele. Una trattazione dettagliata di questi rapporti commerciali e culturali tra Europa e mondo islamico nello scenario mediterraneo è stata offerta dallo stesso Cardini nel volume *Incontri (e scontri) mediterranei. Il Mediterraneo come spazio di contatto tra culture e religioni diverse*, Roma 2014.

La ricostruzione degli scontri tra Europa e Islam che vanno dalla Prima crociata all'assedio di Vienna, che occupa i capitoli 2 (pp. 29-48) e 3 (pp. 49-66), segue lo stesso intento demistificatore. Per quel che riguarda le crociate medievali, non viene negato o minimizzato il sentimento religioso delle masse che si diressero in Terrasanta, né questo sentimento viene ricondotto a motivazioni meramente economiche o strategiche secondo uno schema storico-materialistico. Piuttosto, queste e altre motivazioni vengono giustapposte e affiancate ai moventi religiosi, fino a creare un quadro articolato all'interno del quale la volontà di annientare l'infedele perde peso specifico e quindi i caratteri della causa determinante. Se la differenza religiosa non fu, da sola, condizione sufficiente dello scontro armato, sembra in altri termini voler sostenere Cardini, allora non era necessario

né inevitabile che musulmani e cristiani arrivassero allo scontro armato.

Funzionalmente a questa strategia argomentativa (mai esplicita nel testo di Cardini), la narrazione degli eventi della Prima Crociata viene collocata subito dopo quella di altri brevi conflitti regionali che videro protagonisti musulmani ed europei su fronti contrapposti. Per esempio, lo scontro a tre tra il Sacro Romano Impero, i Bizantini e gli emiri siciliani combattuto a più riprese e con alleanze variabili tra il 934 e il 982 per il possesso delle città del Sud Italia, oppure la lotta per il predominio del Mediterraneo Occidentale tra Pisani, Genovesi ed Emiro delle Baleari (1005-1016). Questi scontri, privi dell'aura della Guerra Santa e più chiaramente animati da intenti economici, rendono più credibile, per la loro prossimità cronologica al 1096, l'interpretazione di cui poco sopra.

Quello delle crociate medievali è peraltro un tema su cui Cardini è già intervenuto più volte in studi ormai classici (si veda per esempio F. CARDINI, *Le crociate. Tra il mito e la storia*, Roma 1971). In quell'opera viene tracciata una connessione diretta tra la spedizione del 1096 e l'usanza, registrata in ambito ecclesiastico sin dal secolo precedente, di proclamare le cosiddette paci e tregue 'di Dio'. Indire la 'pace di Dio' significava dichiarare intoccabili o inviolabili alcune persone, oggetti e luoghi sotto la pena di sanzioni spirituali; le 'tregue di Dio' erano invece periodi durante i quali venivano considerate inammissibili, e punibili con sanzioni fisiche, guerre e duelli. Le sanzioni fisiche, in quest'ultimo caso, venivano inflitte da gruppi armati di varia estrazione sociale che si riunivano allo scopo e che erano note con il nome di Leghe sante (*ibid.*, pp.

21-23). Come sottolinea Cardini, queste usanze testimoniano del tentativo della Chiesa del X-XI secolo (di un periodo, quindi, anteriore al concilio di Clermont) di sacralizzare o almeno regolamentare la guerra (*ibid.*, p. 23) e dovrebbero indirizzare, nella visione di Cardini, l'attenzione dello storico sull'utilizzo che i vescovi di Roma intendevano fare delle Crociate distogliendola dal carattere di queste ultime di guerra interconfessionale. Il tentativo papale di intervenire nella vita militare è infatti, per Cardini, originato dalle ambizioni universalistiche della Chiesa del tempo, che infatti aveva da poco affidato le sue insegne ai condottieri normanni affinché le inastassero mentre conquistavano la Sicilia e l'Inghilterra e ai Pisani che prendevano al-Mahdiah nel 1087 (*ibid.*, p. 26). A sostegno di questa linea interpretativa, Cardini fa presente che il Concilio di Clermont, oltre a essere quello che bandiva la Prima Crociata, era anche quello che, contestualmente, trasformava le due usanze appena citate da locali a valide per tutta la Cristianità (*ibid.*, p. 35).

Per quel che riguarda la battaglia di Lepanto, altro elemento ricorrente nella retorica dello scontro di civiltà, Cardini ammette che essa segnò, effettivamente, il momento in cui l'Occidente fece fronte comune contro il nemico Turco, ritenuto culturalmente 'altro'; ma, e questo è fondamentale come prova a supporto del suo discorso, il nemico era in quel momento l'impero ottomano in quanto compagine politica, e non in quanto infedele. Tanto è vero che Carlo V, in lotta con i turchi già da prima, arrivò ad allearsi con l'emirato di Tunisi, abbattuto in seguito proprio dagli ottomani. Di nuovo, non si tratta qui di smentire ciò che è incontrovertibilmente attestabile dalle fonti, e cioè

che quella battaglia venne combattuta da veneziani, spagnoli, genovesi e truppe papali nel nome del cristianesimo; si tratta piuttosto di constatare che quell'impe- to religioso, proprio perché seppe scendere a compromessi con i musulmani poco prima e poco dopo Lepanto (ci si riferisce al già citato accordo con l'emiro di Tunisi e al trattato stipulato dai veneziani nel 1573, con gli stessi Turchi), fu forse meno determinante per lo scoppio della guerra di quanto l'opinione popolare voglia credere. In altre trattazioni più tecniche sull'argomento, peraltro, Cardini sminuisce l'effettiva portata strategica dell'evento, ricordando che Cipro, colonia veneziana conquistata dagli ottomani nel 1570, rimase poi stabilmente un dominio del sultano, e che l'Europa rimase ancora per quasi un secolo, sotto la costante minaccia turca (CARDINI, *Europa e Islam* cit., pp. 244-245).

Nel quinto capitolo (pp. 109-122) viene contestata l'equazione tra cristianità e modernità, e la conseguente lettura dello 'scontro di civiltà' nei termini di una cristianità civilizzatrice opposta a un islam incivile, da educare alla cultura dei diritti umani. In deroga allo stile eminentemente divulgativo del libro, Cardini si affida alla citazione testuale delle fonti documentarie e mostra la genesi dei valori della modernità a partire dal processo di laicizzazione delle società europee del XVII secolo, processo accompagnato, nella retorica dell'Illuminismo francese, da un'aperta critica alla religione cristiana (identificata con le Crociate, l'Inquisizione e l'intolleranza). Come l'Autore afferma altrove, il Cristianesimo è quindi tanto distante dalla Modernità quanto lo è dall'Islam (*L'Islam è una minaccia. Falso!*, Roma-Bari 2016, pp. 90-91). Cardini ha in passato riconosciuto, è vero, che

le aggressioni musulmane hanno contribuito a forgiare la coscienza europea sulla base del suo venire drammaticamente a contatto con qualcosa di così radicalmente altro (CARDINI, *Europa e Islam* cit., p. 11); si può anche convenire con Campanini sul fatto che l'Islam non sia solo una religione (nel senso che questa limitazione ha per un cittadino occidentale) ma una più ampia visione del mondo che aspira ad assorbire tutti gli aspetti di una determinata civiltà, quindi anche i rapporti sociali e politici (CAMPANINI, *Islam e politica* cit., p. 27); la possibilità di identificare società arabe e comunità islamica e l'irriducibile alterità di Islam e Cristianesimo non implicano, tuttavia, l'identità di Europa e Cristianità.

Secondo Cardini, quest'ultima idea è un'invenzione del XIX secolo imperialista, positivista e Restaurato. Le potenze coloniali, infatti, da una parte chiamarono a pretesto delle loro conquiste la missione civilizzatrice nei confronti dei popoli africani e asiatici (tema tipicamente positivista), e, dall'altra, rinverdivano, in occasione delle campagne imperialiste, la retorica delle crociate in consonanza con lo spirito bigotto della Restaurazione.

Al successo di questa operazione culturale in area mediorientale – cioè tra quelle popolazioni che subirono l'imperialismo europeo – si deve l'assimilazione, nella propaganda dell'ISIS e di altre formazioni terroristiche, di americani e alleati da una parte e 'crociati' dall'altra. Secondo questa ricostruzione, quindi, al di là delle intenzioni dichiarate è l'Occidente, e non il Cristianesimo, a essere il reale bersaglio del terrorismo islamico.

Lo Studioso rigetta anche nel citato volume *L'Islam è una minaccia. Falso!* l'interpretazione religiosa degli attacchi

all'Occidente nel nome dell'Islam. Qui, però (ma le due tesi, a ben vedere, sono compatibili e anzi complementari), questi attacchi vengono descritti nei termini di una sfida lanciata dal Sud del mondo (le cui popolazioni sono a maggioranza musulmana) alla élite neocolonialista che ha causato la sperequazione economica globale.

Dopo aver rimarcato il confine tra Occidente e Cristianità, Cardini argomenta a favore della capacità del mondo islamico di far propri i valori occidentali attraverso il racconto, nei capitoli 6 (pp. 123-158) e 7 (pp. 159-182), della decadenza dell'Impero Ottomano e della nascita della Repubblica turca dalle sue ceneri.

Il primo dei due capitoli si apre con il racconto dei rapporti tra Selim III e Napoleone, considerati da Cardini causa determinante della penetrazione delle idee nazionalistiche in Turchia (l'Impero Ottomano, quindi, avrebbe conosciuto l'idea di nazione allo stesso modo di tutti gli altri paesi europei in qualche modo coinvolti dalle guerre napoleoniche). Nel prosieguo del capitolo vengono ricordate le misure varate dai sultani ottomani nel corso del XIX secolo considerate da Cardini alla base della occidentalizzazione della futura repubblica di Turchia: l'editto di Gülhane del 1839 che razionalizzò la macchina burocratica e le riforme del codice penale del 1858 e del 1876 che ridimensionarono il peso della *Shari'a*. Il capitolo successivo utilizza poi la narrazione del ruolo dell'Impero Ottomano nella Grande Guerra come occasione per dimostrare l'efficacia di quelle misure ai fini del processo di occidentalizzazione dell'area. In quelle pagine i Giovani Turchi vengono infatti mostrati alle prese con aspirazioni nazionalistiche, tentativi di laicizzazione del governo e prassi po-

litiche accentratrici sulla base del modello tedesco (il modello politico occidentale con cui erano venuti più strettamente a contatto), vale a dire con tutto ciò che potremmo oggi definire occidentale (eccezion fatta, ovviamente, per l'autoritarismo alla tedesca).

Prendendo le mosse dalla disfatta ottomana, i capitoli 8 (pp. 183-212) e 9 (pp. 213-228) indagano le origini del sentimento anti-occidentale dei gruppi terroristici islamici. Dopo aver mostrato che Islam e Europa cristiana non sono nemici naturali né irriducibili (al di là, ovviamente, della retorica dispiegata dai due contendenti in determinati periodi storici), dopo aver segnato la distanza tra Occidente e cristianità raccontando contestualmente la genesi della retorica che li vorrebbe coestensivi e dopo, da ultimo, mostrato che Islam e Occidente sono già stati, in passato, conciliabili, a Cardini non resta che confutare la tesi che vuole il terrorismo islamico animato dalla naturale aggressività della religione musulmana, e quindi inevitabilmente votato alla guerra contro l'Occidente esecrato ora perché laico (e quindi, nella prospettiva islamistica, ateo) ora perché cristiano. La strategia argomentativa, ancora una volta, è quella di lasciar parlare la storia.

Nell'ottavo capitolo viene ricostruita la storia del doppio 'tradimento' di Regno Unito e Francia ai danni delle popolazioni arabe mediorientali consumato tra il 1914 e il 1948. Come è noto, nel 1915 le due potenze promisero alle popolazioni della penisola araba e del Medio Oriente la costruzione di uno stato panarabo autonomo in cambio della loro ribellione all'Impero Ottomano del quale erano suddite e contro cui le potenze dell'Intesa stavano allora combattendo. È impor-

tante sottolineare, a sostegno delle tesi di Cardini, che la risposta positiva a questo appello arrivò poco dopo la chiamata del sultano ottomano alla guerra santa contro gli aggressori russi, inglesi e francesi (per una trascrizione – tradotta in italiano – del testo del proclama si veda CAMPANINI, *Islam e politica* cit., pp. 189-190). Le popolazioni arabe cui quell'appello era rivolto, nella misura in cui il nazionalismo panarabo riuscì a convincerle a prendere le armi contro i turchi, loro correligionari, si mostrarono quindi più occidentali che islamiche. Come è noto, quello stesso nazionalismo che aveva convinto gli arabi a ribellarsi al sultano ottomano catalizzò, alla fine del conflitto, l'odio verso le potenze colonialiste, colpevoli, con l'accordo Sykes-Picot dell'anno successivo, di aver trasformato la base territoriale di quell'abbozzo di stato in una serie di entità politiche fantoccio assoggettate a Francia e Gran Bretagna.

È ancora il nazionalismo arabo – e non la religione islamica – a opporre i palestinesi agli israeliani e alle potenze vincitrici della Seconda Guerra Mondiale, che dai tavoli dell'ONU crearono lo Stato di Israele nel 1947. Proprio nel momento in cui, finito il mandato di Francia e Gran Bretagna sulla regione, gli stati arabi mediorientali poterono aspirare alla piena autonomia nel segno dell'omogeneità culturale (mito, questo, tipico dell'Europa Romantica), infatti, l'Occidente innestava in Palestina uno stato che legava la concessione della cittadinanza alla professione della religione ebraica, e che quindi, di fatto, sovrappopolava la regione di individui provenienti da altre parti del mondo a scapito delle popolazioni arabe autoctone. Almeno per quel che riguarda le popolazioni mediorienta-

li, dunque, la genesi dell'odio per l'Occidente può essere spiegato anche senza ricorrere allo scontro tra religione islamica e cultura occidentale (presunta) cristiana. Solo dopo il 1967 la retorica anti-occidentale e anti-israeliana delle popolazioni mediorientali inizia a far proprio il richiamo all'Islam. Dopo la dura sconfitta inflitta da Israele agli stati mediorientali nella Guerra dei sei giorni, infatti, il mondo arabo iniziò a stringersi attorno alla fede islamica in quanto unico elemento capace di contraddistinguere e al contempo aggregare tutti i nemici di Israele, che dal canto suo si presentava agli stati della regione come una compagine formatasi coagulando attorno alla religione ebraica individui provenienti da tutte le parti del mondo.

Con una ipersemplicificazione che non teneva conto dell'alto numero di musulmani naturalizzati negli stati europei, anche l'Occidente venne a essere dipinto come un'entità culturalmente omogenea caratterizzata da una religione diversa da quella islamica – il Cristianesimo –, di modo che la propaganda anti israeliana poté essere usata, con i dovuti adattamenti, anche contro Europa e Stati Uniti. Per chi ignora questa lunga storia dei rapporti tra Occidente e area mediorientale, spiega Cardini nell'*Epilogo in forma di*

replica (pp. 229-243), è facile commettere un errore eguale e contrario, cioè pensare, con una ipersemplicificazione che ignora l'esistenza di cittadini e stati interi contemporaneamente musulmani e laici (o occidentalizzati), che tutto ciò che non è europeo, occidentale o cristiano sia automaticamente antidemocratico, contrario ai diritti individuali e lesivo della libertà di opinione. La taccia di islamofilia e di buonismo che colpisce chiunque non si allinei alla retorica dello scontro di civiltà e la paura di sentirsi assediati da un nemico interno sono i principali ostacoli alla serena analisi dei fatti narrati da Cardini.

Il califfato e l'Europa è un utile antidoto contro ogni analisi sbrigativa del fenomeno terroristico, un contributo serio, competente e ponderato al dibattito sullo scontro di civiltà, lontano dalla retorica dei mass media e articolato con la calma tipica dello studioso. Non sarebbe corretto, però, pensarlo solo come uno scritto di occasione: il testo di Cardini è infatti anche un validissimo libro di storia dell'Islam che ha il merito di attirare l'attenzione su alcuni eventi della storia della cultura solitamente sottaciuti da altri manuali.

MARCO LOMONACO

ERICA MORLACCHETTI, *L'abbazia benedettina delle isole Tremiti e i suoi documenti dall'XI al XIII secolo*, Cerro al Volturmo (IS) 2015, pp. 368. ISBN 9788896092194.

Nella storia del Mezzogiorno medievale le comunità monastiche svolsero un ruolo di primissimo piano, non soltanto perché luoghi di vita religiosa e centri di cultura ma anche, e soprattutto, in relazione alla posizione economica e sociale che occuparono all'interno del territorio in cui si trovarono ad agire. La centralità di queste realtà nelle dinamiche meridionali, pertanto, ha portato in special modo negli ultimi decenni gli studiosi ad interessarsi a singoli casi di studio, così da restituire al pubblico degli specialisti monografie coerenti e aggiornate che analizzassero, partendo dai fondi documentari presenti, la vita di queste istituzioni e le connettessero con le trame della cosiddetta *storia generale*.

Il lavoro di Erica Morlacchetti si pone nel solco di questa esigenza scientifica e presenta le vicende storiche dell'abbazia benedettina delle isole Tremiti, un esempio senza paragoni di comunità monastica sorta su un piccolo arcipelago adriatico, non lontano dalla costa pugliese e dotato di un importante patrimonio documentario, edito nel 1960 da Armando Petrucci nel *Codice Diplomatico di S. Maria di Tremiti (1005-1237)*, pubblicato nella celebre collana delle *Fonti per la Storia d'Italia*.

L'obiettivo primario del testo, come chiarisce l'A. nell'introduzione, è di «illustrare le fasi di nascita, crescita e fine dell'abbazia, proponendo una traduzione in italiano di tutti gli atti prodotti dall'ente monastico nel periodo benedettino», restituendo così una prospettiva diacronica alla vita del monastero nel periodo compreso tra l'XI e il XIII secolo e fornendo la ricca documen-

tazione ad esso pertinente attraverso una forma più agevole, ma non meno utile. I contributi sull'abbazia e sul territorio interessato dall'attività dei benedettini tremitesi di Tommaso Leccisotti, Armando Petrucci, Jean Marie Martin e Laurent Feller (per citare i principali riferimenti utilizzati nel testo) si pongono come base imprescindibile per questo lavoro, che risulta esaustivo sotto il profilo della presentazione del dibattito storiografico e dei rapporti che il monastero riuscì a tessere con il continente e, in una prospettiva tutta marittima, con le due sponde dell'Adriatico, come rileva Mauro Ronzani nella breve presentazione dell'opera, che segue la nota introduttiva al volume e alla collana *Studi Vulturnensi*, curata da Federico Marazzi.

È proprio nella volontà di porre in evidenza la proiezione del monastero sulle due coste adriatiche che il lavoro di Erica Morlacchetti rivela la sua massima originalità, perché tale prospettiva consente di mettere in luce l'unicità della realtà tremitese nel contesto meridionale e di indagare con puntualità il ruolo economico svolto dal monastero, tra XI e XIII secolo, negli Abruzzi, in Molise, in Capitanata e nell'Adriatico centrale, regioni in cui si addensarono i beni dell'ente. In quest'ottica vengono così presentate, per le singole aree geografiche, le comunità urbane e periurbane, oltre alle istituzioni interessate dalla presenza benedettina tremitese (Lesina, Lucera, Siponto, Troia, Devia, Larino, Termoli, Chieti, Penne, Ragusa e Spalato), inserendo all'interno del testo, in maniera progressiva, le problematiche storiogra-

fiche inerenti al contesto altomedievale sopraindicato, quali in primo luogo la diffusione delle fondazioni private, i rapporti tra enti monastici e vescovati, le modalità di diffusione della componente normanna tra Abruzzi e Capitanata. Ne scaturisce un quadro dettagliato in cui il monastero mostra la sua massima vitalità nell'XI secolo, toccando l'apogeo proprio nella seconda metà, età in cui fu al centro di una lunga disputa con Montecassino.

L'A. non manca di soffermarsi su questa controversia, protrattasi a ritmi alterni tra il 1057 e il 1081 e originata dalle rivendicazioni sul monastero delle Tremiti dell'abate di Montecassino Desiderio, bramoso di far rientrare tra le dipendenze cassinesi l'abbazia, in quel momento certamente importante, ma contraddistinta da evidenti problemi di gestione interna. Nelle pagine che affrontano l'evoluzione dei rapporti tra Montecassino e le isole Tremiti (98-110), la prospettiva utilizzata subisce una progressiva dilatazione, in relazione alla focalizzazione su alcuni protagonisti della scena centromeridionale: oltre a presentare, con alcune novità rispetto agli studi del Petrucci, il periodo in cui Desiderio sostò presso l'arcipelago adriatico, è ben messo in mostra il ruolo nella vicenda di Ildebrando di Soana (figura legata per antonomasia alla riforma della Chiesa dell'XI secolo), di Roberto il Guiscardo e degli abati tremitesi Adam, Trasmundo e Ferro.

Il lungo periodo di crisi dell'abbazia è introdotto dal titolo del quarto capitolo, *La decadenza e la fine della comunità benedettina*, in cui l'attenzione è posta su quei segni che portarono il monastero tremitese ad apparire, già nella seconda metà del secolo XII, «visibilmente in affanno» (p. 132). Secondo l'A. le cause della mutata situazione sono, infatti, da ricondurre a diverse ragioni: la drastica riduzione delle donazioni, di gran lunga inferiori rispetto

al periodo precedente, ed in conseguenza di ciò la continua ricerca di nuovi protettori per il monastero; l'emergere di ordini religiosi nuovi e più attraenti; l'affermazione di importanti famiglie normanne nell'area compresa tra gli Abruzzi e la Capitanata, che sottrassero beni al monastero e indebolirono i rapporti con quelli rimasti sotto il controllo benedettino. In questo panorama politico mutevole, comune tuttavia ad altre aree del Mezzogiorno, emerge un aspetto di grande rilievo, il posizionamento del monastero nell'area d'influenza di alcune famiglie ostili a Ruggero II e Guglielmo I, tra cui i conti normanni di Loritello. Due, in particolare, sono i personaggi di questa famiglia che mostrano grande attenzione verso la comunità tremitese: Roberto II, nipote di Ruggero Borsa, nel 1111 fregiatosi del titolo di *Conte dei conti*, e il figlio Guglielmo, alleatosi con Lotario III in funzione antimonarchica. In questo percorso è concesso, poi, ampio spazio a Roberto di Basunvilla, subentrato a Guglielmo nel governo della contea per volontà di Ruggero II e artefice di una clamorosa rivolta contro Guglielmo I, con lo scopo di sostituirsi al sovrano nella guida del giovane regno. Le ambizioni di questo nobile normanno, per eredità paterna alla guida anche della contea di Conversano, sono ben esemplificate dalle scelte fatte dopo il suo reintegro: «egli si dotò di una propria cancelleria formata da quattro notai che rogavano *praecepta* dalla forma solenne, che ricalcava quella dei diplomi degli ex principi longobardi» (p. 131).

Un ulteriore elemento interessante è dato, nel testo, dalla tribolata vita del monastero durante il XIII secolo. In particolare, il momento di svolta nella storia di questo ente monastico è rappresentato dall'*inchiesta romana*: a partire dal 1217, anno in cui Onorio III aveva perentoriamente ordinato all'abate tremitese di recarsi presso di lui,

l'A. presenta, con dovizia di particolari, le vivaci tappe della vicenda, conclusasi il 13 giugno 1237, quando Gregorio IX diede «ordine al vescovo di Termoli di recarsi personalmente sulle isole e d'introdurvi l'ordine cistercense per mezzo di uomini provenienti da Casanova, trasferendo altrove tutti i religiosi rimasti sull'arcipelago che non avessero voluto abbracciare il nuovo ordine» (p. 139). Si conclude in questo modo l'esperienza benedettina delle isole diomedee, attestata per la prima volta soltanto nel 1005 attraverso la dedicazione a S. Jacopo (o S. Giacomo) di San Domino, ma forse già esistente dal IX secolo, se si presta fede alle differenti interpretazioni sulla nascita della realtà tremiteese, tutte vincolate però agli esigui dati altomedievali posseduti.

Si può considerare apprezzabile inoltre, a parere di chi scrive, lo spazio concesso alle composizioni erudite relative alla realtà indagata, in questo caso comprese tra XV e XIX secolo. L'Italia meridionale possiede un florido impianto di studi locali, prodotto in età moderna per esigenze molteplici, tra le quali la valorizzazione di determinate storie cittadine e di istituzioni (tanto laiche quanto religiose), oltre alla volontà di restituire una più precisa cronologia agli avvenimenti di cui furono protagonisti. Sebbene prive di rigorosa metodologia, è innegabile il valore di queste opere che da qualche anno, attraverso le piattaforme digitali, sono anche ampiamente consultabili in rete. Trovare uno specchio introduttivo dettagliato su queste produzioni, come avviene all'interno de *L'abbazia benedettina delle isole Tremiti*, risulta estremamente utile per il lettore, tanto più se, come nel caso delle *Raggioni del monastero di S. Maria di Tremiti cavate da diversi istromenti, donationi et altre* di Timoteo Mai-

nardi (1592), il valore di questi testi aumenta in ragione della presenza, in forma di regesto, del contenuto di atti nel frattempo perduti.

Un ultimo elemento di valore, riscontrabile in questo contributo, risiede nella sezione riguardante la documentazione, che occupa la seconda parte dell'opera e propone, in lingua italiana, il patrimonio documentario inerente al monastero. Oltre alle operazioni di traduzione, che seguono la ben più ardua attività di interpretazione dei dati contenuti nelle carte del fondo, l'A. non è avara nel fornire note a piè di pagina che sostengono coerentemente l'impianto del testo. La natura lineare della monografia si mostra funzionale allo sviluppo delle argomentazioni esposte e conduce con logicità proprio alla documentazione, costituita dagli atti del codice diplomatico del monastero (1-142), da due elenchi di testimoni del secolo XIII (143-144), dagli inventari del monastero e da un'ulteriore appendice di sei carte, resi attraverso una struttura leggera, complementare alla precedente parte narrativa.

La fatica di Erica Morlacchetti, dunque, si pone come una soluzione adeguata per capire a fondo le dinamiche evolutive della realtà monastica tremiteese e per cogliere la varietà sociale, economica e politica dell'area interessata dalle attività di questa fondazione monastica, raggiungendo lo scopo prefissato all'interno dell'introduzione. Il volume, suscettibile di nuovi e ulteriori approfondimenti, può imporsi, quindi, all'attenzione della comunità scientifica come uno strumento efficace da connettere agli altri studi di settore, e un apprezzabile tentativo di ravvivare l'interesse verso questo centro, affinché sia accessibile «a chiunque abbia desiderio di scoprirlo» (p. 20).

ANTONIO TAGLIENTE